

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

J. J. ROUSSEAU.

S U P P L É M E N T

A L A

COLLECTION.

TOME VINGT-HUITIEME.

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

TOME QUATRIÈME.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXII.

**Landesbibliothek
Coburg**

EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA

CONTESTATION

*Qui s'est élevée entre M. HUME
& M. ROUSSEAU,*

AVEC LES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Suppl. de la Collec. Tom. IV.

EXPOSE SUCINCT

DE

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIC

DE LA

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LE nom & les ouvrages de M. Hume sont connus depuis long-temps de toute l'Europe : ceux qui connoissent sa personne , ont vu en lui des mœurs douces & simples , beaucoup de droiture , de candeur & de bonté ; & la modération de son caractère se peint dans ses écrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature , & les lumières qu'il a acquises par l'étude , à chercher la vérité , & à inspirer l'amour des hommes : jamais il n'a prodigué son temps & compromis son repos dans aucune querelle , ni littéraire , ni personnelle. Il a vu cent fois ses Ecrits censurés avec amertume par le fanatisme , l'ignorance & l'esprit de parti , sans avoir jamais répondu à un seul de ses adversaires.

Ceux mêmes qui ont attaqué ses ouvrages avec le plus de violence , ont toujours respecté son caractère. Son amour pour la paix est si connu , qu'on lui a

plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui-même, pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour une critique de ce genre, où il étoit traité d'une manière fort dure, & même injurieuse : il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougissant & en admirant la force de l'*esprit polémique* qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en apperçût, au-delà des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'écrit qu'on va lire. Il fait que les querelles des gens de lettres font le scandale de la philosophie, & personne n'étoit moins fait que lui pour donner un pareil scandale, si consolant pour les fots ; mais les circonstances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde fait que M. Rousseau, proscrit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à se réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de sa situation & de ses malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, & étoit parvenu à lui procurer un asyle sûr, commode & tranquille. Mais peu de

gens favent combien de chaleur, d'activité, de délicatesse même, M. Hume a mis dans cet acte de bienfaisance ; quel tendre attachement il avoit pris pour ce nouvel ami que l'humanité lui avoit donné ; avec quelle adresse il cherchoit à prévenir ses besoins, sans blesser son amour-propre ; avec quel zèle enfin il s'occupoit à justifier aux yeux des autres les singularités de M. Rousseau, & à défendre son caractère contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui.

Dans le temps même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume écrivit cette aventure à quelques-uns de ses amis à Paris ; & il s'exprima dans ses lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme qui, après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes & les moins équivoques, l'appelloit, sans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux

hommes célèbres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoissance du public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé emporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur, les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau, depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet écrit à ses amis : quelques-uns lui conseillèrent de le faire imprimer, en lui disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, & aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractère ; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un libraire de Paris une lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer,

& où il le défie hautement de faire imprimer les pieces qu'il a entre les mains. Cette lettre a été communiquée , à Paris, à un très grand nombre de personnes ; elle a été traduite en Anglois , & la traduction est imprimée dans les papiers de Londres. Une accusation & un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse ; & un long silence de la part de M. Hume auroit été interprété d'une maniere peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe , & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret ; mais puisqu'on n'a pu empêcher le public de s'en occuper , il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. Les amis de M. Hume se sont réunis pour lui représenter toutes ces raisons. Il a senti la nécessité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit si fort , & a consenti à laisser imprimer son mémoire. C'est l'ouvrage que nous donnons ici. Le récit & les notes sont traduits de l'Anglois. Les lettres de M. Rousseau , qui servent de pieces justificatives aux faits , sont des copies exactes des originaux.

Cette brochure offrira des traits de bizarrerie assez étranges à ceux qui prendront la peine de la lire ; mais ceux qui ne s'en soucieront pas, feront encore mieux, tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y sont pas intéressés.

Au reste, M. Hume en livrant au Public les pieces de son procès, nous a autorisés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume sur ce sujet. M. Rousseau peut revenir à la charge ; il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles ; il peut créer & réaliser de nouveaux fantômes, & envelopper tout cela des nuages de sa rhétorique, il ne sera plus contredit. Tous les faits sont actuellement sous les yeux du Public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes.





EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA

CONTESTATION

Qui s'est élevée entre M. HUME &

M. ROUSSEAU.

MA liaison avec M. Rousseau commença en l'année 1762, lorsqu'il fut décrété de prise - de-corps, à l'occasion de son *Emile*, par un arrêt du Parlement de Paris. J'étois alors à Edimbourg. Une personne de mérite m'écrivit de Paris que M. Rousseau avoit le dessein de passer en Angleterre pour y chercher un asyle, & me demanda mes bons offices pour lui. Comme je supposai que M. Rousseau avoit exécuté cette résolution, j'écrivis à plusieurs de mes amis à Londres, pour leur recommander ce célèbre Exilé, & je lui écrivis à lui-même pour l'assurer de mon zèle & de mon empressement à le servir. Je l'invitois en même temps à venir à Edimbourg, si ce séjour pouvoit lui convenir, & je lui offrois une retraite dans ma mai-

son , tout le temps qu'il daigneroit la partager avec moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité , que l'idée que m'avoit donnée du caractère de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé , & la célébrité de son génie , de ses talens , & surtout de ses malheurs , dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la réponse que je reçus.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

De Motiers-Travers , le 19 Février 1763.

» Je n'ai reçu qu'ici , Monsieur , & depuis peu , la lettre dont vous m'honoriez à Londres , le 2 Juillet dernier , supposant que j'étois dans cette capitale. C'étoit sans doute dans votre nation , & le plus près de vous qu'il m'eût été possible , que j'aurois cherché ma retraite , si j'avois prévu l'accueil qui m'attendoit dans ma patrie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse préférer à l'Angleterre ; & cette prévention , dont j'ai été trop puni , m'étoit alors bien pardonnable ; mais , à mon grand étonnement , & même à celui du public , je n'ai trouvé que des affronts & des outrages où j'espérois , sinon de la reconnoissance , au moins des consolations. Que de choses m'ont fait regretter l'asyle & l'hospitalité philosophique qui m'attendoient près de vous ! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque maniere. La protection & les bontés de Milord Maréchal , votre illustre & digne compatriote , m'ont fait trouver , pour ainsi dire , l'Ecosse au milieu de la Suisse ; il vous a rendu présent à nos entretiens ; il m'a fait

faire avec vos vertus la connoissance que je n'avois faite qu'avec vos talens ; il m'a inspiré la plus tendre amitié pour vous , & le plus ardent desir d'obtenir la vôtre , avant que je fusse que vous étiez disposé à me l'accorder. Jugez quand je trouve ce penchant réciproque , combien j'aurois de plaisir à m'y livrer ! Non , Monsieur , je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous étoit dû , quand je n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes vues , votre étonnante impartialité , votre génie , vous élèveroient trop au-dessus des hommes , si votre bon cœur ne vous en rapprochoit. Milord Maréchal , en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime , me rend tous les jours votre commerce plus desirable , & nourrit en moi l'empressement qu'il m'a fait naître de finir mes jours près de vous. Monsieur , qu'une meilleure santé , qu'une situation plus commode ne me met-elle à portée de faire ce voyage comme je le desirerois ! que ne puis-je espérer de nous voir un jour rassemblés avec Milord dans votre commune patrie , qui deviendrait la mienne ! Je bénirois , dans une société si douce , les malheurs par lesquels j'y fus conduit , & je croirois n'avoir commencé de vivre que du jour qu'elle auroit commencé. Puissé-je voir cet heureux jour plus desiré qu'espéré ! Avec quel transport je m'écrierois , en touchant l'heureuse terre où sont nés David Hume & le Maréchal d'Ecosses :

Salve , fatis mihi debita tellus !

Hæc domus , hæc patria est.

J. J. R.

Ce n'est point par vanité que je publie cette lettre : car je vais bientôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges ; c'est seulement pour compléter la suite de notre correspondance, & pour faire voir qu'il y a longtemps que j'ai été disposé à rendre service à M. Rousseau.

Notre commerce avoit entièrement cessé jusqu'au milieu de l'été dernier (1765), lorsque la circonstance suivante le renouvela. Une personne qui s'intéresse à M. Rousseau, étant allée faire un voyage dans une des provinces de France qui avoisinent la Suisse, profita de cette occasion pour rendre visite au Philosophe solitaire, dans sa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette personne que le séjour de Neuchâtel lui devenoit très désagréable, tant par la superstition du peuple, que par la rage dont les prêtres étoient animés contre lui ; qu'il craignoit d'être bientôt dans la nécessité d'aller chercher un asyle ailleurs, & que dans ce cas l'Angleterre lui paroïsoit, par la nature de ses loix & de son Gouvernement, le seul endroit où il pût trouver une retraite assurée : il ajouta que M^lord Maréchal, son ancien protecteur, lui avoit conseillé de se mettre sous ma *protection* [c'est le terme dont il voulut bien se servir] ; & qu'en conséquence il étoit disposé à s'adresser à moi, s'il croyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des affaires d'Angleterre à la Cour de France ; mais comme j'avois la perspective de retourner bientôt à Londres, je ne rejetai point une proposition qui m'étoit faite dans de semblables circonstances par un homme que son génie & ses malheurs avoient rendu célèbre. Dès que je fus informé de la situation &

des intentions de M. Rousseau , je lui écrivis pour lui offrir mes services , & il me fit la réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Strasbourg, le 4 Décembre 1765.

» Vos bontés , Monsieur , me pénètrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponse que je puisse faire à vos offres , est de les accepter , & je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour aller me jeter entre vos bras. C'est le conseil de Milord Maréchal , mon protecteur , mon ami , mon pere ; c'est celui de Madame de * * * [a] , dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console ; enfin , j'ose dire que c'est celui de mon cœur , qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre de mes contemporains , dont la bonté surpasse la gloire. Je soupire après une retraite solitaire & libre où je puisse finir mes jours en paix. Si vos soins bienfaisans me la procurent , je jouirai tout ensemble & du seul bien que mon cœur desire , & du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue , Monsieur , de tout mon cœur «.

J. J. ROUSSEAU.

Je n'avois pas attendu ce moment pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau.

(a) La personne que M. Rousseau nomme ici a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

M. Clairaut, quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

De Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

» Le souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi, vous cause une nouvelle importunité de ma part. Il s'agiroit de vouloir bien être, pour la seconde fois, censeur d'un de mes ouvrages. C'est une très mauvaise rapsodie que j'ai compilée, il y a plusieurs années, sous le nom de *Dictionnaire de Musique*, & que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain. Dans le torrent des malheurs qui m'entraîne, je suis hors d'état de revoir ce recueil. Je fais qu'il est plein d'erreurs & de bévues. Si quelqu'intérêt pour le sort du plus malheureux des hommes vous portoit à voir son ouvrage avec un peu plus d'attention que celui d'un autre, je vous serois sensiblement obligé de toutes les fautes que vous voudriez bien corriger, chemin faisant. Les indiquer sans les corriger ne feroit rien faire, car je suis absolument hors d'état d'y donner la moindre attention; & si vous daignez en user comme de votre bien, pour changer, ajouter ou retrancher, vous exercerez une charité très utile, & dont je serai très reconnoissant. Recevez, Monsieur, mes très humbles excuses & mes salutations.

J. J. R.

Je le dis avec regret, mais je suis forcé de le dire: je fais aujourd'hui avec certitude que cette affectation de misère & de pauvreté ex-

trême, n'est qu'une petite charlatanerie que M. Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus intéressant, & exciter la commisération du public; mais j'étois bien loin de soupçonner alors un semblable artifice. Je sentis s'élever dans mon cœur un mouvement de pitié, mêlé d'indignation, en imaginant qu'un homme de lettres d'un mérite si éminent, étoit réduit, malgré la simplicité de sa manière de vivre, aux dernières extrémités de l'indigence, & que cet état malheureux étoit encore aggravé par la maladie, par l'approche de la vieillesse & par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis; mais je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Trop de gens de lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans, indignes de les protéger; & je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie, qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'insolence des hommes. Je me proposai donc de servir M. Rousseau à sa manière. Je priai M. Clairaut de me donner sa lettre, & je la fis voir à plusieurs des amis & des protecteurs que M. Rousseau avoit à Paris. Je leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le libraire qui se chargeroit de son *Dictionnaire de Musique*, à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en

auroit offerte de lui-même , & de rembourfer cet excédent au libraire. Mais ce projet , pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires , échoua par la mort inopinée de ce profond & estimable favant.

Comme je confervois toujours la même idée de l'extrême pauvreté de M. Rousseau , je conservai aussi la même disposition à l'obliger ; & , dès que je fus assuré de l'intention où il étoit de passer en Angleterre sous ma conduite , je formai le plan d'un artifice à-peu-près semblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis sur le champ à mon ami M. Jean Stewart de Buckingham-Stréet , que j'avois une affaire à lui communiquer d'une nature si secrète & si délicate , que je n'osois même la confier au papier , mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot) , qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici ce plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand secret. M. Stewart devoit chercher dans le voisinage de sa maison de campagne quelque fermier honnête & discret , qui voulût se charger de loger & nourrir M. Rousseau & sa gouvernante , & leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin , moyennant une pension , que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à cinquante ou soixante livres [b] sterlings par an ; mais le fermier devoit s'engager à garder exactement

(b) La livre sterling vaut environ 22 liv. 10 sols de notre monnoie.

le secret, & à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterling par an, & je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable ; je le priois de faire meubler l'appartement, à mes frais, d'une manière propre & commode. Ce plan, dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité, puisque le secret en faisoit une condition nécessaire, n'eut pas lieu, parce qu'il se présenta d'autres arrangemens plus commodes & plus agréables. Tout ce fait est bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne fera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rousseau à une campagne très agréable, dans le comté de Surrey, où nous passâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rousseau me parut épris des beautés naturelles & solitaires de cet endroit. Aussi-tôt, par l'entremise de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter sa maison avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établissement pour M. Rousseau. Si, après ce qui s'est passé, il y avoit de la sûreté à citer le témoignage de M. Rousseau sur quelque fait, j'en appellerois à lui-même pour la vérité de ceux que j'avance. Quoi qu'il en soit, ils sont connus de M. Stewart, du Général Clarke, & en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je l'ai interrompu. M. Rousseau vint à Paris, muni d'un passeport que ses amis avoient obtenu. Je le conduisis en Angleterre. Pendant plus de deux

mois , j'employai tous mes soins & ceux de mes amis pour trouver quelque arrangement qui pût lui convenir. On se prêtoit à tous ses caprices ; on excusoit toutes ses singularités ; on satisfaisoit toutes ses fantaisies ; on n'épargna enfin ni temps ni complaisance pour lui procurer ce qu'il desiroit ; & , quoique plusieurs des projets que j'avois formés pour son établissement eussent été rejetés , je me trouvois assez récompensé de mes peines par la reconnoissance & la tendresse même dont il paroissoit recevoir mon zèle & mes bons offices.

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport , gentilhomme distingué par sa naissance , sa fortune & son mérite , lui a offert une maison , appelée Wootton , qu'il a dans le comté de Derby , & qu'il habite rarement ; & M. Rousseau lui paye pour lui & pour sa gouvernante une modique pension.

Dès que M. Rousseau fut arrivé à Wootton , il m'écrivit la lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton , le 22 Mars 1766.

» Vous voyez déjà , mon cher Patron , par la date de ma lettre , que je suis arrivé au lieu de ma destination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve ; il faudroit connoître le lieu & lire dans mon cœur. Vous y devez lire au moins les sentimens qui vous regardent , & que vous avez si bien mérités. Si je vis dans cet agréable asyle , aussi heureux que je l'espere , une des douceurs de ma vie sera

de penser que je vous les dois. Faire un homme heureux , c'est mériter de l'être. Puissiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi ! Seul , j'aurois pu trouver de l'hospitalité , peut-être ; mais je ne l'aurois jamais aussi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conservez-la moi toujours , mon cher Patron ; aimez-moi pour moi qui vous dois tant , pour vous-même ; aimez-moi pour le bien que vous m'avez fait. Je sens tout le prix de votre sincère amitié , je la desire ardemment ; j'y veux répondre par toute la mienne , & je sens dans mon cœur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'est pas non plus sans quelque prix. Comme , pour des raisons dont nous avons parlé , je ne veux rien recevoir par la poste ; je vous prie , lorsque vous ferez la bonne œuvre de m'écrire , de remettre votre lettre à M. Davenport. L'affaire de ma voiture n'est pas arrangée , parce que je fais qu'on m'en a imposé : c'est une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligeante , quand elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé , je vous conseille de quitter une fois pour toutes ces petites ruses , qui ne peuvent avoir un bon principe , quand elles se tournent en pièges contre la simplicité. Je vous embrasse , mon cher Patron , avec le même cœur que j'espère & desire trouver en vous «.

J. J. R.

Peu de jours après , je reçus de lui une autre lettre dont voici la copie.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 29 Mars 1766.

» Vous avez vu, mon cher Patron, par la lettre que M. Davenport a dû vous remettre, combien je me trouve ici placé selon mon goût. J'y ferois peut-être plus à mon aise, si l'on y avoit pour moi moins d'attentions: mais les soins d'un si galant homme sont trop obligeans pour s'en fâcher; & comme tout est mêlé d'inconvéniens dans la vie, celui d'être trop bien est un de ceux qui se tolèrent le plus aisément. J'en trouve un plus grand à ne pouvoir me faire bien entendre des domestiques, ni surtout entendre un mot de ce qu'ils me disent. Heureusement Mademoiselle le Vasseur me sert d'interprete, & ses doigts parlent mieux que ma langue. Je trouve même à mon ignorance un avantage qui pourra faire compensation, c'est d'écarter les oisifs en les ennuyant. J'ai eu hier la visite de M. le Ministre, qui, voyant que je ne lui parlois que François, n'a pas voulu me parler Anglois; de sorte que l'entrevue s'est passée à-peu-près sans mot dire. J'ai pris goût à l'expédient; je m'en servirai avec tous mes voisins, si j'en ai; &, dussé-je apprendre l'Anglois, je ne leur parlerai que François, surtout si j'ai le bonheur qu'ils n'en sachent pas un mot. C'est à-peu-près la ruse des singes qui, disent les Nègres, ne veulent pas parler, quoiqu'ils le puissent, de peur qu'on ne les fasse travailler.

» Il n'est point vrai du tout que je sois convenu avec M. Goffet de recevoir un modèle en présent. Au contraire, je lui en demandai le

prix, qu'il me dit être d'une guinée & demie, ajoutant qu'il m'en vouloit faire la galanterie, ce que je n'ai point accepté. Je vous prie donc de vouloir bien lui payer le modèle en question, dont M. Davenport aura la bonté de vous rembourser. S'il n'y consent pas, il faut le lui rendre, & le faire acheter par une autre main. Il est destiné pour M. Du Peyrou, qui depuis long-temps desire avoir mon portrait, & en a fait faire un en miniature qui n'est point du tout ressemblant. Vous êtes pourvu mieux que lui; mais je suis fâché que vous m'ayez été par une diligence aussi flatteuse, le plaisir de remplir le même devoir avec vous. Ayez la bonté, mon cher Patron, de faire remettre ce modèle à MM. *Guinand & Honskey, Little-St. Hellen's Bishopsgate-Street*, pour l'envoyer à M. Du Peyrou par la première occasion sûre. Il gèle ici depuis que j'y suis: il a neigé tous les jours; le vent coupe le visage; malgré cela, j'aime-rais mieux habiter le trou d'un des lapins de cette garenne, que le plus bel appartement de Londres. Bonjour, mon cher Patron, je vous embrasse de tout mon cœur ».

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M. Rousseau & moi, de ne point nous gêner l'un & l'autre par un commerce de lettres suivi, nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire, que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidèle & succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires, je demandai à M. Rousseau s'il n'ac-

Suppl. de la Coll. Tom. IV.

C

cepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre ; au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté ; mais qu'il s'en rapporteroit entièrement à l'avis de Milord Maréchal. Encouragé par cette réponse , je ne fus pas plutôt arrivé à Londres , que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi , & particulièrement au Général Conway , secrétaire d'Etat , & au Général Græme , secrétaire & chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la pension à Leurs Majestés , qui y consentirent avec bonté , à condition seulement que la chose resteroit secrète. Nous écrivîmes , M. Rousseau & moi , à Milord Maréchal , & M. Rousseau marqua dans sa lettre que le secret qu'on demandoit étoit pour lui une circonstance très agréable. Le consentement de Milord Maréchal arriva , comme on se l'imagine bien ; M. Rousseau partit peu de jours après pour Wootton , & cette affaire resta quelque temps suspendue , par un dérangement qui survint dans la santé du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois passé avec M. Rousseau , m'avoit mis à portée de démêler son caractère ; je commençois à craindre que l'inquiétude d'esprit qui lui est naturelle , ne l'empêchât de jouir du repos auquel l'hospitalité & la sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer : je voyois , avec une peine infinie , qu'il étoit né pour le tumulte & les orages , & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité , le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit. Mais éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles , & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service , je ne m'attendois

gueres à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractère.

Il est nécessaire que je rappelle ici une lettre qui avoit été écrite à Paris , l'hiver dernier , sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la copie.

MON CHER JEAN-JACQUES,

» Vous avez renoncé à Genève , votre patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse , pays tant vanté dans vos écrits ; la France vous a décrété ; venez donc chez moi. J'admire vos talens ; je m'amuse de vos rêveries , qui [soit dit en passant] vous occupent trop & trop longtemps. Il faut à la fin être sage & heureux ; vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme : démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le sens commun : cela les fâchera , sans vous faire tort. Mes Etats vous offrent une retraite paisible : je vous veux du bien & je vous en ferai , si vous le trouvez bon. Mais si vous vous obstinez à rejeter mon secours , attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs , choisissez-les tels que vous voudrez ; je suis Roi , je puis vous en procurer au gré de vos souhaits ; & , ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis , je cesserai de vous persécuter , quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

» Votre bon ami , FRÉDÉRIC «.

Cette lettre avoit été composée par M. Ho-

race Walpole, environ trois semaines avant mon départ de Paris; mais quoique je logeasse dans le même hôtel que M. Walpole, & que nous nous vissions très souvent, cependant, par attention pour moi, il avoit soigneusement caché cette plaisanterie jusqu'à mon départ. Alors il la montra à quelques amis; on en prit des copies, qui bientôt se multiplièrent. Cette petite piece se répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde, lorsque je la vis à Londres pour la première fois.

Tous ceux qui connoissent la liberté dont on jouit en Angleterre, conviendront, je pense, que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, & toute la puissance ecclésiastique civile & militaire du royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaisanterie de ce genre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le *St. James's Chronicle*; mais je le fus beaucoup de trouver, quelques jours après, dans le même papier, la piece suivante.

M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU ST. JAMES'S
CHRONICLE.

De Wootton, le 7 Avril 1766.

» Vous avez manqué, Monsieur, au respect que tout particulier doit aux têtes couronnées, en attribuant publiquement au Roi de Prusse une lettre pleine d'extravagance & de méchanceté, dont par cela seul vous deviez savoir qu'il ne pouvoit être l'auteur. Vous avez même osé transcrire sa signature, comme si vous l'aviez vue écrite de sa main. Je vous apprends, Mon-

fleur , que cette lettre a été fabriquée à Paris ; & ce qui navre & déchire mon cœur , que l'impositeur a des complices en Angleterre.

Vous devez au Roi de Prusse , à la vérité , à moi , d'imprimer la lettre que je vous écris & que je signe , en réparation d'une faute que vous vous reprocheriez sans doute , si vous saviez de quelles noirceurs vous vous rendez l'instrument. Je vous fais , Monsieur , mes sinceres salutations «.

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau montrer cet excès de sensibilité pour un incident aussi simple & aussi inévitable que la publication de la prétendue lettre du Roi de Prusse ; mais je me ferois cru coupable moi-même de noirceur & de méchanceté , si j'avois imaginé que M. Rousseau me soupçonnoit d'être l'Editeur de cette plaisanterie , & que c'étoit contre moi qu'il se disposoit à tourner toute sa fureur. C'est cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il est bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la lettre la plus affectueuse (c) : c'est celle du 29 Mars. J'étois assurément le dernier homme du monde qui , dans les regles du sens commun , devoit être soupçonné ; cependant , sans la plus légère preuve , sans la moindre probabilité , c'est moi que non-seulement M. Rousseau soupçonne , mais qu'il accuse sans hésiter d'avoir fait imprimer la satire dont il se plaint ; & , sans faire aucune recherche , sans

(c) Page 24.

entrer dans aucune explication , c'est moi qu'il insulte avec dessein , dans un papier public ; du plus cher de ses amis , me voilà sur le champ converti en ennemi perfide & méchant , & par là tous mes services passés & présens font d'un seul trait adroitement effacés.

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet , & contre un tel homme , je demanderois à M. Rousseau pourquoi il me suppose le dessein de lui nuire. Les faits lui ont , en cent occasions , prouvé le contraire ; & ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus , fassent naître en nous de la mauvaise volonté contre celui qui les a reçus. Mais , en supposant que j'eusse dans le cœur une secrète animosité contre M. Rousseau , me ferois-je exposé au risque d'être découvert , en envoyant moi-même aux auteurs des papiers publics une satire qui faisoit du bruit , & qui étant aussi généralement répandue , ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains ?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un soupçon si atroce & si ridicule , je continuai à servir M. Rousseau de la manière la plus constante & la moins équivoque. Je renouvelai mes sollicitations auprès du Général Conway , dès que l'état de sa santé put lui permettre de s'occuper de quelque chose. Le Général s'adressa de nouveau au Roi pour la pension que nous demandions , & Sa Majesté y donna une seconde fois son consentement. On s'adressa aussi au Marquis de Rockingham , premier Lord de la trésorerie , pour arranger cette affaire ; enfin , je la vois heureusement terminée , & plein de la joie la plus vive , j'en mande la

nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponse ; mais voici la lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. ROUSSEAU AU GÉNÉRAL CONWAY.

Le 22 Mai 1766.

MONSIEUR,

» Vivement touché des graces dont il plaît à Sa Majesté de m'honorer, & de vos bontés qui me les ont attirées, j'y trouve dès à présent ce bien précieux à mon cœur, d'intéresser à mon sort le meilleur des Rois & l'homme le plus digne d'être aimé de lui. Voilà, Monsieur, un avantage dont je suis jaloux, & que je ne mériterai jamais de perdre. Mais il faut vous parler avec la franchise que vous aimez. Après tant de malheurs, je me croyois préparé à tous les événemens possibles ; il m'en arrive pourtant que je n'avois pas prévus, & qu'il n'est pas permis à un honnête homme de prévoir. Ils m'en affectent d'autant plus cruellement, & le trouble où ils me jettent, m'ôtant la liberté d'esprit nécessaire pour me bien conduire, tout ce que me dit la raison dans un état aussi triste, est de suspendre mes résolutions sur toute affaire importante, telle qu'est pour moi celle dont il s'agit. Loin de me refuser aux bienfaits du Roi, par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois à m'en glorifier ; & tout ce que j'y vois de pénible, est de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du public comme aux miens. Mais lorsque je les recevrai, je veux pouvoir me livrer tout entier aux sentimens qu'ils m'inspirent, & n'avoir le cœur plein que des bon-

tés de Sa Majesté & des vôtres. Je ne crains pas que cette façon de penser les puisse altérer. Daignez donc, Monsieur, me les conserver pour des temps plus heureux : vous connoîtrez alors que je ne diffère de m'en prévaloir, que pour tâcher de m'en rendre plus digne. Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations & mon respect.

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Conway, comme à moi, un refus net d'accepter la pension tant qu'on en feroit un secret ; mais comme M. Rousseau avoit été dès le commencement instruit de cette condition, & que toute sa conduite, ses discours, ses lettres, m'avoient persuadé qu'elle lui convenoit, je jugeai qu'il avoit honte de se rétracter là-dessus en m'écrivant ; & je crus voir dans cette mauvaise honte, la raison d'un silence dont j'étois surpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune résolution relativement à cette affaire, & j'écrivis à M. Rousseau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre sa première façon de penser, & à accepter la pension.

Quant à l'accablement profond dont M. Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, & qui lui ôtoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que précisément dans ce temps-là, son hôte étoit très content, très gai, & même très sociable. Je reconnus là cette foiblesse ordinaire de mon ami, qui veut toujours être un objet d'intérêt, en passant pour un opprimé par

l'infortune , la maladie , les persécutions , lors même qu'il est le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de sensibilité extrême étoit un artifice trop souvent répété pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi. D'ailleurs , en le supposant même aussi vivement affecté qu'il le disoit , je n'aurois pu attribuer cette disposition qu'à la prétendue lettre du Roi de Prusse , dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les papiers publics.

J'attendis trois semaines sans avoir de réponse. Ce procédé me parut un peu étrange , & je l'écrivis à M. Davenport ; cependant comme j'avois affaire à un homme très étrange aussi , & que j'attribuois toujours son silence à la petite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire , je ne voulois pas me décourager , & perdre , pour un vain cérémonial , l'occasion de lui rendre un service essentiel. Je renouvelai mes sollicitations auprès des Ministres , & je fus assez heureux dans mes soins , pour être autorisé à écrire la lettre suivante à M. Rousseau : c'est la première dont j'aie conservé une copie.

M. H U M E A M. R O U S S E A U.

Londres , le 19 Juin 1766.

» Comme je n'ai reçu , Monsieur , aucune réponse de vous , j'en conclus que vous persévérerez dans la résolution de refuser les bienfaits de Sa Majesté tant qu'on en fera un secret. Je me suis en conséquence adressé au Général Conway pour faire supprimer cette condition , & j'ai été assez heureux pour obtenir de lui la promesse d'en parler au Roi. Il faut seulement ,

m'a-t-il dit , que nous fussions préalablement de M. Rousseau s'il est disposé à accepter une pension qui lui seroit accordée publiquement , afin que Sa Majesté ne soit pas exposée à un second refus. Il m'a autorisé à vous écrire là-dessus , & je vous prie de me faire savoir votre résolution le plutôt que vous pourrez. Si vous m'envoyez votre consentement , ce que je vous prie instamment de faire , je fais que je peux compter sur les bons offices du Duc de Richmond , pour appuyer la demande du Général Conway ; ainsi je ne doute nullement du succès.

» Je suis , mon cher Monsieur , très sincèrement tout à vous «.

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la réponse suivante.

M. R O U S S E A U A M. H U M E.

A Wootton , le 23 Juin 1766.

» Je croyois , Monsieur , que mon silence interprété par votre conscience , en diroit assez ; mais puisqu'il entre dans vos vues de ne pas l'entendre , je parlerai. Vous vous êtes mal caché ; je vous connois , & vous ne l'ignorez pas. Sans liaisons antérieures , sans querelles , sans démêlés , sans nous connoître autrement que par la réputation littéraire , vous vous empressez à m'offrir vos amis & vos soins ; touché de votre générosité , je me jette entre vos bras ; vous m'amenez en Angleterre , en apparence pour m'y procurer un asyle ; & en effet pour

m'y déshonorer. Vous vous appliquez à cette noble œuvre avec un zèle digne de votre cœur, & avec un succès digne de vos talens. Il n'en falloit pas tant pour réussir : vous vivez dans le monde, & moi dans la retraite ; le public aime à être trompé, & vous êtes fait pour le tromper. Je connois pourtant un homme que vous ne tromperez pas : c'est vous-même. Vous savez avec quelle horreur mon cœur repoussa le premier soupçon de vos desseins. Je vous dis, en vous embrassant, les yeux en larmes, que, si vous n'étiez le meilleur des hommes, il falloit que vous en fussiez le plus noir. En pensant à votre conduite secrète, vous vous direz quelquefois que vous n'êtes pas le meilleur des hommes, & je doute qu'avec cette idée, vous en soyez jamais le plus heureux.

Je laisse un libre cours aux manœuvres de vos amis, aux vôtres, & je vous abandonne avec peu de regret ma réputation pendant ma vie, bien sûr qu'un jour on nous rendra justice à tous deux. Quant aux bons offices en matière d'intérêt avec lesquels vous vous masquez, je vous en remercie & vous en dispense. Je me dois de n'avoir plus de commerce avec vous, & de n'accepter, pas même à mon avantage, aucune affaire dont vous soyez le médiateur. Adieu, Monsieur, je vous souhaite le plus vrai bonheur ; mais comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, voici la dernière lettre que vous recevrez de moi.

J. J. R.

Je lui fis sur le champ la réponse suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Ce 26 Juin 1766.

» Comme la conscience me dit que j'en ai toujours agi avec vous de la manière la plus amicale, & que je vous ai donné en toute occasion les preuves les plus tendres & les plus actives d'une sincère affection, vous pouvez juger de l'extrême surprise que m'a causée la lecture de votre lettre. Il est aussi impossible de répondre à des accusations si violentes, & bornées à de simples généralités, qu'il est impossible de les concevoir. Mais cette affaire ne peut, ne doit pas en rester là. Je suppose charitablement que quelqu'infâme calomniateur m'a noirci auprès de vous; mais en ce cas, le devoir vous oblige, & je suis persuadé que votre propre inclination vous porte à me donner les moyens de connoître mon accusateur & de me justifier; ce que vous ne pouvez faire qu'en m'instruisant de ce qu'on m'accuse. Vous dites que je fais moi-même que je vous ai trahi; mais, je le dis hautement & je le dirai à tout l'univers, je fais le contraire; je fais que mon amitié pour vous a été sans bornes & sans relâche; & quoique je vous en aie donné des preuves qui sont universellement connues en France & en Angleterre, le public n'en connoît encore que la plus petite partie. Je demande que vous me nommiez l'homme qui ose affirmer le contraire, & surtout je demande qu'il cite une seule circonstance dans laquelle je vous aie manqué. Vous le devez à moi; vous le devez à vous-même; vous le devez à la vérité, à l'honneur,

à la justice , à tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. C'est comme innocent , car je ne dirai pas comme votre ami , je ne dirai pas comme votre bienfaiteur ; c'est , je le répète , comme innocent , que je réclame le droit de prouver mon innocence , & de confondre les scandaleuses faussetés qu'on peut avoir forgées contre moi : j'espère que M. Davenport , à qui j'ai envoyé une copie de votre lettre , & qui lira celle-ci avant de vous la remettre , appuiera ma demande , & vous dira qu'elle est juste. J'ai heureusement conservé la lettre que vous m'avez écrite après votre arrivée à Wootton , & où vous me marquez dans les termes les plus forts , & même dans des termes trop forts , combien vous êtes sensible aux foibles efforts que j'ai faits pour vous être utile. Le petit commerce de lettres que nous avons eu ensuite , n'a eu pour objet , de ma part , que des vues dictées par l'amitié. Dites - moi donc ce qui , depuis ce temps-là , a pu vous offenser ; dites-moi de quoi l'on m'accuse ; dites-moi quel est mon accusateur ; & quand vous aurez rempli ces conditions à ma satisfaction & à celle de M. Davenport , vous aurez encore beaucoup de peine à vous justifier d'employer des expressions si outrageantes contre un homme avec qui vous avez été si étroitement lié , & qui méritoit , à plusieurs titres , d'être traité par vous avec plus d'égards & de décence.

» M. Davenport fait tout ce qui s'est passé relativement à votre pension , parce qu'il m'a paru nécessaire que la personne qui s'est chargée de vous procurer un établissement , connoisse exactement l'état de votre fortune , afin qu'elle ne soit pas tentée d'exercer à votre égard

des actes de générosité , qui , en parvenant par hasard à votre connoissance , pourroient vous donner quelque sujet de mécontentement.

» Je suis , Monsieur , &c. D. H «.

Le crédit de M. Davenport me procura , au bout de trois semaines , l'énorme lettre qu'on va lire , & qui a du moins cet avantage pour moi , qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon récit. J'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présentés peu fidèlement , & je laisserai à mes lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton , le 10 Juillet 1766.

» (*) Je suis malade , Monsieur , & peu en état d'écrire ; mais vous voulez une explication , il faut vous la donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long - temps (1) : vous n'en voulûtes point alors , je me tus ; vous la voulez aujourd'hui , je vous l'envoie. Elle sera longue , j'en

(*) Les notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres , & imprimées en caractères romains ; celles de M. Rousseau sont distinguées par une étoile & imprimées en caractères italiques. *Note des Editeurs.*

(1) M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si , pendant que nous avons vécu ensemble , il a eu quelques-uns des indignes soupçons dont cette lettre est remplie , il les a tenus bien secrets.

suis fâché ; mais j'ai beaucoup à dire , & je n'y veux pas revenir à deux fois.

» Je ne vis point dans le monde ; j'ignore ce qui s'y passe ; je n'ai point de parti , point d'associé , point d'intrigue ; on ne me dit rien , je ne fais que ce que je sens ; mais comme on me le fait bien sentir , je le fais bien. Le premier soin de ceux qui trament des noirceurs , est de se mettre à couvert des preuves juridiques ; il ne feroit pas bon leur intenter un procès. La conviction intérieure admet un autre genre de preuves qui reglent les sentimens d'un honnête homme. Vous saurez sur quoi sont fondés les miens.

» Vous demandez avec beaucoup de confiance qu'on vous nomme votre accusateur. Cet accusateur , Monsieur , est le seul homme au monde qui , déposant contre vous , pouvoit se faire écouter de moi ; c'est vous-même. Je vais me livrer sans réserve & sans crainte à mon caractère ouvert ; ennemi de tout artifice , je vous parlerai avec la même franchise que si vous étiez un autre en qui j'eusse toute la confiance que je n'ai plus en vous. Je vous ferai l'histoire des mouvemens de mon ame & de ce qui les a produits , & nommant D. H. en tierce personne , je vous ferai juge vous-même de ce que je dois penser de lui. Malgré la longueur de ma lettre , je n'y suivrai point d'autre ordre que celui de mes idées , commençant par les indices , & finissant par la démonstration.

» Je quittois la Suisse , fatigué de traitemens barbares , mais qui du moins ne mettoient en péril que ma personne , & laissoient mon honneur en sûreté. Je suivois les mouvemens de mon cœur pour aller joindre milord Maréchal ;

quand je reçus à Strasbourg de M. Hume l'invitation la plus tendre de passer avec lui en Angleterre, où il me promettoit l'accueil le plus favorable, & plus de tranquillité que je n'y en ai trouvé. Je balançai entre l'ancien ami & le nouveau, j'eus tort; je préfèrai ce dernier, j'eus plus grand tort: mais le plaisir de connoître par moi-même une nation célèbre dont on me disoit tant de mal & tant de bien, l'emporta. Sûr de ne pas perdre George Keith, j'étois flatté d'acquérir David Hume. Son mérite, ses rares talens, l'honnêteté bien établie de son caractère, me faisoient desirer de joindre son amitié à celle dont m'honoroit son illustre compatriote; & je me faisois une sorte de gloire de montrer un bel exemple aux gens de lettres, dans l'union sincère de deux hommes dont les principes étoient si différens.

Avant l'invitation du Roi de Prusse & de milord Maréchal, incertain sur le lieu de ma retraite, j'avois demandé & obtenu par mes amis un passeport de la Cour de France, dont je me servis pour aller à Paris joindre M. Hume. Il vit, & vit trop peut-être, l'accueil que je reçus d'un grand Prince &, j'ose dire, du Public. Je me prêtai par devoir, mais avec répugnance, à cet éclat, jugeant combien l'envie de mes ennemis en feroit irritée. Ce fut un spectacle bien doux pour moi que l'augmentation sensible de bienveillance pour M. Hume, que la bonne œuvre qu'il alloit faire produisit dans tout Paris. Il devoit en être touché comme moi; je ne fais s'il le fut de la même manière.

Nous partons avec un de mes amis, qui presque uniquement pour moi faisoit le voyage d'Angleterre. En débarquant à Douvres, transporté de

de toucher enfin cette terre de liberté, & d'y être amené par cet homme illustre, je lui saute au cou, je l'embrasse étroitement sans rien dire, mais en couvrant son visage de baisers & de larmes qui parloient assez. Ce n'est pas la seule fois ni la plus remarquable où il ait pu voir en moi les faiblissements d'un cœur pénétré. Je ne fais ce qu'il fait de ces souvenirs, s'ils lui viennent; j'ai dans l'esprit qu'il en doit quelquefois être importuné.

» Nous sommes fêtés arrivant à Londres. On s'empresse dans tous les états à me marquer de la bienveillance & de l'estime. M. Hume me présente de bonne grace à tout le monde; il étoit naturel de lui attribuer, comme je faisois, la meilleure partie de ce bon accueil : mon cœur étoit plein de lui, j'en parlois à tout le monde, j'en écrivois à tous mes amis; mon attachement pour lui prenoit chaque jour de nouvelles forces; le sien paroissoit pour moi des plus tendres, & il m'en a quelquefois donné des marques dont je me suis senti très touché. Celle de faire faire mon portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. Cette fantaisie me parut un peu trop affichée, & j'y trouvai je ne fais quel air d'ostentation qui ne me plut pas. C'est tout ce que j'aurois pu passer à M. Hume, s'il eût été homme à jeter son argent par les fenêtres, & qu'il eût dans une galerie tous les portraits de ses amis. Au reste, j'avouerai sans peine qu'en cela je puis avoir tort (2).

(2) Voici le fait. M. Ramsay mon ami, peintre distingué & homme de mérite, me proposa de faire le portrait de M. Rousseau; & lorsqu'il l'eut com-

» Mais ce qui me parut un acte d'amitié & de générosité des plus vrais & des plus estimables , des plus dignes en un mot de M. Hume , ce fut le soin qu'il prit de solliciter pour moi de lui-même une pension du Roi , à laquelle je n'avois assurément aucun droit d'aspirer. Témoin du zèle qu'il mit à cette affaire , j'en fus vivement pénétré : rien ne pouvoit plus me flatter qu'un service de cette espèce , non pour l'intérêt assurément ; car , trop attaché peut-être à ce que je possède , je ne fais point desirer ce que je n'ai pas , & ayant par mes amis & par mon travail du pain suffisamment pour vivre , je n'ambitionne rien de plus ; mais l'honneur de recevoir des témoignages de bontés , je ne dirai pas d'un si grand Monarque , mais d'un si bon mari , d'un si bon maître , d'un si bon ami , & surtout d'un si honnête homme , m'affectoit sensiblement ; & quand je considérois encore dans cette grace , que le ministre qui l'avoit obtenue étoit la probité vivante , cette probité si utile aux peuples & si rare dans son état , je ne pouvois que me glorifier d'avoir pour bienfaiteurs trois des hommes du monde que j'aurois le plus desirés pour amis. Aussi , loin de me refuser à la pension offerte , je ne mis pour l'accepter qu'une condition nécessaire , savoir : un consentement

mencé , il me dit que son intention étoit de m'en faire présent. Ainsi ce n'est point à moi que l'idée en vint , & ce portrait ne me coûta rien. M. Rousseau s'est également mépris , & lorsqu'il me fait un compliment sur cette prétendue galanterie de ma part dans sa lettre du 29. Mars , & lorsqu'il s'en moque dans celle-ci.

dont , sans manquer à mon devoir , je ne pouvois me passer.

» Honoré des empressements de tout le monde, je tâchois d'y répondre convenablement. Cependant ma mauvaise santé & l'habitude de vivre à la campagne me firent trouver le séjour de la ville incommode. Aussi-tôt les maisons de campagne se présentent en foule ; on m'en offre à choisir dans toutes les provinces. M. Hume se charge des propositions , il me les fait ; il me conduit même à deux ou trois campagnes voisines ; j'hésite long-temps sur le choix ; il augmentoit cette incertitude. Je me détermine enfin pour cette province , & d'abord M. Hume arrange tout ; les embarras s'applanissent ; je pars , j'arrive dans cette habitation solitaire , commode , agréable ; le maître de la maison prévoit tout , pourvoit à tout ; rien ne manque. Je suis tranquille , indépendant ; voilà le moment si désiré où tous mes maux doivent finir. Non , c'est là qu'ils commencent , plus cruels que je ne les avois encore éprouvés.

» J'ai parlé jusqu'ici d'abondance de cœur , & rendant avec le plus grand plaisir justice aux bons offices de M. Hume. Que ce qui me reste à dire n'est-il de même nature ! Rien ne me coûtera jamais de ce qui pourra l'honorer. Il n'est permis de marchander sur le prix des bienfaits que quand on nous accuse d'ingratitude , & M. Hume m'en accuse aujourd'hui. J'oserais donc faire une observation qu'il rend nécessaire. En appréciant ses soins par la peine & le temps qu'ils lui coûtoient , ils étoient d'un prix inestimable , encore plus par sa bonne volonté : pour le bien réel qu'ils m'ont fait , ils ont plus d'apparence que de poids. Je ne venois

point comme un mendiant quêter du pain en Angleterre , j'y apportois le mien ; j'y venois absolument chercher un asyle , & il est ouvert à tout étranger. D'ailleurs , je n'y étois point tellement inconnu , qu'arrivant seul , j'eusse manqué d'assistance & de services. Si quelques personnes m'ont recherché pour M. Hume , d'autres aussi m'ont recherché pour moi ; & , par exemple , quand M. Davenport voulut bien m'offrir l'asyle que j'habite , ce ne fut pas pour lui , qu'il ne connoissoit point , & qu'il vit seulement pour le prier de faire & d'appuyer son obligeante proposition. Ainsi quand M. Hume tâche aujourd'hui d'aliéner de moi cet honnête homme , il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné (3). Tout ce qui s'est fait de bien se feroit fait sans lui à-peu-près de même , & peut-être mieux ; mais le mal ne se fût point fait : car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre ? pourquoi ces ennemis sont-ils précisément les amis de M. Hume ? Qui est-ce qui a pu m'attirer leur inimitié ? ce n'est pas moi , qui ne les vis de ma vie , & qui ne les connois pas ; je n'en aurois aucun , si j'y étois venu seul [4].

(3) M. Rousseau me juge mal , & devoit me connoître mieux. Depuis notre rupture , j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes bontés à son malheureux hôte.

(4) Etranges effets d'une imagination blessée ! M. Rousseau ignore , dit-il , ce qui se passe dans le monde , & il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le fait-il ? où les voit-il ? Il n'y a reçu que des marques de bienfaisance & d'hospitalité. M. Walpole seul avoit fait une plaisanterie sur lui , mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rousseau

» J'ai parlé jusqu'ici des faits publics & notoires, qui par leur nature & par ma reconnoissance ont eu le plus grand éclat. Ceux qui me restent à dire sont, non-seulement particuliers, mais secrets, du moins dans leur cause, & l'on a pris toutes les mesures possibles pour qu'ils restassent cachés au public; mais, bien connus de la personne intéressée, ils n'en opèrent pas moins sa propre conviction.

» Peu de temps après notre arrivée à Londres, j'y remarquai dans les esprits, à mon égard, un changement sourd qui bientôt devint très sensible. Avant que je vinsse en Angleterre, elle étoit un des pays de l'Europe où j'avois le plus de réputation, j'oserois presque dire de considération. Les papiers publics étoient pleins de mes éloges, & il n'y avoit qu'un cri contre mes persécuteurs. Ce ton se soutint à mon arrivée; les papiers l'annoncerent en triomphe; l'Angleterre s'honoroit d'être mon refuge; elle en glorifioit avec justice ses loix & son Gouvernement. Tout-à-coup, & sans aucune cause assignable, ce ton change, mais si fort & si vite, que dans tous les caprices du public on n'en voit gueres de plus étonnant. Le signal fut donné dans un certain *magasin*, aussi plein d'inepties que de mensonges, où l'auteur bien instruit, ou feignant de l'être, me donnoit pour fils de musicien. Dès ce moment, les imprimés ne parlerent plus de moi que d'une manière équivoque ou malhonnête. Tout ce qui avoit trait à

voyoit les choses comme elles sont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi & d'autre ennemi que lui-même.

mes malheurs , étoit déguisé , altéré , présenté sous un faux jour , & toujours le moins à mon avantage qu'il étoit possible. Loin de parler de l'accueil que j'avois reçu à Paris , & qui n'avoit fait que trop de bruit , on ne supposoit pas même que j'eusse osé paroître dans cette ville , & un des amis de M. Hume fut très surpris quand je lui dis que j'y avois passé.

» Trop accoutumé à l'inconstance du public pour m'en affecter , encore je ne laissois pas d'être étonné de ce changement si brusque , de ce concert si singulièrement unanime , que pas un de ceux qui m'avoient tant loué absent , ne parût , moi présent , se souvenir de mon existence. Je trouvois bizarre que précisément après le retour de M. Hume , qui a tant de crédit à Londres , tant d'influence sur les gens de lettres & les libraires , & de si grandes liaisons avec eux , sa présence eût produit un effet si contraire à celui qu'on en pouvoit attendre ; que , parmi tant d'Ecrivains de toute espece , pas un de ses amis ne se montrât le mien ; & l'on voyoit bien que ceux qui parloient de moi n'étoient pas ses ennemis , puisqu'en faisant sonner son caractère public , ils disoient que j'avois traversé la France sous sa protection , à la faveur d'un passeport qu'il m'avoit obtenu de la Cour , & peu s'en falloit qu'ils ne fissent entendre que j'avois fait le voyage à sa suite & à ses frais.

» Ceci ne signifioit rien encore , & n'étoit que singulier ; mais ce qui l'étoit davantage , fut que le ton de ses amis ne changea pas moins avec moi que celui du public. Toujours , je me fais un plaisir de le dire , leurs soins , leurs bons offices ont été les mêmes , & très grands en

ma faveur ; mais loin de me marquer la même estime , celui surtout dont je veux parler & chez qui nous étions descendus à notre arrivée , accompagnoit tout cela de propos si durs , & quelquefois si choquans , qu'on eût dit qu'il ne cherchoit à m'obliger que pour avoir droit de me marquer du mépris (5). Son frere, d'abord très accueillant, très honnête, changea bientôt avec si peu de mesure , qu'il ne daignoit pas même , dans leur propre maison , me dire un seul mot , ni me rendre le salut , ni aucun des devoirs que l'on rend chez soi aux étrangers. Rien cependant n'étoit survenu de nouveau que l'arrivée de J. J. Rousseau & de David Hume , & certainement la cause de ces changemens ne vint pas de moi ; à moins que trop de simplicité , de discrétion , de modestie , ne soit un moyen de mécontenter les Anglois.

» Pour M. Hume , loin de prendre avec moi un ton révoltant , il donnoit dans l'autre extrême. Les flagorneries m'ont toujours été suspectes. Il m'en a fait de toutes les façons [*] au

(5) Il s'agit ici de M. Jean Steward, mon ami , qui a reçu M. Rousseau chez lui , & lui a rendu tous les bons offices qu'il a pu lui rendre. En se plaignant de ses procédés , M. Rousseau a oublié qu'il lui a écrit de Wootton même une lettre pleine de témoignages de reconnoissance les plus expressifs & les plus justes. Ce que M. Rousseau ajoute sur le frere Steward , n'est ni vrai ni honnête.

(*) J'en dirai seulement une qui m'a fait rire : c'étoit de faire en sorte , quand je venois le voir , que je trouvasse toujours sur sa table un tome de l'Héloïse ; comme si je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume , pour être assuré que de tous les livres qui existent , l'Héloïse doit être pour lui le plus ennuyeux.

point de me forcer, n'y pouvant tenir davantage [6], à lui en dire mon sentiment. Sa conduite le dispensoit fort de s'étendre en paroles; cependant, puisqu'il en vouloit dire, j'aurois voulu qu'à toutes ces louanges fades il eût substitué quelquefois la voix d'un ami; mais je n'ai jamais trouvé dans son langage rien qui sentît la vraie amitié, pas même dans la façon dont il parloit de moi à d'autres en ma présence. On eût dit qu'en voulant me faire des patrons, il cherchoit à m'ôter leur bienveillance, qu'il vouloit plutôt que j'en fusse assisté qu'aimé; & j'ai quelquefois été surpris du tour révoltant qu'il donnoit à ma conduite près des gens qui pouvoient s'en offenser. Un exemple éclaircira ceci. M. Penneck du Musæum, ami de milord Maréchal & pasteur d'une paroisse où l'on vouloit m'établir, vint nous voir. M. Hume, moi présent, lui fait mes excuses de ne l'avoir pas prévenu: le docteur Maty, lui dit-il, nous avoit invités pour jeudi au Musæum, où M. Rousseau devoit vous voir; mais il préféra d'aller avec Madame Garrick à la comédie; on ne peut pas faire tant d'affaires en un jour [7]. Vous m'a-

(6) On peut juger par les deux premières lettres de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel côté les *flagorneries* ont commencé. Au reste, j'aimois & j'estimois M. Rousseau, & j'avois du plaisir à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai-je trop loué, mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

(7) Je ne me rappelle pas un mot de toute cette histoire; mais ce qui me dispense d'y ajouter foi, c'est que je me souviens très bien que nous avons pris deux jours différens pour visiter le *Musæum* & pour aller à la Comédie.

vouerez,

vouerez , Monsieur , que c'étoit là une étrange façon de me capter la bienveillance de M. Penneck.

» Je ne fais ce qu'avoit pu dire en secret M. Hume à ses connoissances ; mais rien n'étoit plus bizarre que leur façon d'en user avec moi de son aveu , souvent même par son assistance. Quoique ma bourse ne fût pas vide , que je n'eusse besoin de celle de personne , & qu'il le sût très-bien , l'on eût dit que je n'étois là que pour vivre aux dépens du public , & qu'il n'étoit question que de me faire l'aumône , de manière à m'en sauver un peu l'embarras [8] ; je puis dire que cette affectation continuelle & choquante est une des choses qui m'ont fait prendre le plus en aversion le séjour de Londres. Ce n'est sûrement pas sur ce pied qu'il faut présenter en Angleterre un homme à qui l'on veut attirer un peu de considération : mais cette charité peut être bénignement interprétée , & je consens qu'elle le soit. Avançons.

On répand à Paris une fausse lettre du Roi de Prusse , à moi adressée & pleine de la plus cruelle malignité. J'apprends avec surprise que c'est un M. Walpole , ami de M. Hume , qui répand cette lettre ; je lui demande si cela est vrai ; mais pour toute réponse il me demande de qui je le tiens. Un moment auparavant , il

(8) J'imagine que M. Rousseau veut parler ici de deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la maison de M. Steward lorsqu'il voulut manger chez lui ; & ce n'étoit pas pour lui épargner la dépense d'un repas , mais seulement parce qu'il n'y avoit pas de traiteur dans le voisinage. Je demande pardon aux lecteurs de les entretenir de semblables détails.

m'avoit donné une carte pour ce même M. Walpole, afin qu'il se chargeât de papiers qui m'importent, & que je veux faire venir de Paris en sûreté.

» J'apprends que le fils du [*] jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, est non-seulement l'ami, le protégé de M. Hume, mais qu'ils logent ensemble; & quand M. Hume voit que je fais cela, il m'en fait la confidence, m'assurant que le fils ne ressemble pas au pere. J'ai logé quelques nuits dans cette maison chez M. Hume avec ma gouvernante; & à l'air, à l'accueil dont nous ont honorés ses hôtes, qui sont ses amies, j'ai jugé de la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas ressembler à son pere, ont pu leur parler d'elle & de moi [9].

» Ces faits combinés entr'eux, & avec une certaine apparence générale, me donnent insensiblement une inquiétude que je repousse avec horreur. Cependant les lettres que j'écris n'arrivent pas; j'en reçois qui ont été ouvertes, & toutes ont passé par les mains de M. Hu-

(*) Nous n'avons pas été autorisés à supprimer cette injure; mais elle est trop grossiere & trop gratuite pour bleffer le célèbre & estimable médecin sur qui elle tombe. *Note des Editeurs.*

(9) Me voilà donc accusé de trahison, parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas, se trouve par hasard logé dans la même maison que moi; parce que mes hôtes, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement! Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere.

me [10]. Si quelqu'une lui échappe , il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir. Un soir , je vois encore chez lui une manœuvre de lettre dont je suis frappé [*]. Après le souper , gardant tous deux le silence au coin du feu , je m'apperçois qu'il me fixe , comme il lui arrivoit souvent , & d'une manière dont l'idée est difficile à rendre. Pour cette fois , un regard sec , ardent , moqueur & prolongé devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarrasser , j'essayai de le

(10) Ces imputations d'indiscrétion & d'infidélité sont si odieuses , & les preuves en sont si ridicules , que je me crois dispensé d'y répondre.

(*) Il faut dire ce que c'est que cette manœuvre. J'écrivois sur la table de M. Hume , en son absence , une réponse à une lettre que je venois de recevoir. Il arrive , très curieux de savoir ce que j'écrivois , & ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma lettre sans la lui montrer ; & comme je la mettois dans ma poche , il la demande avidement , disant qu'il l'enverra le lendemain , jour de poste. La lettre reste sur sa table. Lord Newnham arrive , M. Hume sort un moment ; je reprends ma lettre , disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambassadeur de France , j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait son enveloppe , il tire son cachet. M. Hume offre le sien avec tant d'empressement , qu'il faut s'en servir par préférence. On sonne , Lord Newnham donne la lettre au laquais de M. Hume pour la remettre au sien qui attendoit en bas avec son carrosse , afin qu'il la porte chez M. l'Ambassadeur. À peine le laquais de M. Hume étoit hors de la porte , que je me dis : je parie que le maître va le suivre ; il n'y manqua pas. Ne sachant comment laisser seul Milord Newnham , j'hésitai quelque temps avant que de suivre à mon tour M. Hume ; je n'apperçus rien , mais il vit très bien que j'étois inquiet. Ainsi , quoique je n'aie reçu aucune réponse à ma lettre , je ne doute pas qu'elle ne soit parvenue ; mais je doute un peu , je l'avoue , qu'elle n'ait pas été lue auparavant.

fixer à mon tour ; mais en arrêtant mes yeux sur les siens , je sens un frémissement inexplicable , & bientôt je suis forcé de les bailler. La physionomie & le ton du bon David sont d'un bon homme ; mais où , grand Dieu ! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ses amis !

» L'impression de ce regard me reste & m'agite ; mon trouble augmente jusqu'au saisissement : si l'épanchement n'eût succédé , j'étouffois. Bientôt un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-même ; enfin dans un transport que je me rappelle encore avec délices , je m'élance à son cou , je le serre étroitement , suffoqué de sanglots , inondé de larmes , je m'écrie d'une voix entrecoupée : *Non , non , David Hume n'est pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes , il faudroit qu'il en fût le plus noir* (11). David Hume me rend poliment mes embrassemens , & tout en me frappant de petits coups sur le dos , me répète plusieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi , mon cher Monsieur ! Eh , mon cher Monsieur ! Quoi donc , mon cher Monsieur !* Il ne me dit rien de plus ; je sens que mon cœur se resserre ; nous allons nous coucher , & je pars le lendemain pour la province. Arrivé dans cet agréable asyle où j'étois venu chercher le repos de si loin , je devois le trouver dans une maison solitaire , commode & riante , dont le maître , homme d'esprit & de mérite , n'é-

(11) Tout le dialogue de cette scène est artificieusement concerté pour préparer & fonder une partie de la fable tissée dans cette lettre. On verra ce que j'ai à dire sur cet article dans ma réponse à M. Rousseau.

pargnoit rien de ce qui pouvoit m'en faire aimer le séjour. Mais quel repos peut-on goûter dans la vie quand le cœur est agité ! Troublé de la plus cruelle incertitude , & ne sachant que penser d'un homme que je devois aimer , je cherchai à me délivrer de ce doute funeste , en rendant ma confiance à mon bienfaiteur. Car pourquoi , par quel caprice inconcevable eût-il eu tant de zèle à l'extérieur pour mon bien-être , avec des projets secrets contre mon honneur ? Dans les observations qui m'avoient inquiété , chaque fait en lui-même étoit peu de chose ; il n'y avoit que leur concours d'étonnant : & peut-être instruit d'autres faits que j'ignorois , M. Hume pouvoit-il , dans un éclaircissement , me donner une solution satisfaisante. La seule chose inexplicable , étoit qu'il se fût refusé à un éclaircissement que son honneur & son amitié pour moi rendoient également nécessaire. Je voyois qu'il y avoit là quelque chose que je ne comprenois pas , & que je mourois d'envie d'entendre. Avant donc de me décider absolument sur son compte , je voulus faire un dernier effort & lui écrire , pour le ramener s'il se laissoit séduire à mes ennemis , ou pour le faire expliquer de manière ou d'autre. Je lui écrivis une lettre qu'il dut trouver fort naturelle (*) s'il étoit coupable , mais fort extraordinaire s'il ne l'étoit pas : car , quoi de plus extraordinaire qu'une lettre pleine à la fois de gratitude sur ses services & d'inquiétude sur ses sentimens , & où mettant , pour ainsi dire ,

(*) Il paroît par ce qu'il m'écrivit en dernier lieu , qu'il est très content de cette lettre , & qu'il la trouve fort bien.

ses actions d'un côté & ses intentions de l'autre , au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il m'avoit données , je le prie de m'aimer à cause du bien qu'il m'avoit fait (12) ? Je n'ai pas pris mes précautions d'assez loin pour garder une copie de cette lettre ; mais puisqu'il les a prises lui , qu'il la montre ; & quiconque la lira , y voyant un homme tourmenté d'une peine secrète qu'il veut faire entendre & qu'il n'ose dire , sera curieux , je m'affure , de savoir quel éclaircissement cette lettre aura produit , surtout à la suite de la scène précédente. Aucun , rien du tout. M. Hume se contente , en réponse , de me parler des soins obligeans que M. Davenport se propose de prendre en ma faveur. Du reste , pas un mot sur le principal sujet de ma lettre , ni sur l'état de mon cœur , dont il devoit si bien voir le tourment. Je fus frappé de ce silence encore plus que je ne l'avois été de son flegme à notre dernier entretien. J'avois tort ; ce silence étoit fort naturel après l'autre , & j'aurois dû m'y attendre. Car quand on a osé dire en face à un homme : *Je suis tenté de vous croire un traître* , & qu'il n'a pas la curiosité de vous demander *sur quoi* (13) , l'on peut compter qu'il n'aura pareille curiosité de sa vie ; & pour peu que les indices le chargent , cet homme est jugé.

» Après la réception de sa lettre , qui tarda

(12) Ma réponse à cela est dans la lettre même de M. Rousseau du 22 Mars , où l'on trouve le ton de la plus grande cordialité , sans aucune réserve , sans la moindre apparence de soupçon.

(13) Tout cela porte sur la même fable. Voyez la note 11.

beaucoup , je pris enfin mon parti , & résolu de ne lui plus écrire. Tout me confirma bientôt dans la résolution de rompre avec lui tout commerce. Curieux au dernier point du détail de mes moindres affaires , il ne s'étoit pas borné à s'en informer de moi dans nos entretiens , mais j'appris qu'après avoir commencé par faire avouer à ma gouvernante qu'elle en étoit instruite , il n'avoit pas laissé échapper avec elle un seul tête-à-tête [14] , sans l'interroger jusqu'à l'importunité sur mes occupations , sur mes ressources , sur mes amis , sur mes connoissances , sur leurs noms , leur état , leur demeure ; & avec une adresse jésuitique , il avoit demandé séparément les mêmes choses à elle & à moi. On doit prendre intérêt aux affaires d'un ami , mais on doit se contenter de ce qu'il veut nous en dire , surtout quand il est aussi ouvert , aussi confiant que moi ; & tout ce petit cailletage de commerce convient , on ne peut pas plus mal , à un philosophe.

» Dans le même temps je reçois encore deux lettres qui ont été ouvertes. L'une de M. Boswell , dont le cachet étoit en si mauvais état , que M. Davenport , en la recevant , le fit remarquer au laquais de M. Hume ; & l'autre de M. d'Ivernois , dans un paquet de M. Hume , laquelle avoit été recachetée au moyen d'un fer chaud , qui , mal-adroitement appliqué , avoit brûlé le papier autour de l'empreinte. J'écrivis

(14) Je n'ai eu qu'un seul tête-à-tête avec sa gouvernante , ce fut lorsqu'elle arriva à Londres. J'avoue qu'il ne me vint pas dans l'esprit de l'entretenir d'autre chose que de M. Rousseau.

à M. Davenport, pour le prier de garder par-devers lui toutes les lettres qui lui seroient remises pour moi, & de n'en remettre aucune à personne, sous quelque prétexte que ce fût. J'ignore si M. Davenport, bien éloigné de penser que cette précaution pût regarder M. Hume, lui montra ma lettre; mais je fais que tout disoit à celui-ci qu'il avoit perdu ma confiance, & qu'il n'en alloit pas moins son train, sans s'embarrasser de la recouvrer.

» Mais, que devins-je, lorsque je vis dans les papiers publics la prétendue lettre du Roi de Prusse que je n'avois pas encore vue; cette fausse lettre, imprimée en François & en Anglois, donnée pour vraie, même avec la signature du Roi; & que j'y reconnus la plume de M. d'Alembert (*) aussi sûrement que si je la lui avois vu écrire?

» A l'instant un trait de lumière vint m'éclairer sur la cause secrète du changement étonnant & prompt du public Anglois à mon égard, & je vis à Paris le foyer du complot qui s'exécutoit à Londres.

» M. d'Alembert, autre ami très-intime de M. Hume, étoit depuis longtemps mon ennemi caché, & n'épioit que les occasions de me nuire sans se commettre; il étoit le seul des gens de Lettres d'un certain nom & de mes anciennes connoissances [15] qui ne me fût point venu voir,

(*) Voyez là-dessus la déclaration de M. d'Alembert imprimée à la fin de cette brochure. *Note des Editeurs.*

(15) M. Rousseau étoit excédé, disoit-il, des visites qu'il recevoit; doit-il se plaindre que M. d'Alembert, qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la sienne?

ou qui ne m'eût rien fait dire à mon dernier passage à Paris. Je connoissois ses dispositions secrètes : mais je m'en inquiétois peu, me contentant d'en avertir mes amis dans l'occasion. Je me souviens qu'un jour, questionné sur son compte par M. Hume, qui questionna de même ensuite ma gouvernante, je lui dis que M. d'Alembert étoit un homme adroit & rusé. Il me contredit avec une chaleur dont je m'étonnai, ne sachant pas alors qu'ils étoient si bien ensemble, & que c'étoit sa propre cause qu'il défendoit.

» La lecture de cette lettre m'alarma beaucoup ; & sentant que j'avois été attiré en Angleterre en vertu d'un projet qui commençoit à s'exécuter, mais dont j'ignorois le but, je sentoient le péril sans savoir où il pouvoit être, ni de quoi j'avois à me garantir ; je me rappelai alors quatre mots effrayans de M. Hume, que je rapporterai ci-après. Que penser d'un écrit où l'on me faisoit un crime de mes misères ; qui tendoit à m'ôter la commisération de tout le monde dans mes malheurs ; & qu'on donnoit sous le nom du Prince même qui m'avoit protégé, pour en rendre l'effet plus cruel encore ? Que devois-je augurer de la suite d'un tel début ? Le peuple Anglois lit les papiers publics, & n'est pas déjà trop favorable aux étrangers. Un vêtement qui n'est pas le sien, suffit pour le mettre de mauvaise humeur. Qu'en doit attendre un pauvre étranger dans ses promenades champêtres, le seul plaisir de la vie auquel il s'est borné, quand on aura persuadé à ces bonnes gens que cet homme aime qu'on le lapide ? ils seront fort tentés de lui en donner l'amusement. Mais ma douleur, ma douleur profonde & cruelle, la plus amère que j'aye jamais

ressentie, ne venoit pas du péril auquel j'étois exposé. J'en avois trop bravé d'autres pour être fort ému de celui-là : la trahison [16] d'un faux ami, dont j'étois la proie, étoit ce qui portoit dans mon cœur trop sensible l'accablement, la tristesse & la mort. Dans l'impétuosité d'un premier mouvement, dont jamais je ne fus le maître, & que mes adroits ennemis savent faire naître pour s'en prévaloir, j'écris des lettres pleines de désordre où je ne déguise ni mon trouble ni mon indignation.

» Monsieur, j'ai tant de choses à dire qu'en chemin faisant j'en oublie la moitié. Par exemple, une relation en forme de lettre sur mon séjour à Montmorency, fut portée par des Libraires à M. Hume qui me la montra. Je consentis qu'elle fût imprimée ; il se chargea d'y veiller ; elle n'a jamais paru. J'avois apporté un exemplaire des lettres de M. Du Peyrou, contenant la relation des affaires de Neuchâtel qui me regardent ; je les remis aux mêmes Libraires à leur prière, pour les faire traduire & réimprimer ; M. Hume se chargea d'y veiller ; elles n'ont jamais paru [*]. Dès que la fausse lettre du Roi de Prusse & sa traduction parurent, je compris pourquoi les autres écrits restoient sup-

(16) Ce *faux ami*, c'est moi, sans doute ; mais cette *trahison* quelle est-elle ? Quel mal ai-je fait ou ai-je pu faire à M. Rousseau ? En me supposant le projet caché de le perdre, comment pouvois-je y parvenir par les services que je lui rendois ? Si M. Rousseau en étoit cru, on me trouveroit bien plus imbécille que méchant.

(*) *Les libraires viennent de me marquer que cette édition est faite & prête à paroître. Cela peut être ; mais c'est trop tard, & qui pis est, trop à propos.*

primés, [17 & je l'écrivis aux Libraires. J'écrivis d'autres lettres qui probablement ont couru dans Londres : enfin j'employai le crédit d'un homme de mérite & de qualité , pour faire mettre dans les papiers une déclaration de l'imposture. Dans cette déclaration , je laissois paroître toute ma douleur & je n'en déguisois pas la cause.

» Jusqu'ici M. Hume a semblé marcher dans les ténèbres. Vous l'allez voir désormais dans la lumière marcher à découvert. Il n'y a qu'à toujours aller droit avec les gens rusés : tôt ou tard ils se décelent par leurs ruses mêmes.

» Lorsque cette prétendue lettre du Roi de Prusse fut publiée à Londres , M. Hume , qui certainement favoit qu'elle étoit supposée , puisque je le lui avois dit , n'en dit rien , ne m'écrivit rien , se tait & ne songe pas même à faire , en faveur de son ami absent , aucune déclaration de la vérité [18]. Il ne falloit , pour aller au but , que laisser dire & se tenir coi : c'est ce qu'il fit.

» M. Hume ayant été mon conducteur en Angleterre , y étoit , en quelque façon , mon protecteur , mon patron. S'il étoit naturel qu'il prît ma défense , il ne l'étoit pas moins qu'ayant une protestation publique à faire , je m'adressasse

(17) Il y a environ quatre mois que M. Becket , libraire , dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie survenue au traducteur qui avoit retardé cette publication. Au reste , je n'ai jamais promis de donner aucun soin à cette Edition. M. Becket m'en est garant.

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la supposition de la lettre , & d'ailleurs M. Walpole étoit connu pour en être l'auteur.

à lui pour cela. Ayant déjà cessé [19] de lui écrire, je n'avois garde de recommencer. Je m'adresse à un autre. Premier soufflet sur la joue de mon patron. Il n'en sent rien.

» En disant que la lettre étoit fabriquée à Paris, il m'imporroit fort peu lequel on entendit de M. d'Alembert ou de son prête-nom M. Walpole ; mais en ajoutant que ce qui navroit & déchiroit mon cœur, étoit que l'imposteur avoit des complices en Angleterre, je m'expliquois avec la plus grande clarté pour leur ami qui étoit à Londres, & qui vouloit passer pour le mien. Il n'y avoit certainement que lui seul en Angleterre dont la haine pût déchirer & navrer mon cœur. Second soufflet sur la joue de mon patron. Il n'en sent rien.

» Au contraire, il feint malignement que mon affliction venoit seulement de la publication de cette lettre, afin de me faire passer pour un homme vain qu'une satire affecte beaucoup. Vain ou non, j'étois mortellement affligé ; il le faisoit & ne m'écrivoit pas un mot. Ce tendre ami, qui a tant à cœur que ma bourse soit pleine, se soucie assez peu que mon cœur soit déchiré.

» Un autre écrit paroît bientôt dans les mêmes feuilles de la même main que le premier, plus cruel encore, s'il étoit possible, & où l'auteur ne peut déguiser sa rage sur l'accueil que j'avois reçu à Paris [20]. Cet écrit ne m'af-

(19) M. Rousseau manque ici de mémoire. Il oublie que seulement huit jours auparavant il m'avoit écrit une lettre très cordiale. *Voyez la lettre du 29 Mars.*

(20) Je n'ai aucune connoissance de ce prétendu libelle.

fecta plus ; il ne m'apprenoit rien de nouveau. Les libelles pouvoient aller leur train sans m'émouvoir , & le volage public lui-même se laissoit d'être long-temps occupé du même sujet. Ce n'est pas le compte des comploteurs qui , ayant ma réputation d'honnête homme à détruire , veulent de maniere ou d'autre en venir à bout. Il fallut changer de batterie.

» L'affaire de la pension n'étoit pas terminée. Il ne fut pas difficile à M. Hume d'obtenir de l'humanité du Ministre & de la générosité du Prince , qu'elle le fût. Il fut chargé de me le marquer , il le fit. Ce moment fut, je l'avoue , un des plus critiques de ma vie. Combien il m'en coûta pour faire mon devoir ! Mes engagements précédens , l'obligation de correspondre avec respect aux bontés du Roi , l'honneur d'être l'objet de ses attentions , de celles de son Ministre , le desir de marquer combien j'y étois sensible , même l'avantage d'être un peu plus au large en approchant de la vieillesse , accablé d'ennuis & de maux ! enfin l'embarras de trouver une excuse honnête pour éluder un bienfait déjà presque accepté ; tout me rendoit difficile & cruelle la nécessité d'y renoncer , car il le falloit assurément , ou me rendre le plus vil de tous les hommes , en devenant volontairement l'obligé de celui dont j'étois trahi.

» Je fis mon devoir , non sans peine ; j'écrivis directement à M. le général Conway , & avec autant de respect & d'honnêteté qu'il me fut possible , sans refus absolu , je me défendis pour le présent d'accepter. M. Hume avoit été le négociateur de l'affaire , le seul même qui en eût parlé ; non-seulement je ne lui répondis point , quoique ce fût lui qui m'eût

écrit , mais je ne dis pas un mot de lui dans ma lettre. Troisième soufflet sur la joue de mon patron , & pour celui-là , s'il ne le sent pas , c'est assurément sa faute ; il n'en sent rien.

» Ma lettre n'étoit pas claire , & ne pouvoit l'être pour M. le général Conway , qui ne savoit pas à quoi tenoit ce refus ; mais elle l'étoit fort pour M. Hume qui le savoit très-bien : cependant il feint de prendre le change tant sur le sujet de ma douleur , que sur celui de mon refus ; & dans un billet qu'il m'écrivit , il me fait entendre qu'on me ménagera la continuation des bontés du Roi si je me ravise sur la pension. En un mot il prétend à toute force , & quoi qu'il arrive , demeurer mon patron malgré moi. Vous jugez bien , Monsieur , qu'il n'attendoit pas de réponse & il n'en eut point.

» Dans ce même temps à-peu-près , car je ne fais pas les dates , & cette exactitude ici n'est pas nécessaire , parut une lettre de M. de Voltaire à moi adressée avec une traduction Angloise , qui renchérit encore sur l'original. Le noble objet de ce spirituel ouvrage , est de m'attirer le mépris & la haine de ceux chez qui je me suis réfugié. Je ne doutai point que mon cher patron n'eût été un des instrumens de cette publication , sur-tout quand je vis qu'en tâchant d'aliéner de moi ceux qui pouvoient en ce pays me rendre la vie agréable , on avoit omis de nommer celui qui m'y avoit conduit. On savoit sans doute que c'étoit un soin superflu & qu'à cet égard rien ne restoit à faire. Ce nom si mal-adroitement oublié dans cette lettre , me rappella ce que dit Tacite du portrait de Brutus omis dans une pompe funèbre , que chacun l'y distinguoit ,

précisément parce qu'il n'y étoit pas.

» On ne nommoit donc pas M. Hume ; mais vit avec les gens qu'on nommoit. Il a pour amis tous mes ennemis , on le fait : ailleurs les Tronchin , [21] les d'Alembert , les Voltaires ; mais il y a bien pis à Londres , c'est que je n'y ai pour ennemis que ses amis. Eh pourquoi y en aurois-je d'autres ? Qu'ai-je fait à Lord [22] Littleton , que je ne connois même pas ? Qu'ai-je fait à M. Walpole que je ne connois pas davantage ? Que savent-ils de moi , sinon que je suis malheureux & l'ami de leur ami Hume ? Que leur a-t-il donc dit , puisque ce n'est que par lui qu'ils me connoissent ? Je crois bien qu'avec le rôle qu'il fait il ne se démasque pas devant tout le monde ; ce ne feroit plus être masqué. Je crois bien qu'il ne parle pas de moi à M. le général Conway ni à M. le Duc de Richemond , comme il en parle

(21) Je n'ai jamais été assez heureux pour me rencontrer avec M. de Voltaire ; il m'a fait seulement l'honneur de m'écrire une lettre , il y a environ trois ans. Je n'ai vu de ma vie M. Tronchin , & je n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui. Quant à M. d'Alembert , je me fais gloire de son amitié.

(22) M. Rousseau voyant dans les papiers publics l'annonce d'une lettre qui lui étoit adressée sous le nom de M. de Voltaire , écrivit à M. Davenport , qui étoit alors à Londres , pour le prier de la lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie imprimée étoit très fautive ; mais que j'en demanderois au Lord Littleton une copie manuscrite qui étoit correcte. Cela suffit à M. Rousseau pour lui faire conclure que Lord Littleton est son ennemi mortel & mon intime ami , & que nous conspirons ensemble contre lui. Il auroit dû plutôt conclure que la copie , qui avoit été imprimée , ne venoit pas de moi.

dans ses entretiens secrets avec M. Walpole, & dans sa correspondance secrète avec M. d'Alembert ; mais qu'on découvre la trame qui s'ourdit à Londres depuis mon arrivée, & l'on verra si M. Hume n'en tient pas les principaux fils.

» Enfin le moment venu qu'on croit propre à frapper le grand coup, on en prépare l'effet par un nouvel Ecrit satyrique qu'on fait mettre dans les papiers [23]. S'il m'étoit resté jusqu'alors le moindre doute, comment auroit-il pu tenir devant cet Ecrit, puisqu'il contenoit des faits qui n'étoient connus que de M. Hume, chargés, il est vrai, pour les rendre odieux au public.

» On dit dans cet Ecrit que j'ouvre ma porte aux grands & que je la ferme aux petits. Qui est-ce qui fait à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte, que M. Hume, avec qui j'ai demeuré & par qui sont venus tous ceux que j'ai vus ? Il faut en excepter un Grand que j'ai reçu de bon cœur sans le connoître, & que j'aurois reçu de bien meilleur cœur encore si je l'avois connu. Ce fut M. Hume qui me dit son nom quand il fut parti. En l'apprenant j'eus un vrai chagrin que, daignant monter au second étage, il ne fût pas entré au premier.

» Quant aux petits, je n'ai rien à dire. J'aurois désiré voir moins de monde ; mais, ne voulant déplaire à personne, je me laissois diriger par M. Hume, & j'ai reçu de mon mieux tous

(23) Je n'ai jamais vu cette piece ni avant ni après sa publication ; & tous ceux à qui j'en ai parlé, n'en ont aucune connoissance.

ceux qu'il m'a présentés, sans distinction de petits ni de grands.

» On dit dans ce même Ecrit que je reçois mes parens froidement, *pour ne rien dire de plus*. Cette généralité consiste à avoir une fois reçu assez froidement le seul parent que j'aye hors de Geneve, & cela en présence de M. Hume [24]. C'est nécessairement ou M. Hume ou ce parent qui a fourni cet article. Or mon cousin, que j'ai toujours connu pour bon parent & pour honnête homme, n'est pas capable de fournir à des satyres publiques contre moi. D'ailleurs, borné par son état à la société des gens de commerce, il ne vit pas avec les gens de Lettres, ni avec ceux qui fournissent des articles dans les papiers, encore moins avec ceux qui s'occupent à des satyres. Ainsi l'article ne vient pas de lui. Tout au plus puis-je penser que M. Hume aura tâché de le faire jafer, ce qui n'est pas absolument difficile, & qu'il aura tourné ce qu'il lui a dit de la maniere la plus favorable à ses vues. Il est bon d'ajouter qu'après ma rupture avec M. Hume j'en avois écrit à ce cousin - là.

» Enfin, on dit dans ce même Ecrit que je suis sujet à changer d'amis. Il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare.

» Distinguons. J'ai depuis vingt-cinq & trente ans des amis très-solides. J'en ai de plus nouveaux, mais non moins sûrs, que je

(24) Je n'étois pas présent, lorsque M. Rousseau reçut son cousin. Je les vis ensuite ensemble un seul moment sur la terrasse de Buckingham-Street.

garderai plus long-tems si je vis. Je n'ai pas en général trouvé la même sûreté chez ceux que j'ai faits parmi les gens de Lettres. Aussi j'en ai changé quelquefois , & j'en changerai tant qu'ils me feront suspects ; car je suis bien déterminé à ne garder jamais d'amis par bienséance : je n'en veux avoir que pour les aimer.

» Si jamais j'eus une conviction intime & certaine , je l'ai que M. Hume a fourni les matériaux de cet Ecrit. Bien plus , non-seulement j'ai cette certitude , mais il m'est clair qu'il a voulu que je l'eusse : car comment supposer un homme aussi fin , assez mal-adroît pour se découvrir à ce point , voulant se cacher ?

» Quel étoit son but ? Rien n'est plus clair encore. C'étoit de porter mon indignation à son dernier terme , pour amener avec plus d'éclat le coup qu'il me préparoit. Il fait que pour me faire faire bien des sottises il suffit de me mettre en colere. Nous sommes au moment critique qui montrera s'il a bien ou mal raisonné.

» Il faut se posséder autant que fait M. Hume , il faut avoir son flegme & toute sa force d'esprit, pour prendre le parti qu'il prit, après tout ce qui s'étoit passé. Dans l'embarras où j'étois , écrivant à M. le général Conway , je ne pus remplir ma lettre que de phrases obscures dont M. Hume fit, comme mon ami, l'interprétation qu'il lui plut. Supposant donc , quoiqu'il fût très-bien le contraire , que c'étoit la clause du secret qui me faisoit de la peine , il obtient de M. le général qu'il voudroit bien s'employer pour la faire lever. Alors cet homme stoïque & vraiment insensible m'écrivit la lettre la plus amicale , où il me marque qu'il s'est employé pour faire lever la clause , mais qu'avant toute chose il

faut savoir si je veux accepter cette condition, pour ne pas exposer Sa Majesté à un second refus.

» C'étoit ici le moment décisif, la fin, l'objet de tous ses travaux. Il lui falloit une réponse, il la vouloit. Pour que je ne pusse me dispenser de la faire, il envoie à M. Davenport un duplicata de sa lettre, & non content de cette précaution, il m'écrit dans un autre billet qu'il ne sauroit rester plus long-temps à Londres pour mon service. La tête me tourna presque en lisant ce billet. De mes jours je n'ai rien trouvé de plus inconcevable.

» Il l'a donc enfin cette réponse tant désirée, & se presse déjà d'en triompher. Déjà écrivant à M. Davenport, il me traite d'homme féroce & de monstre d'ingratitude. Mais il lui faut plus. Ses mesures sont bien prises, à ce qu'il pense : nulle preuve contre lui ne peut échapper. Il veut une explication : il l'aura, & la voici.

» Rien ne la conclut mieux que le dernier trait qui l'amène. Seul il prouve tout & sans réplique.

» Je veux supposer, par impossible, qu'il n'est rien revenu à M. Hume de mes plaintes contre lui : il n'en fait rien, il les ignore aussi parfaitement que s'il n'eût été faufilé avec personne qui en fût instruit, aussi parfaitement que si durant ce temps il eût vécu à la Chine [25]. Mais ma conduite immédiate entre lui

(25) Comment aurois-je deviné ces chimériques soupçons ? M. Davenport, la seule personne de ma connoissance qui vit alors M. Rousseau, m'assure qu'il les ignoroit parfaitement lui même.

& moi ; les derniers mots si frappans que je lui dis à Londres ; la lettre qui suivit pleine d'inquiétude & de crainte ; mon silence obstiné plus énergique que des paroles ; ma plainte amère & publique au sujet de la lettre de M. d'Alembert ; ma lettre au Ministre, qui ne m'a point écrit, en réponse à celle qu'il m'écrivit lui-même, & dans laquelle je ne dis pas un mot de lui ; enfin mon refus, sans daigner m'adresser à lui, d'acquiescer à une affaire qu'il a traitée en ma faveur, moi le sachant, & sans opposition de ma part ; tout cela parle seul du ton le plus fort, je ne dis pas à tout homme qui auroit quelque sentiment dans l'ame, mais à tout homme qui n'est pas hébété.

» Quoi ! après que j'ai rompu tout commerce avec lui depuis près de trois mois, après que je n'ai répondu à pas une de ses lettres, quelque important qu'en fût le sujet, environné des marques publiques & particulières de l'affliction que son infidélité me cause, cet homme éclairé, ce beau génie naturellement si clair-voyant & volontairement si stupide, ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien, n'est ému de rien, & sans un seul mot de plainte, de justification, d'explication, il continue à se donner, malgré moi, pour moi les soins les plus grands, les plus empressés ! il m'écrit affectueusement qu'il ne peut rester à Londres plus long-temps pour mon service ; comme si nous étions d'accord qu'il y restera pour cela ! Cet aveuglement, cette impassibilité, cette obstination ne sont pas dans la nature : il faut expliquer cela par d'autres motifs. Mettons cette conduite dans un plus grand jour, car, c'est un point décisif.

» Dans cette affaire il faut nécessairement que

M. Hume soit le plus grand ou le dernier des hommes, il n'y a pas de milieu. Reste à voir lequel c'est des deux.

» Malgré tant de marques de dédain de ma part, M. Hume avoit-il l'étonnante générosité de vouloir me servir sincèrement ? Il savoit qu'il m'étoit impossible d'accepter ses bons offices tant que j'aurois de lui les sentimens que j'avois conçus. Il avoit éludé l'explication lui-même. Ainsi me servant sans se justifier il rendoit ses soins inutiles ; il n'étoit donc pas généreux.

» Si l'on supposoit qu'en cet état j'accepterois ses soins, il supposoit donc que j'étois un infâme. C'étoit donc pour un homme qu'il jugeoit être un infâme qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur une pension du Roi ? Peut-on rien penser de plus extravagant ?

» Mais que M. Hume, suivant toujours son plan, se soit dit à lui-même : voici le moment de l'exécution ; car, pressant Rousseau d'accepter la pension, il faudra qu'il l'accepte ou qu'il la refuse. S'il l'accepte, avec les preuves que j'ai en main, je le déshonore complètement ; s'il la refuse après l'avoir acceptée, on a levé tout prétexte, il faudra qu'il dise pourquoi. C'est-là que je l'attends ; s'il m'accuse il est perdu.

» Si, dis-je, M. Hume a raisonné ainsi, il a fait une chose fort conséquente à son plan, & par-là même ici fort naturelle, & il n'y a que cette unique façon d'expliquer sa conduite dans cette affaire ; car elle est inexplicable dans toute autre supposition : si ceci n'est pas démontré, jamais rien ne le fera.

» L'état critique où il m'a réduit me rappelle

bien fortement les quatre mots dont j'ai parlé ci-devant, & que je lui entendis dire & répéter dans un temps où je n'en pénétrois gueres la force. C'étoit la première nuit qui suivit notre départ de Paris. Nous étions couchés dans la même chambre, & plusieurs fois dans la nuit, je l'entends s'écrier en François avec une véhémence extrême [26] : *Je tiens J. J. Rousseau*. J'ignore s'il veilloit ou s'il dormoit. L'expression est remarquable dans la bouche d'un homme qui fait trop bien le François pour se tromper sur la force & le choix des termes. Cependant je pris, & je ne pouvois manquer alors de prendre ces mots dans un sens favorable, quoique le ton l'indiquât encore moins que l'expression : c'est un ton dont il m'est impossible de donner l'idée & qui correspond très-bien aux regards dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit ces mots, je sentis un tressaillement d'effroi d'ont je n'étois pas le maître : mais il ne me fallut qu'un moment pour me remettre & rire de ma terreur. Dès le lendemain tout fut si parfaitement oublié que je n'y ai pas même pensé durant tout mon séjour à Londres & au voisinage. Je ne m'en suis souvenu qu'ici où tant de choses m'ont rappelé ces paroles, & me les rappellent, pour ainsi dire, à chaque instant.

» Ces mots dont le ton retentit sur mon cœur comme s'ils venoient d'être prononcés,

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant, & je fais encore moins si c'est en François que je rêve ; mais M. Rousseau, qui ne sait pas si je dormois ou si je veillois quand je prononçois ces terribles paroles avec une si terrible voix, est-il certain d'avoir été bien éveillé lorsqu'il les a entendues ?



les longs & funestes regards tant de fois lancés sur moi, les petits coups sur le dos avec des mots de *mon cher Monsieur*, en réponse au soupçon d'être un traître; tout cela m'affecte à un tel point après le reste, que ces souvenirs, fussent-ils les seuls, fermentoient tout retour à la confiance, & il n'y a pas une nuit où ces mots, *je tiens J. J. Rousseau*, ne sonnent encore à mon oreille, comme si je les entendois de nouveau.

» Oui, M. Hume, vous me tenez, je le fais, mais seulement par des choses qui me sont extérieures: vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes; vous me tenez par ma réputation, par ma sûreté peut-être! tous les préjugés sont pour vous; il vous est aisé de me faire passer pour un monstre, comme vous avez commencé, & je vois déjà l'exultation barbare de mes implacables ennemis. Le public, en général, ne me fera pas plus de grace. Sans autre examen, il est toujours pour les services rendus, parce que chacun est bien aise d'inviter à lui en rendre, en montrant qu'il fait les sentir. Je prévois aisément la suite de tout cela, surtout dans le pays où vous m'avez conduit, & où, sans amis, étranger à tout le monde, je suis presque à votre merci. Les gens sensés comprendront, cependant, que loin que j'aye pu chercher cette affaire, elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus terrible dans la position où je suis; ils sentiront qu'il n'y a que ma haine invincible pour toute fausseté, & l'impossibilité de marquer de l'estime à celui pour qui je l'ai perdue, qui aient pu m'empêcher de dissimuler quand tant d'intérêts m'en faisoient une loi: mais les gens sensés

sont en petit nombre & ce ne sont pas eux qui font du bruit.

» Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie ; mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni par mon courage, indépendant de vous & des hommes, & qui me restera tout entier malgré vous. Ne pensez pas m'effrayer par la crainte du fort qui m'attend. Je connois les jugemens des hommes, je suis accoutumé à leur injustice, & j'ai appris à les peu redouter. Si votre parti est pris, comme j'ai tout lieu de le croire, soyez sûr que le mien ne l'est pas moins. Mon corps est affoibli, mais jamais mon ame ne fut plus ferme. Les hommes feront & diront ce qu'ils voudront, peu m'importe : ce qui m'importe, est d'achever comme j'ai commencé, d'être droit & vrai jusqu'à la fin, quoi qu'il arrive, & de n'avoir pas plus à me reprocher une lâcheté dans mes miseres qu'une insolence dans ma prospérité. Quelque opprobre qui m'attende & quelque malheur qui me menace, je suis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le ferai moins que vous, & je vous laisse pour toute vengeance, le tourment de respecter, malgré vous, l'infortuné que vous accablez.

» En achevant cette lettre, je suis surpris de la force que j'ai eue de l'écrire. Si l'on mouroit de douleur, j'en serois mort à chaque ligne. Tout est également incompréhensible dans ce qui se passe. Une conduite pareille à la vôtre n'est pas dans la nature, elle est contradictoire, & cependant elle m'est démontrée. Abime des deux côtes ! je pérís dans l'un ou dans l'autre. Je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable, j'en suis le plus vil si vous êtes innocent. Vous me faites desirer d'être cet objet méprisable.

faible. Oui, l'état où je me verrois prosterné, foulé sous vos pieds, criant miséricorde & faisant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix mon indignité & rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, feroit pour mon cœur un état d'épanouissement & de joie, après l'état d'étouffement & de mort où vous l'avez mis. Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable ne m'écrivez plus ; cela feroit inutile, & sûrement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent, daignez vous justifier. Je connois mon devoir, je l'aime & l'aimerai toujours, quelque rude qu'il puisse être. Il n'y a point d'abjection dont un cœur qui n'est pas né pour elle, ne puisse revenir. Encore un coup, si vous êtes innocent, daignez vous justifier : si vous ne l'êtes pas, adieu pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque temps si je ferois quelque réponse à cet étrange mémoire ; à la fin je me déterminai à écrire la lettre suivante.

M. H U M E A M. R O U S S E A U.

Le 22 Juillet 1766.

» M O N S S I E U R ,

» Je ne répondrai qu'à un seul article de votre longue lettre ; c'est à celui qui regarde la conversation que nous avons eue ensemble, le soir qui a précédé votre départ.

» M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il y avoit une

Suppl. de la Collec. Tom. IV.

G

chaise de retour prête à partir pour Wootton; je crois même qu'il le fit annoncer dans les papiers publics, afin de mieux vous tromper. Son intention étoit de vous épargner une partie de la dépense du voyage, ce que je regardois comme un projet louable; mais je n'eus aucune part à cette idée ni à son exécution. Il vous vint cependant quelque soupçon de l'artifice, tandis que nous étions au coin de mon feu, & vous me reprochâtes d'y avoir participé, je tâchai de vous appaiser & de détourner la conversation; mais ce fut inutilement. Vous restâtes quelque temps assis, ayant un air sombre & gardant le silence, ou me répondant avec beaucoup d'humeur; après quoi vous vous levâtes & fîtes un tour ou deux dans la chambre; enfin tout d'un coup & à mon grand étonnement vous vîntes vous jeter sur mes genoux, & passant vos bras autour de mon cou, vous m'embrassâtes avec un air de transport, vous baignâtes mon visage de vos larmes & vous vous écriâtes: *Mon cher ami, me pardonnerez-vous jamais cette extravagance? Après tant de peines que vous avez prises pour m'obliger, après les preuves d'amitié sans nombre que vous m'avez données, se peut-il que je paye vos services de tant d'humeur & de brusquerie? Mais en me pardonnant, vous me donnerez une nouvelle marque de votre amitié, & j'espère que lorsque vous verrez le fond de mon cœur, vous trouverez qu'il n'en est pas indigne.* Je fus extrêmement touché, & je crois qu'il se passa entre nous une scène très-tendre. Vous ajoutâtes, sans doute par forme de compliment, que quoique j'eusse d'autres titres plus sûrs pour mériter l'estime de la postérité, cependant l'attachement extraor-

dinaire que je marquois à un homme malheureux & persécuté , seroit peut-être compté pour quelque chose.

» Cet incident étoit assez remarquable , & il est impossible que vous ou moi l'ayons si promptement oublié : mais vous avez eu l'assurance de m'en parler deux fois d'une manière si différente , ou plutôt si opposée , qu'en persistant , comme je fais , dans mon récit , il s'ensuit nécessairement qu'un de nous deux est un menteur. Vous imaginez peut-être que cet aventure s'étant passée entre nous & sans témoins , il faudra balancer la crédulité de votre témoignage & du mien , mais vous n'aurez pas cet avantage , de quelque manière que vous vouliez l'appeler : je produirai contre vous d'autres preuves qui mettront la chose hors de contestation.

» 1. Vous n'avez pas fait attention que j'avois une lettre écrite de votre main [1] , qui ne peut absolument se concilier avec votre récit , & qui confirme le mien.

» 2. J'ai conté le fait le lendemain ou le surlendemain à M. Davenport , dans l'intention d'empêcher qu'il n'eût recours , pour vous obliger dans la suite , à de semblables finesses ; il s'en souviendra sûrement.

» 3. Comme cette aventure me paroissoit vous faire honneur , je l'ai contée ici à plusieurs de

(1) C'est celle du 22 Mars , qui est pleine de cordialité , & qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ces noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent. On voit seulement à la fin de sa lettre quelques restes d'humeur sur l'affaire de la chaise.

mes amis ; je l'ai même écrite à Madame [2] la C. de ***. à Paris. Personne, je pense, n'imaginera que je préparois d'avance une apologie, au cas que je me brouillasse avec vous, événement que j'aurois regardé alors comme le plus incroyable de tous les événemens humains, d'autant plus que nous étions peut-être séparés pour jamais, & que je continuois à vous rendre les services les plus essentiels.

» 4. Le fait, tel que je le rapporte, est conséquent & raisonnable ; mais il n'y a pas le sens commun dans votre récit. Quoi ! parce que dans quelques momens de distraction ou de rêverie, assez ordinaires aux personnes occupées, j'aurai eu un regard fixe, vous me soupçonnez d'être un traître, & vous avez l'assurance de me déclarer cet atroce & ridicule soupçon ? Car vous ne prétendez pas même avoir eu, avant votre départ de Londres, d'autres motifs solides de soupçon contre moi ?

» Je n'entrerai dans aucun autre détail sur votre lettre ; vous savez trop bien vous-même combien tous les autres articles en sont dénués de fondement. J'ajouterai seulement en général que je goûtois il y a un mois un plaisir très-sensible, en songeant que malgré bien des difficultés j'étois parvenu par ma constance & mes soins, & par de-là même mes plus vives espérances, à assurer votre repos, votre honneur & votre fortune ; mais cette jouissance a bientôt été suivie du déplaisir le plus amer, en vous voyant gratuitement & volontairement repousser ces

(2) Cette Dame a exigé qu'on supprimât son nom.
Notes des Editeurs.

biens loin de vous , & vous déclarer l'ennemi de votre propre repos , de votre fortune & de votre honneur ; dois-je être étonné , après cela , que vous foyez mon ennemi ?

» Adieu & pour toujours.

D. H.

Il ne me reste qu'à joindre à tous ces papiers la lettre que M. Walpole m'a écrite , & qui prouve que je n'ai eu aucune part à tout ce qui concerne la prétendue lettre du Roi de Prusse.

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington Street le 29 Juillet 1766.

» Je ne peux pas me rappeler avec précision le temps où j'ai écrit la *lettre du Roi de Prusse* ; mais je vous assure , avec la plus grande vérité , que c'étoit plusieurs jours avant votre départ de Paris & avant l'arrivée de Rousseau à Londres ; & je peux vous en donner une forte preuve : car , non-seulement par égard pour vous , je cachai la lettre tant que vous restâtes à Paris ; mais ce fut aussi la raison pour laquelle , par délicatesse pour moi-même , je ne voulus pas aller le voir , quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il fût honnête d'aller faire une visite cordiale à un homme ayant dans ma poche une lettre où je le tournois en ridicule. Vous avez pleine liberté , mon cher Monsieur , de faire usage soit auprès de Rousseau , soit auprès de tout autre , de ce que je dis ici pour votre justification : je serois bien fâché d'être cause qu'on vous fît aucun reproche. J'ai un mépris profond pour Rousseau &

une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de cette affaire ; mais s'il y a en cela quelque faute , ce que je suis bien loin de croire , je la prends sur mon compte. Il n'y a point de talens qui m'empêchent de rire de celui qui les possède , s'il est un charlatan ; mais , s'il a de plus un cœur ingrat & méchant , comme Rousseau l'a fait voir à votre égard , il sera détesté par moi comme par tous les honnêtes gens , &c ».

H. W.

Je viens de donner une relation , aussi concise qu'il m'a été possible , de cette étrange affaire , qui , à ce qu'on m'a dit , a excité l'attention du public , & qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les personnes à qui j'ai montré toutes les pièces originales qui établissent l'authenticité des faits , ont pensé diversement , tant sur l'usage que je devois en faire que sur les sentimens actuels de M. Rousseau , & sur l'état de son ame. Quelques-uns prétendent qu'il est absolument de mauvaise foi dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes torts : ils croient que tous ses procédés sont dictés par cet orgueil extrême qui forme la base de son caractère , & qui le porte à chercher l'occasion de refuser , avec éclat , un bienfait du Roi d'Angleterre , & en même temps de se débarrasser de l'intolérable fardeau de la reconnoissance en sacrifiant à cela l'honneur , la vérité , l'amitié , & même son propre intérêt. Ils apportent , pour preuve de leur opinion , l'absurdité même de la première supposition sur laquelle M. Rousseau fonde son res-

sentiment; je veux dire la supposition que c'est moi qui ai fait imprimer la plaisanterie de M. Walpole, quoique M. Rousseau sache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout à Londres comme à Paris. Comme cette supposition est d'un côté contraire au sens commun, & de l'autre n'est pas soutenue par la plus légère probabilité, ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité, dans l'esprit même de M. Rousseau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions & des mensonges que M. Rousseau emploie pour justifier sa colere; mensonges qui concernent des faits sur lesquels il lui est impossible de se tromper. Ils opposent aussi sa gaieté & son contentement réels à cette profonde mélancolie dont il feint d'être accablé. Il seroit superflu d'ajouter que la maniere de raisonner qui regne dans toutes ses accusations, est trop absurde pour opérer dans l'esprit de qui que ce soit une conviction sincere.

Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considerable, il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines: il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant, & c'est le cas de ce Philosophe. Un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes, auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence, & regardent M. Rousseau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils supposent bien aussi que l'orgueil & l'ingratitude sont la base de son caractère; mais en

même temps ils sont disposés à croire que son esprit, toujours inquiet & flottant, se laisse entraîner au courant de son humeur & de ses passions. L'absurdité de ce qu'il avance n'est pas, selon eux, une preuve qu'il soit de mauvaise foi. Il se regarde comme le seul être important de l'univers, & croit bonnement que tout le genre-humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai qu'il emploie, pour soutenir ses bizarreries, des fictions & des mensonges. mais! c'est une ressource si commune dans ces têtes foibles qui flottent continuellement entre la raison & la folie, que personne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette dernière opinion, quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie, M. Rousseau ait joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison. Même dans les étranges lettres qu'il m'a écrites, on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie.

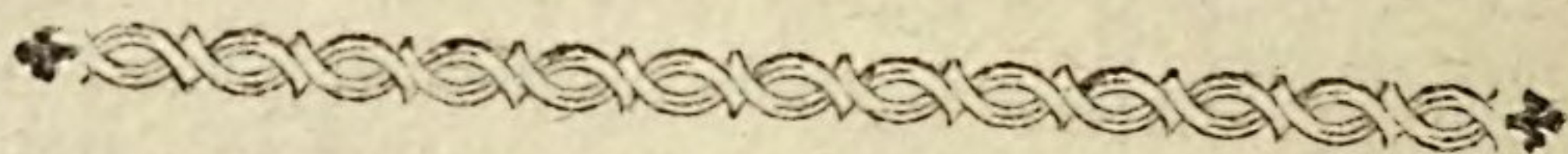
M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les mémoires de sa vie, & qu'il y rendroit justice à lui-même, à ses amis & ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ses mémoires paroissent après ma mort, personne ne pourra justifier ma mémoire en faisant connoître la vé-

rité : s'ils sont publiés après la mort de l'Auteur , ma justification perdra , par cela même , une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure , à en faire un précis que je destine à mes amis , & dont je pourrai faire dans la suite l'usage qu'eux & moi nous jugerons convenable ; mais j'aime tellement la paix qu'il n'y a que la nécessité ou les plus fortes raisons qui puissent me déterminer à exposer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium. Numquid quæ consecravimus perdidisse nos dicimus ? Inter consecrata beneficium est ; etiamsi malè respondit , bene collocatum. Non est ille qualem speravimus ; simus nos quales fuimus , ei dissimiles.

Seneca de Beneficiis , lib. VII. cap. 29.





D É C L A R A T I O N

*ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT AUX
EDITEURS.*

» J'ai appris par M. Hume avec la plus grande surprise, que M. Rousseau m'accuse d'être l'Auteur d'une lettre ironique qui lui a été adressée dans les papiers publics, sous le nom du Roi de Prusse. Tout le monde fait à Paris & à Londres, que cette lettre est de M. Walpole, qui même ne le désavoue pas. Il convient seulement d'avoir été aidé, pour le style, par une personne qu'il ne nomme point, & qui devrait peut-être se nommer. Pour moi, sur qui les soupçons du public ne sont jamais tombés à cet égard, je ne connois nullement M. Walpole ; je ne crois pas même lui avoir parlé, ne l'ayant rencontré qu'une fois dans une maison particulière. Non-seulement je n'ai pas la plus légère part ni directe ni indirecte, à la lettre dont il s'agit, mais je puis citer plus de cent personnes, amies & ennemies de M. Rousseau, qui m'ont entendu la désapprouver beaucoup, par la raison qu'il ne faut point se moquer des malheureux, sur-tout quand ils ne nous ont point fait de mal. D'ailleurs, mon respect pour le Roi de Prusse, & la reconnoissance que je lui dois, pouvoient, ce me semble, faire supposer à M. Rousseau que je n'aurois pas voulu abuser du nom de ce prince, même pour une plaisanterie.

» J'ajoute que je n'ai jamais été l'ennemi de

M. Rousseau , ni déclaré ni même secret, comme il le prétend ; & je défie qu'on apporte la moindre preuve que j'aye jamais cherché à lui nuire en quoi que ce puisse être. Je pourrois prouver au contraire , par les témoignages les plus respectables , que j'ai cherché à l'obliger en ce qui a dépendu de moi.

» Quant à ma prétendue *correspondance secreete* avec M. Hume , il est très-certain que nous n'avons commencé à nous écrire que cinq à six mois après son départ , à l'occasion de la querelle que M. Rousseau lui a suscitée , & dans laquelle il juge à propos de me mêler si gratuitement.

» Je crois devoir cette déclaration à moi-même , à la vérité & à la situation de M. Rousseau : je le plains bien sincéremet de croire si peu à la vertu , & sur-tout à celle de M. Hume ».

D' A L E M B E R T.



R E M A R Q U E S.

LA querelle qui divise aujourd'hui deux des grands hommes de notre siècle n'est, sans doute , rien moins que philosophique. Leur dispute ne roule point sur des sentiments particuliers , mais sur des accusations de la plus noire trahison d'une part , & de la plus basse ingratitude de l'autre. M. Rousseau prétend que M. Hume a été d'intelligence avec ses ennemis pour le perdre d'honneur & de réputation , & M. Hume , à son tour , insinue clairement *note 11* , que M. Rousseau n'a forgé ce phantôme que pour se

dispenser de la reconnoissance qu'il lui devoit.

Il seroit à souhaiter que tout ce différend où la Philosophie joue un si pauvre rôle , fût resté concentré entre les personnes qu'il intéresse , & , à notre avis , celui-là est le plus coupable qui le premier l'a rendu public. Une brouillerie de cette nature devoit être éclaircie entr'eux , ou tout au plus , avec un petit nombre d'amis communs , qui par leurs bons offices auroient rétabli le concert & l'harmonie. Mais puisque malheureusement les pieces ont été imprimées à dessein de mettre le Lecteur en état d'en porter son jugement, on nous permettra de dire ce que nous en pensons.

Si nous nous en tenions à celui des Editeurs , le procès de M. Rousseau seroit fait. Ils nous le donnent comme (*Avert. p. 5 & 6.*) un homme pros crit de tous les lieux qu'il avoit habités , comme un homme dont M. Hume étoit obligé de justifier les singularités aux yeux des autres , & de défendre le caractère contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui. Si M. Hume n'est point lui-même auteur de cet Avertissement , il faut avouer que les Editeurs y ont tous montré leurs sentimens patriotiques.

Ce n'est point que nous voulions condamner absolument M. Hume , ni justifier pleinement son antagoniste. Nous croyons volontiers tout le bien qu'ils nous disent de celui-là , mais nous ne saurions ajouter foi à tout le mal qu'ils disent de celui-ci. Nous sommes bien éloignés de penser que M. Hume ait conçu le noir projet de perdre M. Rousseau , qu'il ait pris & concerté , *par malice & de dessein prémédité* , les moyens pour parvenir à cette fin ; les services qu'il lui a rendus nous obligent d'éloigner avec horreur un soupçon aussi injurieux. Mais aussi nous ne pouvons nous

persuader que M. Rousseau surchargé du poids des obligations qu'il avoit à son ami, ait, *de gaieté de cœur*, inventé & artificieusement concerté & le dialogue qu'il rapporte dans sa lettre du 19 juillet 1766, comme M. Hume l'en accuse, *note 11*, & les autres motifs qui le porteroient à cette rupture. S'il est vrai qu'un homme se peint dans les ouvrages, ceux de M. Rousseau nous obligent de croire qu'il est aussi peu capable de cet artifice, que des sentimens qu'on lui impute. A qui des deux attribuerons-nous donc la faute de cet éclat ? Voici en peu de mots, selon nous, l'origine de tout ce mal-entendu.

M. Rousseau en bute depuis plusieurs années à des persécutions de tout genre, se sera enfin cru échappé aux dangers, se voyant prêt à passer en Angleterre avec un homme qui l'avoit prévenu par des témoignages de bienveillance & d'amitié. Arrivant à Paris il se sera jetté entre les bras de M. Hume, avec toute la confiance d'un honnête homme qui ne craint pas de se montrer tel qu'il est, & avec toute la candeur d'un enfant ; il n'aura point eu de réserve pour son nouvel ami, dans l'espérance que cela étoit réciproque de la part de M. Hume. Cependant cette malheureuse lettre que les Gazettes avoient donnée, avec une espèce de moquerie insultante, sous le nom du Roi de Prusse, étant venue à paroître en Angleterre, & M. Rousseau bien assuré qu'elle avoit été supposée par un homme qui logeoit à Paris avec M. Hume, aura aisément cru celui-ci informé de la supposition ; & surpris du mystère que son ami lui en a fait, il aura commencé à soupçonner sa cordialité. Rien que de naturel en cela, & cependant ce premier

pas fait, M. Rousseau toujours en garde, toujours défiant, aura interprété en mal des choses qu'en toutes autres occasions, il auroit peut-être vues d'un autre œil.

M. Hume répond à cela : (note 9.) *Me voilà donc accusé de trahison parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau ; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas, se trouve par hasard logé dans la même maison que moi ! Hé ! non, Monsieur, il ne vous accuse pas encore de trahison ; mais il commence à vous croire instruit d'une plaisanterie qu'il regarde comme capable de le conduire à la lapidation, & il est surpris de votre silence. C'est à vous, Monsieur, qui êtes son ami, qui connoissez ses malheurs, qui êtes informé des tracasseries sans nombre qu'on lui a fait essuyer, à dissiper les nuages qui s'élèvent dans son esprit, & à calmer ses inquiétudes par des moyens moins violens que ceux que vous avez pris, si vous voulez nous persuader que c'est de bonne foi que vous l'avez aimé. Je dis par des moyens moins violens que ceux que vous avez pris ; car non content de lui ôter votre amitié, vous voudriez encore lui enlever la compassion du public que ses malheurs lui ont si bien méritée en persuadant à ce Public, que, cette affectation de misère, dont il se plaint dans sa lettre à M. Clairaut, n'est qu'une charlatanerie que M. Rousseau emploie avec succès, &c.*

M. Hume nous permettra de relever encore cet article par la raison qu'il nous est parfaitement connu.

Il est très-certain que M. Rousseau ne possédoit rien au monde en fait de bien, que n'ayant

jamais rien voulu accepter de personne il s'est trouvé dans le cas de manquer quelquefois du plus nécessaire, faute de moyens pour l'acquérir; qu'il n'est pas surprenant si, dans le cas dont il s'agit, il se trouvoit dans cette malheureuse position; je trouve quelque chose de grand dans M. Rousseau, & qui fait honneur à M. Clairaut, de lui exposer son besoin.

Je pense que depuis son départ de la Principauté de Neuchâtel, il a été obligé de prendre des arrangemens pour avoir du pain; mais il n'en est pas moins vrai qu'au temps que la lettre a été écrite le 3 mars 1765, M. Rousseau se trouvoit sûrement dans cette position.

M. Hume juge d'après les arrangemens qu'il a pris: mais moyennant cet éclaircissement, cette accusation tombe d'elle-même.

M. Hume s'inscrit en faux contre les autres accusations de M. Rousseau, ou se contente de les tourner en ridicule; mais il aura bien de la peine de persuader à ses lecteur, que l'Auteur de *Héloïse* soit devenu un infâme imposteur & un monstre d'ingratitude. Ceux qui ont hanté M. Rousseau depuis des années, savent qu'il a le cœur trop droit & les mœurs trop pures pour donner dans de pareil travers, qui décelent toujours un caractère noir & une ame méchante.

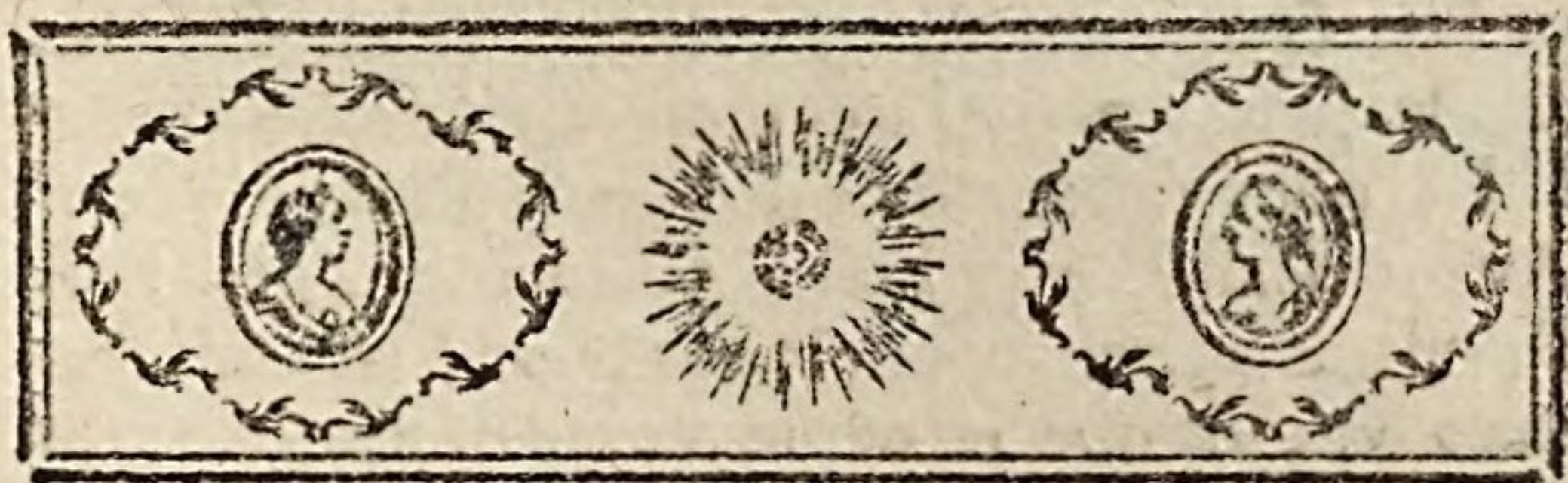
Nous voulons bien croire qu'ayant une fois conçu des soupçons, les objets auront grossi à ses yeux; mais nous ne pensons pas qu'il ait créé ces chimères uniquement pour se donner le plaisir de les combattre, & de se brouiller avec son Patron. Il est trop franc, pour n'y avoir pas été de bonne foi. Cela supposé, il nous paroît que M. Hume, n'eût-ce été que par compassion pour un malheureux, auroit beaucoup mieux fait de

donner à M. Rousseau les explications qu'il lui demandoit avec tant d'instances ; ou , s'il avoit absolument résolu de se venger , il devoit se contenter de lui ôter son amitié , sans chercher à prévenir tout le monde contre lui. M. Hume dira que M. Rousseau l'y a forcé en le défiant de rendre publiques les lettres qu'il lui avoit écrites. Mais nous sommes persuadés que le refus des explications aura été la cause de ce défi. Au reste , le parti de la modération auroit toujours fait plus d'honneur à la philosophie de M. Hume , que la voie de la vengeance qu'il a prise , ne pourra jamais lui en faire dans l'esprit des lecteurs qui font quelque cas de l'humanité.

Nous ne sommes pas les seuls qui pensions ainsi. Voici le jugement d'une personne désintéressée , & qui ne connoît ces deux grands hommes que de réputation.

» Je suis très-fâché de la brouillerie de M. Rousseau avec M. Hume. J'en tiens l'histoire de la première main , & je les condamne tous deux ; M. Rousseau , pour avoir conçu mal-à-propos des soupçons sur les sentimens de M. Hume à son égard ; & celui-ci pour n'avoir pas eu pitié d'un homme , que les persécutions de toute espèce qu'il a eu à soutenir jusqu'à présent , ont rendu soupçonneux & ombrageux jusqu'à la petitesse.





JUSTIFICATION

DE

J. J. ROUSSEAU,

DANS LA CONTESTATION

QUI LUI EST SURVENUE AVEC

M. HUME.

RIEN ne m'a plus surpris que l'abattement singulier des amis de Rousseau, & le triomphe étonnant de ses ennemis, occasionné par l'exposé de sa contestation avec M. Hume qui vient de paroître. Les premiers gardent le silence, & n'osent prendre le parti d'un homme que les derniers accusent, gratuitement & sur de fausses apparences, de toutes les noirceurs les plus révoltantes. Pour moi, après avoir lu avec toute l'attention possible cet exposé, je n'y ai trouvé que les traits d'une belle ame, généreuse, délicate & trop sensible, telle que Rousseau nous l'a si bien fait connoître dans ses

H

écrits, & encore plus par sa conduite. J'espère que le public pensera comme moi, après avoir lu les observations que je remets sous ses yeux. Avant d'aller plus loin, je dois dire que J. J. Rousseau ne me connoît pas, qu'il ne m'a jamais vu, & que je ne le connois que par ses écrits, dignes de l'estime de tous les honnêtes gens. Mes observations ne seront point embellies par les charmes de l'éloquence, mais j'ose me flatter qu'elles auront ceux de la vérité.

Pour apprécier ce qui s'est passé de la part de J. J. Rousseau, il faut examiner quelle étoit sa situation lors de son différend avec M. Hume. Il arrive en Angleterre avec lui, ce dernier l'annonce & le présente par-tout comme son ami intime; Rousseau qui aime la vie champêtre, quitte bientôt Londres pour aller demeurer à la campagne, il s'ôte par là tous moyens de faire des connoissances, de se faire un parti, des amis & des protecteurs. M. Hume reste à Londres, il est l'ami de Rousseau, & devient par-là le seul homme qui puisse le servir, & de qui Rousseau puisse recevoir des services. Voilà, je crois, le véritable état où se trouvoit J. J. Rousseau lors de son différend avec M. Hume : ne falloit-il pas des raisons bien fortes pour obliger Rousseau de rompre avec lui dans ces circonstances ?

Après quelque séjour à la campagne, Rousseau apprend que l'on a fait imprimer dans les papiers publics une lettre sous le nom du Roi de Prusse, pleine de malignité contre lui; bientôt on voit paroître dans les mêmes feuilles d'autres écrits plus méchants encore que le premier; Rousseau fait que les auteurs de ces violentes satyres, sont des hommes, non-seule-

ment de la connoissance de M. Hume, mais encore ses amis. Il fait que M. Hume ne leur a fait aucune représentation là-dessus, & qu'il n'a pas même daigné détromper personne sur des écrits si méchans, contre un homme dont il se dit l'ami. Rousseau connoissoit peu M. Hume; leur amitié avoit été précipitée, & souvent l'on est trompé par les gens qui nous marquent le plus d'empressement; Rousseau, pendant le temps qu'il avoit vécu avec M. Hume, avoit vu bien des choses qui lui donnoient de l'inquiétude. Quel ange, je le demande, auroit pu se défendre dans cette position, de soupçonner M. Hume d'avoir part à toutes ces méchancetés! J. J. Rousseau devient donc la proie des plus violens soupçons, il cherche une explication qui est éludée par M. Hume; une nouvelle fatyre paroît dans les écrits publics, elle contient des particularités qu'il croit ne pouvoir être connues que de M. Hume: alors les soupçons se changent en certitude & en conviction. Que doit faire Rousseau dans cette circonstance? attendra-t-il & laissera-t-il M. Hume continuer de le servir auprès des ministres pour la pension qu'il sollicite? Mais de deux choses l'une, ou M. Hume dédaignant Rousseau, le sert par pitié en voulant lui procurer de quoi subsister: ah! quelle bassesse ne faudroit-il pas pour recevoir de tels bienfaits! ou M. Hume sert publiquement Rousseau, même avec succès, pour couvrir plus sûrement ses manœuvres contre lui: eh! quel est l'homme qui ne repoussera pas avec horreur de pareils services! Que reste-t-il donc à faire à Rousseau? De refuser ce qui lui est accordé par la médiation

de M. Hume , & de rompre avec lui comme il a fait dans sa lettre du 10 Juillet 1766.

Cette lettre, qui fait la consternation de ses amis & le triomphe de ses ennemis ; cette lettre qui attire à Rousseau le reproche du plus lâche de tous les vices , celui de l'ingratitude , est précisément ce qui doit l'en justifier sans réplique : J. J. Rousseau ingrat , est un problème qui restera toujours sans solution : si Rousseau eût été capable d'ingratitude , il eût dissimulé , il eût accepté sans délai une grace qui lui étoit accordée par les sollicitations de M. Hume ; après quoi il eût éclaté. Telle est la marche de l'ingratitude ; elle commence par remplir sa bourse , ensuite elle persécute celui qui la lui a remplie.

Jusqu'au moment de la pension , qu'avoit fait M. Hume pour Rousseau ? étoit-ce par sa protection qu'il avoit obtenu un asyle en Angleterre ? étoit-ce à ses frais qu'il en avoit fait le voyage , & qu'il y subsistoit ? Non ; Rousseau étoit connu , estimé , je puis même dire en vénération chez les Anglois , autant par ses ouvrages que par sa maniere de vivre. Rousseau arrivant seul en Angleterre , eût donc été bien venu de tous les honnêtes gens de cette nation , & on se seroit également empressé à lui offrir la retraite qu'il desiroit , quand il n'auroit pas été accompagné de M. Hume. La preuve de ce que je dis , est que M. Davenport , en accordant sa maison de campagne à Rousseau , l'a fait autant par considération pour lui que par égard pour M. Hume , qu'il ne connoissoit presque pas.

Cependant M. Hume prend le titre de bienfaiteur de Rousseau dans une lettre qu'il lui écrit ,

en date du 16 Juin 1766 : Rousseau ayant refusé la pension qu'il sollicitoit pour lui , je ne vois rien qui puisse autoriser M. Hume à prendre un titre si haut & si supérieur vis-à-vis de Rousseau , que le petit manège qu'il a employé pour lui procurer des secours clandestins. Rousseau étoit trop clair-voyant pour ne pas s'en appercevoir bientôt ; & s'il ne s'en fût pas indigné , n'auroit-il pas été le plus chétif & le plus méprisable de tous les hommes ? Quoi de plus honteux que de vouloir paroître aux yeux du public un homme désintéressé , un homme méprisant la fortune , tandis que l'on accepte tout ce qui nous est offert , pourvu seulement qu'on veuille nous permettre de paroître ne pas nous en appercevoir ? M. Hume pouvoit-il soupçonner J. J. Rousseau d'une pareille hypocrisie !

Je le répète , qu'on lise sans partialité la lettre de Rousseau à M. Hume , & on y reconnoîtra un honnête homme , déchiré par les inquiétudes les plus cruelles , faisant continuellement l'éloge d'un homme qu'il a cru digne de son estime. & de son amitié , dans le temps même qu'il l'accable des reproches les plus amers , parce qu'il s'en croit trahi : quoi de plus touchant , quoi de plus attendrissant que la fin de cette lettre ! » Je suis , dit-il , le plus malheureux des hommes , si vous êtes coupable ; je suis le plus vil , si vous êtes innocent ; vous me faites desirer d'être cet objet méprisable ; oui , l'état où je me verrois prosterné , foulé sous vos pieds , criant miséricorde , & faisant tout pour l'obtenir , publiant à haute voix mon indignité , & rendant à vos vertus le plus éclatant hommage , seroit pour mon cœur un état d'épanouissement & de joie , après l'état d'étouf-

fement & de mort où vous l'avez réduit.....
Si vous êtes innocent, daignez vous justifier ;
je connois mon devoir, je l'aime, & l'aimerai
toujours, quelque rude qu'il puisse être ; il n'y
a pas d'abjection dont un cœur qui n'est pas né
pour elle, ne puisse revenir : encore un coup,
si vous êtes innocent, daignez vous justifier.
Peut-on faire un plus bel éloge de l'amitié de
M. Hume ! J. J. Rousseau, malgré la violence de
ses soupçons, malgré même ses convictions,
craint cependant d'être dans l'erreur ; il desire
d'y être, il desire qu'on la lui fasse connoître,
& alors rien ne lui coûte ; l'état le plus vil de-
vient pour son cœur un état d'épanouissement
& de joie, il se trouve heureux de pouvoir
publier à haute voix son indignité, & de ren-
dre l'hommage le plus éclatant aux vertus de
M. Hume. Est-il possible d'annoncer une plus
belle ame ! & quel homme généreux peut n'en
être pas touché jusqu'aux larmes ? M. Hume de-
voit-il, après avoir lu cette lettre, s'abandon-
ner à son ressentiment, & publier sa contesta-
tion avec Rousseau, en y joignant les notes sa-
tyriques & indécentes de ceux qu'il avoit con-
sultés dans cette affaire ?

M. Hume, en réfléchissant sur sa conduite,
ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu
aux soupçons de Rousseau. La douceur de son
caractère lui avoit fait écouter & voir patiem-
ment ses anciens amis déchirer cruellement son
nouvel ami. Il étoit tout naturel à un homme
d'un caractère aussi honnête que Rousseau, de
soupçonner M. Hume d'être leur complice. Pou-
voit-il imaginer qu'on pût être l'ami de ses en-
nemis, qui le traitoient avec tant de noirceur
& d'indignité, sans qu'on fût capable de pen-

ser comme eux ? Rousseau pouvoit-il se persuader que M. Hume pût souffrir patiemment d'être couvert de ridicule par ses anciens amis, qui tâchoient d'avilir un homme qu'il avoit annoncé avec tant d'empressement comme son ami intime, & digne de la plus grande considération ? Cependant j'ai peine à croire M. Hume coupable de trahison, & il paroît qu'il restoit encore des doutes à Rousseau là-dessus, malgré ses certitudes & ses convictions ; la fin de sa lettre en est une preuve. Mais M. Hume auroit au moins à se reprocher trop de foiblesse, il sentoît bien que son refroidissement avoit autorisé les soupçons de Rousseau, & l'avoit obligé à une rupture ouverte. Il sentoît bien aussi qu'on pouvoit lui en faire un reproche sensible. Sans quoi, pourquoi eût-il attendu d'en être pressé aussi vivement qu'il l'a été par ce dernier ? Tant de modération n'est pas naturelle ! mais il est humiliant de passer pour un homme qui est indifféremment l'ami de tout le monde.

Si j'avois été à la place de M. Hume, & que j'eusse été réellement innocent de toute trahison, je lui aurois écrit : » Quoique je sois innocent, & que par conséquent je doive ressentir plus vivement la dureté de votre lettre, cependant je ne puis m'empêcher d'estimer les principes qui vous l'ont dictée ; vous auriez pu me soupçonner d'un peu de foiblesse, mais jamais de trahison. N'attendez pas que je me justifie : un homme qui est parvenu à mon âge sans qu'on puisse lui reprocher la moindre perfidie, doit trouver sa justification dans sa vie passée. Je cesserai de vous servir, de peur de vous paroître encore plus suspect, & je ne me charge-

rai de vos intérêts que quand vous ferez convaincu que je mérite toute votre confiance «.

Si le public, étonné de mon différend avec Rousseau, m'eût mis dans la nécessité d'en mettre au jour les motifs, je me ferois contenté de lui donner les lettres de Rousseau & la mienne : une conduite aussi remplie de modération m'eût attiré l'éloge d'une nation aussi généreuse que la nation Angloise, & l'estime de tous les gens qui pensent avec noblesse.

Examinons à présent la conduite de M. Hume : M. Hume favoit qu'il ne pouvoit se dire le bienfaiteur de Rousseau, si-tôt que ce dernier refusoit la pension qu'il sollicitoit pour lui ; M. Hume ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau, par sa complaisance pour ses anciens amis, qui déchiroient sous ses yeux impitoyablement son nouvel ami, sans qu'il parût y prendre la moindre part ; M. Hume sentoit que, sans y penser, & par bonté de cœur, il auroit offensé & auroit avili Rousseau en lui procurant des secours clandestins, si ce dernier, s'appercevant bientôt de ce petit manège, ne les eût rejetés avec indignation ; M. Hume avoit entre ses mains la lettre de Rousseau, qui, malgré sa violence, devoit attendrir l'ame la moins sensible, surtout en réfléchissant qu'on y avoit donné lieu quoiqu'innocemment : malgré tant de raisons, qui devoient modérer son emportement, M. Hume écrit à Rousseau la lettre la plus dure, il la rend publique ainsi que les lettres de J. J. Rousseau, il les fait précéder par un exorde trop préparé pour un homme qui n'a rien à se reprocher, & il les accompagne de l'avis de ceux qu'il a consultés. Ces braves gens, ces têtes sages, solides

& sensées, décident, les uns que Rousseau est ingrat & orgueilleux ; les autres, qu'il a la tête baissée, qu'il flotte entre la folie & la raison.

Rousseau ingrat ! Il est prouvé qu'il ne l'est pas. Rousseau a de l'orgueil, cela peut être ; mais un orgueil qui nous met au-dessus de la fortune, qui nous porte à vivre du fruit de nos travaux, qui nous préserve de toutes lâches complaisances, est un orgueil bien estimable, & malheureusement trop rare parmi les gens de Lettres !

Rousseau a une tête baissée, il flotte entre la folie & la raison ! La belle & l'heureuse folie, que celle qui nous porte à sacrifier nos jours pour le bonheur du genre-humain, & à découvrir constamment aux hommes les moyens de se rendre généreux, estimables & heureux ! Qu'il est triste pour notre siècle qu'il y ait des têtes à qui une tête si respectable paroisse affectée de folie ! & qu'il est digne d'un grand roi d'empêcher que l'âge & les infirmités ne réduisent à une misère extrême un homme qui a si bien mérité de l'humanité ! Ses bienfaits feront entre les mains d'un pareil homme un dépôt sacré, dont il est bien sûr qu'il ne privera pas les malheureux, tant que ses forces lui permettront de travailler à sa propre subsistance.

En un mot, J. J. Rousseau arrivant en Angleterre, y étoit étranger ; il n'y étoit connu que par la beauté de ses ouvrages. Mais il n'arrive que trop souvent que les Auteurs les plus sublimes dans leurs écrits se conduisent d'une manière très méprisable : il lui importoit donc infiniment de faire connoître à cette fiere na-

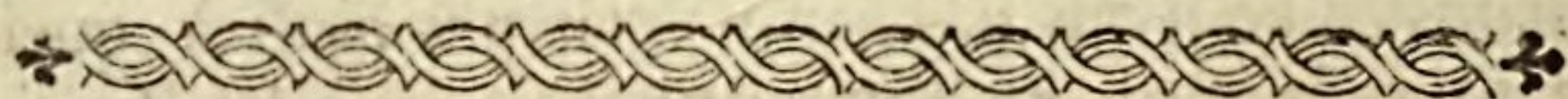
tion que sa conduite étoit d'accord avec les sentimens qu'il annonce dans ses ouvrages , & qu'il n'y a aucune vue d'intérêt qui puisse l'engager à compromettre son honneur & sa réputation. Après cela , qui peut ne pas convenir que Rousseau a été obligé de se conduire comme il l'a fait à l'égard de M. Hume , & qu'il a montré dans cette occasion une belle ame , une ame délicate & sensible , une ame intrépide & élevée au-dessus de l'adversité ? Eh ! quel est l'honnête homme que cet événement pourroit éloigner de la société de Rousseau ? Quel est celui au contraire qui ne desireroit pas de devenir l'ami d'un homme si plein de candeur & si digne d'estime ?

Quant aux faussetés qu'on impute à Rousseau , je ne prétends pas l'en justifier , parce que je ne suis pas assez instruit ; & je sens qu'il ne suffiroit pas dans cette occasion de dire qu'on ne l'en a jamais accusé , & que son caractère plein de franchise & de candeur , ne lui a jamais permis de recourir au mensonge. Tout ce qu'il y a de certain , c'est que les remarques trop recherchées de M. Hume sur la lettre de Rousseau , ne sont pas capables de le convaincre d'imposture , & que la scène attendrissante qu'il rapporte dans sa réponse à Rousseau , doit avoir été précédée d'une scène beaucoup plus vive que celle dont parle M. Hume. Ainsi le récit de Rousseau paroît bien plus naturel & bien plus vraisemblable ; d'ailleurs , ce récit semble très confirmé par la première lettre que Rousseau écrivit à M. Hume en arrivant à Wootton , & qu'il termine par ces mots : » je vous aime d'un cœur tel que j'espère & que je desire de

trouver en vous «. L'on n'écrit pas ainsi à quelqu'un dont on ne soupçonneroit pas les sentimens.

N. B. Je me suis dispensé de faire précéder le nom de J. J. Rousseau du titre de Monsieur, par deux raisons : la première, c'est qu'il m'a paru le dédaigner : la seconde, c'est que je vois faire mention des grands hommes anciens, & même de plusieurs modernes, sans user de ce cérémonial avec eux, parce qu'ils sont trop au-dessus ; & je vois peu d'hommes dans ce siècle plus dignes du nom de grand homme que J. J. Rousseau.





OBSERVATIONS

*Sur l'Exposé succinct de la contestation
qui s'est élevée entre M. HUME & M.
ROUSSEAU (a).*

Paris , ce 14 Octobre 1766.

Nous voilà enfin à portée de nous instruire des démêlés survenus entre M. Rousseau & M. Hume. La brochure qu'on vient de publier au nom du savant Anglois , sous le titre d'*Exposé succinct* , peut être considérée comme le mémoire instructif de son procès , dont il défère le jugement au public. M. Rousseau seul pourroit répondre à quelques notes où il est question de dates , à quelques récriminations vagues : peut-être les dédaignera-t-il , les jugeant

(a) Au moment que j'acheve ces observations, paroît une brochure (*) qui fait honneur au cœur de la personne qui l'a écrite : elle se trompe en supposant les amis de M. Rousseau abattus ; j'ai vu ceux que je connois , tranquilles sans abattement ; certains de la probité , de la bonne foi de leur ami , ils imitent son silence : la raison qui m'a déterminé à le rompre , c'est que les honnêtes gens ne sauroient être étrangers entr'eux , & qu'on ne peut accuser un inconnu de partialité.

(*) Justification de J. J. Rousseau dans la contestation qui lui est survenue avec M. Hume , à Londres 1766.

trop foibles pour opérer la justification de M. Hume, & les estimant par cela même propres à établir la sienne. En attendant le parti qu'il prendra, je vais faire quelques observations sur cet écrit. Quoique je n'aie l'honneur de connoître ni M. Rousseau ni M. Hume, je ne saurois avoir pour leurs démêlés l'insipide indifférence que Messieurs les Editeurs voudroient nous inspirer. Le conseil qu'ils donnent de ne pas lire cette brochure, ne me paroît pas un moyen bien efficace pour justifier leur ami; ce conseil est d'ailleurs assez peu conséquent avec ce qu'ils disent quelques lignes après.

» Tous ces faits sont actuellement sous les yeux du public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes «.

Pour que les esprits droits & les cœurs honnêtes puissent juger le procès de M. Hume, il faut de nécessité qu'ils le lisent, puisqu'on le plaide aujourd'hui par écrit. Ce qu'on vient de lire, prouve seulement qu'on doit se méfier un peu des décisions de Messieurs les Editeurs.

Le procès étonnant qu'ils produisent, se réduit à ce fait. MM. Rousseau & Hume sont deux hommes célèbres; l'un d'eux a manœuvré pour perdre un contemporain trop fameux; ils s'en accusent réciproquement. C'est au public à peser quel est celui qui auroit pu former avec succès un projet aussi détestable; c'est au public à examiner s'il y a d'une part de la vraisemblance, qu'ignorant la langue du pays où l'on le mène, ne pouvant conséquemment ni parler ni entendre, seul, sans appui, sans connoissance, malade, allant chercher du repos à la campagne, un étranger ait pu, du fond de sa retraite, machiner,

ourdir des trames contre son conducteur : d'autre part , le public verra ce patron *au milieu de son pays , en grand crédit à la Cour , à la ville , répandu dans le plus grand monde , à la tête des gens de lettres , en grande relation chez l'étranger , surtout avec les plus mortels ennemis de son recommandé.*

Quoique ces points de vue n'offrent pas des déparités , le public auroit certainement tort d'inculper ce patron : il verra avec surprise que sous le nom de M. Hume , la livide , la maigre & pâle envie , qui imprime ce caractère extérieur sur les vils sectateurs qui l'encensent , & qu'elle corrode lentement , l'envie seule a armé contre M. Rousseau les mains seches & brûlantes de la calomnie , qui distillent le poison & le fiel.

Il faut rejoindre Messieurs les Editeurs. Je vais parcourir l'espece d'Avertissement qu'ils ont mis à la tête d'un ouvrage qui n'auroit jamais dû voir le jour : j'observerai en passant , que dans la collection des pieces d'un procès qu'on donne au public , le nom modeste d'Editeur équivaut , dans toute la force du terme , à celui de Rapporteur ; personne n'ignore que ses fonctions sont de narrer nuement les faits , sans apologie , ainsi que sans aigreur pour aucune des parties , & de signer son nom au bas des pieces. Messieurs les Editeurs de cette brochure ont-ils rempli quelques-uns de ces devoirs ? *L'incognito* qu'ils ont gardé est-il décent pour eux-mêmes (b) , est-il honorable pour M. Hume ?

(b) Je ne crois pas qu'on s'avise de me faire l'application de ces questions , 1^o. parce qu'en m'adressant

Après avoir exalté ses talens littéraires justement applaudis du public, Messieurs les Editeurs content des choses singulieres de sa modération. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir les croire sur parole ; mais qui ne fait avec un peu d'expérience, que cette qualité, qui n'exclut pas la sensibilité, en tempere néanmoins les effets, & garantit des démarches toujours inconfidérées, des premiers mouvemens, auxquels M. Hume s'est livré, au dire même de ses amis. Voyez comme ils en parlent.

» Dans le temps que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la lettre la plus outrageante : plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume écrivit à quelques-uns de ses amis *avec toute l'indignation* que lui inspiroit un si étrange procédé ; il *se crut dispensé d'avoir aucun ménagement* pour un homme qui, après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes, & les moins équivoques, l'appelloit sans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes «.

Voilà M. Hume qui écrit *avec indignation*, qui ne fait plus garder de ménagemens ; que faisoit-il alors de cette modération tant vantée ? Revenu à lui, ce philosophe se rappellera quelque jour, que lors même que l'on se croit le plus autorisé à n'avoir aucun ménagement pour quelqu'un, il ne faut pas oublier que l'on s'en doit encore à soi-même. Plus je réfléchis à la gra-

aux Editeurs, je parle à des inconnus, & qu'il est naturel que je le sois pour eux. 2°. Parce que ce que j'ai dit est vrai ; je ne connois M. Rousseau que par ses ouvrages.

vité, à la violence des accusations de M. Rousseau, & moins je reviens de l'étonnement où me jette l'indignation *circulante* de M. Hume. Je puis assurer qu'avec le témoignage d'une conscience intégrе, si quelqu'un m'écrivoit que j'ai voulu l'assassiner sur un grand chemin, ou dans quelque sentier obscur, loin de me courroucer, je sens que je leverois les épaules, comme cela vient de m'arriver machinalement en y pensant, par humanité pour cet accusateur; que je compatirois, je chercherois à le dissuader de la folie de son accusation; & si, en admettant l'impossible, elle m'étoit faite par mon ami, je pleurerois sur lui, je calmerois son imagination alarmée par la franchise de mes explications: mais il ne m'arriveroit certainement pas de m'en plaindre. Avançons.

» Cependant le démêlé de ces deux hommes célèbres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bien-tôt à la connoissance du public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit «.

Il suit de cet aveu, que c'est M. Hume qui a ébruité, répandu ses démêlés avec M. Rousseau par le canal de ses nombreux amis. Si l'on vouloit infirmer cet aveu si essentiel, j'en appellerois à tout Paris. J'ose attester sans craindre d'être contrarié, qu'il en apprit d'eux seuls & la nouvelle, & les circonstances; ces bruits, quoique divers, invoquoient tous pour garants les lettres de M. Hume.

Il envoya à ses amis qui *craignoient qu'il ne se fût laissé emporter trop loin*, un précis de ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau, & ne se rendit pas aux raisons qu'ils lui alléguoient

pour le faire imprimer ; « il aima mieux courir le risque d'un jugement injuste , que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractère ».

Il se présente ici une réflexion bien naturelle : ou M. Hume en déposant dans le sein de ses amis les peines que ce démêlé lui causoit , les transports qu'il avoit excités dans son ame , ne cherchoit qu'à leur faire une confidence qui devoit mourir entr'eux ; ou son dessein étoit de rendre publiques , & les offenses de M. Rousseau , & ses plaintes à lui. Le premier cas ne paroît ni vrai , ni vraisemblable , car il faudroit supposer , ce qui ne tombe pas sous les sens , que ces amis qui sont des gens mûrs , des Philosophes de la première trempe (c), auroient trahi sa confiance par noirceur ou par indiscretion , & M. Hume alors s'en seroit plaint hautement. Il ne l'a pas fait , il faut donc conclure que cet éclat n'étoit contraire ni à son caractère , ni à ses desseins.

Plusieurs mois se sont écoulés sans qu'on ait entendu parler de M. Rousseau , que par les gens qui causoient d'après M. Hume. A la fin « M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une lettre où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer , & où il le défie hautement de faire imprimer les pièces qu'il a entre les mains ; cette lettre a été communiquée à Paris à un très grand nombre de personnes , elle a été traduite en Anglois , & la traduction est imprimée dans les papiers de Londres. Une accusation & un défi

(c) On s'appercevra bien , sans que je le dise , que je juge des amis de M. Hume par lui.

si publics , ne pouvoient rester sans réponse «.

M. Guy , à qui cette lettre a été adressée , ne l'a communiquée qu'avec peine , aux personnes qui ont été l'en prier. Peut-on la qualifier *d'un défi public* ? J'ignore si elle est traduite en Anglois ; Messieurs les Editeurs le disent , croyons - les donc , quoiqu'il ne paroisse pas fort probable que la copie ait été imprimée à Londres , & que l'original soit encore manuscrit à Paris. Mû par des considérations aussi puissantes , M. Hume , après avoir donné à ses démêlés la publicité orale , vient d'y joindre celle que donne l'impression , par la raison , disent Messieurs les Editeurs , *qu'un plus long silence auroit été interprété d'une manière peu favorable pour lui.*

» D'ailleurs , la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe , & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans le plus profond secret ; mais puisqu'on n'a pu empêcher le public de s'en occuper , il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir «.

Peut-on vous demander , Messieurs les Editeurs (d) , qui est-ce qui a sonné le tocsin ? Qui est-ce qui a crié ; instruit l'*Europe entière* ? C'est vous , Messieurs , ou M. Hume par vous : ce qu'il n'eût pas fait s'il eût cru ce *qu'il fait* , que les querelles des gens de Lettres , sont le scandale de la Philosophie : ce que vous n'eussiez pas fait vous-mêmes , si vous eussiez été convaincus ,

(d) On sentira , j'espère , qu'en m'adressant à Messieurs les Editeurs , je crois parler aux amis de M. Hume derriere la toile.

qu'il seroit heureux que cette affaire eût été ensevelie dans le plus profond secret.

Puisque vous avez agi contradictoirement , il paroît bien difficile de ne pas croire que vous ayez eu vos raisons en commun. Les gens sensés, & les savans qui doivent l'être plus que les hommes ordinaires, ont des principes dont la conduite est toujours la conséquence.

Après avoir démontré clairement que l'affaire de M. Hume a éclaté par son propre fait, & celui de ses amis, que conclure ? Pourquoi se plaint-il, pourquoi a-t-on l'air de se plaindre pour lui, d'un aussi fâcheux éclat ? *Is fecit....*

Avant de passer à l'examen de l'ouvrage qui en est résulté, il convient, ce me semble, d'annoncer sommairement les griefs de M. Rousseau, de dire qu'il a vu, mais trop tard, un foyer de haines sourdes à Genève [e], s'étendre à Paris, se développer à Londres pour l'entourer de toutes parts, & le perdre sans ressource. Des Editeurs impartiaux devoient énoncer cette idée, la placer à la tête du livre, comme le sujet & la base de la rixe, la laisser combattre à M. Hume, mais la donner telle ou à-peu-près comme un fil propre à conduire les lecteurs. Peu le saisiront : si on le manque, on ne verra dans cette brochure que des accusations plus vives que probantes de la part de M. Rousseau, vaguement repoussées par M. Hume. Je suis bien

(e) Il est assez indifférent qu'on place le foyer des haines à Genève, auprès de Genève, ou à Paris, pourvu qu'on s'aperçoive que les ennemis de M. Rousseau, quoiqu'éloignés les uns des autres, ont procédé de concert.

éloigné de nommer les comploteurs [f] M. Rousseau avoue l'impossibilité d'administrer les preuves juridiques du complot. Au défaut des preuves, la justice elle-même cherche des présomptions, qui, prises séparément, ne font autre chose que des vraisemblances. On ne sera donc pas surpris qu'on les appelle ici.

Supposons pour un moment qu'il fût possible, que pour des raisons personnelles, des ennemis de M. Rousseau fussent parvenus par des cabales odieuses, à le faire maltraiter par sa patrie, & à le forcer d'y renoncer ! Supposons qu'après qu'il se fut retiré à Motiers-Travers, ces mêmes ennemis l'eussent trouvé trop près d'eux, qu'ils eussent excité secrètement le fanatisme de quelques prêtres inconfidérés, que ceux-ci en eussent infecté le peuple, qu'ils l'eussent ameuté contre M. Rousseau, & que malgré la protection ouverte du Gouvernement, il eût été obligé par délicatesse de quitter le village où il croyoit vivre & mourir tranquille ; supposons qu'il eût trouvé la Suisse fermée pour lui, & cela, par les menées de ses ennemis ; il tourne les yeux vers l'Angleterre ; son digne protecteur Mylord Maréchal le détermine à y aller ; M. Hume, savant estimé, s'offre de l'y conduire : il traverse la France, va le joindre à Paris ; le seul bien qui lui reste, sa probité, sa réputation l'ont devancé dans cette ancienne patrie d'adoption, où elles lui firent des amis tendres dans le monde, & des ennemis cachés dans le public littéraire. La réception honorable qu'il reçut à

(f) J'avertis très sincèrement que cette épithète, que j'ai empruntée de M. Rousseau, ne porte point sur M. Hume. Je le prouverai plus loin.

Paris , réveilla leur haine endormie ; elle entreprit , ce que n'avoient pu faire de longs revers , de lui ravir sa réputation ; les moyens qu'elle projetta d'employer furent le ridicule & le mépris qui devoient le bannir ignominieusement de chez un peuple libre.

M. Rousseau part sans soupçonner les horreurs qui le suivent ; je n'ai garde de croire que M. Hume s'en doutât , les gens de bien ne sont pas méfians , & il n'est pas rare de voir un homme d'esprit & de génie , mené par des gens qui en ont beaucoup moins. Supposons encore qu'il ait , sans le savoir , servi d'instrument aux ennemis de M. Rousseau : que leur restoit-il à faire ? Le brouiller peu-à-peu avec M. Hume , indisposer par degré le peuple Anglois. Rien ne paroissoit moins aisé. Les Anglois aiment le mérite & le fêtent , ils accueillent volontiers les infortunés. Comment attaquer M. Rousseau dans leur sein ? La force ouverte étoit impraticable. Ses ennemis étoient trop adroits pour l'employer quand elle ne l'eût pas été. Supposons qu'ils l'eussent laissé jouir de la paix les premiers jours de son arrivée , ils ne pouvoient la troubler impunément , les papiers publics en parloient comme d'une époque heureuse , parce qu'elle prouvoit la bonté de leur Gouvernement. Patience ; le peuple est peuple par-tout , & celui d'Angleterre se plie tout aussi bien qu'un autre , quand on fait l'y disposer.

M. Rousseau , après avoir été honoré , fêté , finit par éprouver dans la capitale des empressemens & des froideurs. Il se retire à la campagne. Supposons que ses ennemis aient attendu sa retraite pour l'attaquer & l'insulter sans mesure dans les papiers publics ; pas un Anglois

n'ayant aucune raison pour se livrer à cette noire escrime, & ces papiers ayant été falsifiés par différens libelles, ils ne pouvoient partir que des ennemis de M. Rousseau, quelque Anglois tout au plus se prêtoit à les faire imprimer.

Le signal du décri de M. Rousseau est donné, les écrits en retentissent, les libelles se succèdent, en se disputant de noirceur. Tant de traits accumulés avec art, envenimés par la haine, ne pouvoient partir que de quelques cœurs calcinés de vengeance. Dans l'impossibilité morale & physique où étoit M. Rousseau de s'être fait aucun ennemi dans les trois royaumes, il dut nécessairement les chercher ailleurs, quoiqu'ils manœuvraissent à Londres.

Jusques-là les ombrages qu'avoient pu lui inspirer l'amitié froide, mais fastueuse de M. Hume; les inquiétudes qu'avoient pu lui donner le rêve cité, & ces expressions menaçantes, *je te tiens, J. J. Rousseau, je te tiens*; les regards ardens, moqueurs, trop souvent répétés, n'étoient que des indices foibles en eux-mêmes, l'explication à laquelle il s'étoit refusé, (g) tout au plus une présomption: mais lorsque dans les libelles subséquens, [h] M. Rousseau reconnut la main de ses ennemis aussi aisément qu'on connoît les ouvrages d'un peintre à *sa manière, à son faire*; lorsqu'il fut que M. Hume étoit lié avec eux tous; qu'il avoit logé [i], qu'il étoit

(g) Deux libelles de la même main.

(h) Libelle d'une autre main; il faut se souvenir qu'ils ont été fabriqués loin de Londres. Xe. Ke.

(i) Il faut tout dire, M. Hume nie ici au moins la moitié de l'imputation, en avoue le quart, & bat les broussailles ailleurs sur le même sujet.

en correspondance avec plus d'un , & qu'il fut convaincu que l'un des derniers libelles ne pouvoit avoir été fourni que par lui ; dans ce moment les indices se changerent pour M. Rousseau en présomptions , les présomptions en semipreuves , les liaisons de M. Hume en preuves , l'ensemble en corps formel de délit & de complot ; qui ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût trahi ; M. Rousseau s'en plaignit dans une feuille périodique , rompit avec M. Hume , & ne lui écrivit plus.

A-peu-près dans le même temps parurent plusieurs libelles que M. Hume auroit peut-être dû repousser : sans s'en mettre en peine il alloit sollicitant une pension du Roi son maître pour M. Rousseau , & l'obtint , à condition qu'elle seroit secreete ; il le lui écrivit : mais ne voyant point venir de remerciemens de sa part ou de lettres , M. Hume dit que , persuadé que c'étoit la condition qui le bleffoit , il fit de nouvelles sollicitations auprès des ministres de son maître , pour que la pension fût publique. M. Rousseau ne répondit rien à M. Hume sur cette nouvelle démarche , il s'adressa au Lord Conway pour le prier de suspendre les bontés de Sa Majesté Britannique ; & voici comme il dit que M. Hume a raisonné sur cette pension. *Si M. Rousseau accepte ; avec les preuves que j'ai en main , je le déshonore : s'il refuse , il faudra qu'il dise pourquoi ; s'il m'accuse , il est perdu.*

M. Rousseau ayant laissé entrevoir à M. Hume qu'il le regardoit comme un perfide , ne pouvoit accepter aucun bienfait par sa médiation , non-seulement sans s'exposer à être déshonoré , mais sans mériter de l'être : il est incontestable qu'il étoit forcé de parler en refusant la pension , &

de motiver ses refus aux ministres ; il étoit impossible qu'il parlât sans accuser M. Hume , à moins de vaguer sur le refus , en appuyant sur toute la reconnoissance d'un cœur pénétré. Sa lettre dut être très-obscur pour le Lord Conway & fort claire pour M. Hume [k], qui devoit nécessairement demander des explications ; M. Rousseau ne pouvoit y satisfaire qu'avec amertume. Après les avoir données , il ne se feroit plus occupé qu'à rappeler sa tranquillité qu'il voyoit fuir devant lui , à gémir , & à oublier M. Hume : celle de ce patron n'exigeoit aucun éclat , il pouvoit s'expliquer , se plaindre à M. Rousseau , cesser tout commerce avec lui. Vivant à cent cinquante milles l'un de l'autre , personne n'eût soupçonné leur rupture.

Mais d'après les suppositions que nous avons admises , le silence qui auroit dû suffire à M. Hume , eût accablé les ennemis de M. Rousseau. Supposons donc pour la dernière fois , qu'ils aient engagé M. Hume, sans qu'il ait pénétré leurs desseins , à se plaindre avec éclat ; leur haine ayant manqué la vengeance la plus atroce , ils en auront du moins caressé l'ombre ; ne pouvant faire tout le mal qu'ils avoient médité , ils auront du moins fait tout le bruit possible ; ne pouvant enlever à M. Rousseau sa probité , ils auront du moins cherché à l'obscurcir ; ne pouvant lui ôter sa réputation d'écrivain sublime , ils l'auront du moins fait passer pour un esprit inquiet , soupçonneux , bizarre , infociable ; ils savent que toutes leurs horreurs seront couvertes par la nuit des temps , ils sentent avec douleur que les écrits

(k) C'est le dire de M. Rousseau , voyez sa lettre.
de

de M. Rousseau lui échapperont ; n'ayant pu flétrir son nom , ce fera du moins une consolation pour eux d'avoir empoisonné sa vie.

Tant de noirceurs pourront paroître trop compliquées pour être admises. Ah ! plutôt au ciel que pour l'honneur de l'humanité , elles fussent même sans vraisemblance [1] ! La lecture de ce qui s'est passé à Motiers-Travers , les conduit au-delà ; le corps de l'ouvrage qui nous reste à examiner , sert à les appuyer encore.

En le commençant , M. Hume donne la date de sa correspondance avec M. Rousseau [1762] , & la lettre qu'il reçut de lui en remerciement de ses offres au commencement de l'année suivante.

» Ce n'est point par vanité , dit-il , que je publie cette lettre , car je vais bien-tôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges ; c'est seulement pour compléter la suite de notre correspondance & pour faire voir qu'il y a longtemps que j'ai été disposé à rendre service à M. Rousseau «.

» Notre commerce avoit entièrement cessé jusqu'au milieu de l'été de l'année dernière «.

Il ne fera pas hors de propos de le remarquer. L'envie que M. Hume avoit d'obliger M. Rousseau , partoît d'une disposition générale & honnête , qu'ont les gens de bien à rendre service ; si le docte Anglois eût senti quelques dispositions de préférence pour lui , s'il eût été plus particulièrement affecté des ses peines que de celles de tout autre infortuné , la correspondance

(1) Voyez le recueil des Lettres de M. J. J. Rousseau , & autres pieces relatives à sa persécution & à sa défense , le tout transcrit d'après les originaux-

Qu'il avoit entamée avec chaleur, n'eût pas dormi pendant près de trois années ; elle n'auroit vraisemblablement pas eu d'autre suite, si M. Hume n'eût appris par un tiers que M. Rousseau voulant passer en Angleterre, avoit dessein de s'adresser à lui. Alors, je le dis avec plaisir, M. Hume le prévint par de nouvelles offres de service qui furent acceptées avec reconnaissance.

» Je n'avois pas attendu ce moment pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau [y]. M. Clairaut quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la lettre suivante ».

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

A Motiers - Travers, le 3 Mars 1765.

» Le souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi, vous cause une nouvelle importunité de ma part. Il s'agiroit de vouloir bien être, pour la seconde fois, censeur d'un de mes ouvrages. C'est une très mauvaise rapsodie que j'ai compilée, il y a plusieurs années, sous le nom de *Dictionnaire de Musique*, & que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain. Dans le torrent des malheurs qui m'entraîne, je suis hors d'état de revoir ce recueil. Je fais qu'il est plein d'erreurs & de bévues. Si quelque intérêt pour le sort du plus malheureux des hommes vous portoit à voir son ouvrage avec un peu plus d'attention que celui d'un autre, je vous serois sensiblement obligé de toutes les fautes que vous voudriez bien corriger, chemin faisant. Les indiquer sans les corriger ne feroit rien faire, car je suis absolument hors d'état d'y don-

ner la moindre attention ; & si vous daignez en user comme de votre bien , pour changer , ajouter ou retrancher , vous exercerez une charité très utile , & dont je ferai très reconnoissant. Recevez , Monsieur , mes très humbles excuses & mes salutations «.

J. J. R.

» Je le dis avec regret , mais je suis forcé de le dire : je fais aujourd'hui avec certitude que cette affectation de misere & de pauvreté extrême , n'est qu'une petite charlatanerie que M. Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus intéressant , & exciter la commisération du public ; mais j'étois bien loin de soupçonner alors un semblable artifice «.

Cet aveu que M. Hume ne fait qu'à regret de l'affectation de pauvreté de M. Rousseau , qu'il dit n'être qu'une petite charlatanerie de sa part , cet aveu si pénible porte furement sur ces deux phrases de la lettre. *Ce Dictionnaire que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain , & sur celle-ci : vous exercerez une charité très utile , & dont je ferai très reconnoissant.*

Ces locutions rampantes sont trop incompatibles avec le caractère noble & fier de M. Rousseau , pour ne pas faire douter qu'il les ait employées dans sa lettre. Messieurs les Editeurs l'ont en original : je les somme aujourd'hui de les faire lire , & sur-tout la première , écrites de la main de M. Rousseau. Je puis les défier sans imprudence : un fait que tout le monde peut vérifier , garantit la sûreté du défi. Le voici.

Environ deux mois avant d'écrire cette lettre , M. Rousseau avoit vendu par contrat son Dictionnaire de Musique au Libraire Duchesne ,

dès-lors ce livre est devenu le propre de ce Libraire. Quel qu'en soit le débit, M. Rousseau ne l'apprendra que par relation, & ne peut y prendre part que par l'intérêt qu'il porte à cet honnête Libraire. Il n'est donc pas vraisemblable, il ne peut paroître vrai qu'il ait écrit à M. Clairaut qu'il étoit forcé de donner ce *Dictionnaire pour avoir du pain*.

C'est poutant d'après cette phrase que M. Hume forma pour lui des projets secrets de fortune. Écoutons-le parler.

» Je priai M. Clairaut de me donner sa lettre, je la fis voir à plusieurs des amis & des protecteurs que M. Roussaeu avoit à Paris. Je leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui se chargeroit de son Dictionnaire de Musique, à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en auroit offerte lui-même, & de rembourser cet excédent au Libraire. Ce projet pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & estimable savant ».

J'avois toujours pensé que la plus douce des vertus humaines, l'active & modeste bienfaisance, marchoit sans faste, & fuyoit les témoins. Il faut que je me sois trompé jusqu'à présent. Un Anglois généreux, un Philosophe, semble assembler un Conseil pour discuter sur le bien qu'il veut faire. Je prie M. Hume d'excuser ma maladresse, si j'avoue que je ne conçois pas en quoi M. Clairaut pouvoit servir ses projets, & si je ne conçois pas davantage pourquoi il consultoit les amis, les protecteurs de M. Rousseau sur cela. Je ne croirai jamais pour l'honneur de M.

Hume, qu'il ait eu l'idée avilissante pour lui, de faire entrer dans son arrangement toutes ces personnes par répartition. Il ne faudroit pas croire non plus, qu'il *voulût par vanité* s'en faire honneur à leurs yeux ; mais il ne faudroit pas connoître sa réputation & ses talents, pour imaginer qu'il eût besoin de l'avis de tant de personnes sur la façon de procéder dans une affaire très facile à tenter pour tout homme qui, avec le sens commun, auroit eu, je ne dis pas un desir violent, mais une velléité soutenue. Il ne falloit que savoir le nom du Libraire, & s'aboucher avec lui, &c. &c. Si M. Hume se fût sérieusement occupé de ce projet, il ne diroit pas, la mort de M. Clairaut l'a seule fait échouer : mieux informé, il se feroit rejeté sur le contrat de vente du Dictionnaire. Il est du 27 janvier 1765. La lettre de M. Rousseau est datée du 3 mars, l'approbation de M. Clairaut comme censeur, est du 5 avril. Il est mort le 17 du même mois ; je prie le Lecteur de peser ces faits, & de vérifier les titres que j'allégué chez la veuve Duchesne. Il conclura ensuite.

M. Hume ne se découragea point par l'irréussite de son premier plan, dont j'ai fait sentir la valeur. Dès qu'il fut que M. Rousseau étoit décidé de passer en Angleterre, il chargea secrètement M. Gilbert Elliot [devenu Chevalier], de charger M. Stewart, sous le *sceau du secret*, de chercher un fermier honnête qui voulût prendre en pension M. Rousseau & sa gouvernante pour 50 à 60 louis ou environ, avec la clause *secrete* de n'en exiger que 20 ou 25. Le surplus de la dépense, ainsi que les frais d'ameublement pour son habitation, devoient être fournis à son insu par M. Hume : aussi dit-il, avec modestie : « ce

plan dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité, puisque le *secret* en faisoit une condition nécessaire, n'eut pas lieu : & tout de suite il cite pour témoins Mrs. Stewart & Elliot. Il pouvoit aussi appeller en témoignage le fermier qu'on avoit trouvé, [a] ce qui ne fait en tout que trois, & prouve contre le proverbe vulgaire, qui dit qu'un secret connu de trois personnes n'en est plus un.

Ce second plan n'ayant pas eu plus de succès que le premier, M. Hume en forma un troisième beaucoup plus magnifique. Ce fut d'acheter la maison de campagne du colonel Webb, avec un petit bien qui y est annexé, pour en faire un établissement à M. Rousseau. Les témoins ne manquent pas ici. M. Hume est toujours en règle.

Ce qui me peine pour lui, c'est qu'il démontre sans réplique ; que sans avoir dépensé un fol pour M. Rousseau, il avoit, à son intention, préparé des dépenses considérables en idée : d'où je conclus 1°. que M. Hume ne court aucun risque de se ruiner. 2°. Qu'il est malheureux : car c'est l'être, que de ne pouvoir faire du bien quand on le desire.

Après nous avoir exposé progressivement ses soins infructueux, il vient reprendre M. Rousseau à Paris, & tout-à-coup il le transporte à Wootton (m). Je consens de ne pas relever le désordre apparent qui regne dans les pièces de ce procès. Je consens qu'on ne dise pas :

(m) Wootton est une maison de campagne appartenante à M. Davenport dans le comté de Disbig.

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Art Poët.

Mais qu'on me permette de le remarquer une fois en passant, de l'imiter si la fantaisie m'en prend, & de suppléer ce que n'a pas dit M. Hume, que l'estimable M. Davenport en offrant à M. Rousseau la retraite qu'il habite, le fit uniquement par amitié pour lui (*d*). Quand M. Davenport voulut bien me l'offrir, dit M. Rousseau, ce ne fut pas pour lui (M. Hume), qu'il ne connoissoit pas. Si le fait n'étoit pas constant, & que M. Hume eût coopéré quelque chose dans cet établissement, il en auroit certainement informé le public ; car il lui conte jusqu'à ses moindres idées avec une confiance qui fait plaisir : il lui parle des frais qu'il a faits en complaisance & en petits soins pour son *ami recommandé*. Il rapporte ensuite deux lettres qu'il lui a écrites de Wootton (*n*). Je vais transcrire la première dont nous aurons souvent occasion de parler.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 22 Mars 1766.

» Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je suis arrivé au lieu de ma destination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve ; il faudroit connoître le lieu & lire dans mon cœur. Vous y devez lire au moins les sentimens qui vous regardent, & que vous avez si bien mérités. Si

(*n*) Voyez la lettre du 10 Juillet.

je vis dans cet agréable asyle, aussi heureux que je l'espere, une des douceurs de ma vie sera de penser que je vous les dois. Faire un homme heureux, c'est mériter de l'être. Puissiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi ! Seul, j'aurois pu trouver de l'hospitalité, peut-être ; mais je ne l'aurois jamais aussi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conservez-la moi toujours, mon cher Patron ; aimez-moi pour moi qui vous dois tant ; pour vous-même ; aimez-moi pour le bien que vous m'avez fait. Je sens tout le prix de votre sincere amitié, je la desire ardemment ; j'y veux répondre par toute la mienne, & je sens dans mon cœur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'est pas non plus sans quelque prix. Comme, pour des raisons dont nous avons parlé, je ne veux rien recevoir par la poste ; je vous prie, lorsque vous ferez la bonne œuvre de m'écrire, de remettre votre lettre à M. Davenport. L'affaire de ma voiture n'est pas arrangée, parce que je fais qu'on m'en a imposé : c'est une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligante, quand elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé, je vous conseille de quitter une fois pour toutes ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon principe, quand elles se tournent en pièges contre la simplicité. Je vous embrasse, mon cher Patron, avec le même cœur que j'espere & desire trouver en vous.

J. J. R.

On voit clairement dans cette lettre que les expressions de reconnoissance sont mêlées d'inquiétude

quiétudes sur les sentimens de M. Hume. M. Rousseau fait entendre des soupçons qu'il n'ose développer.

Dans la seconde, les soupçons se taisent, l'amitié seule parle.

M. Hume argumente fréquemment de la première : il dit que d'après le ton de cordialité qui y regne, il ne devoit pas s'attendre d'être soupçonné par M. Rousseau d'avoir prêté la main à ses ennemis ; & que s'il a eu quelques soupçons, il les a tenus bien secrets.

L'on seroit tenté de croire que M. Hume n'avoit pas cette lettre sous les yeux. Il est impossible de se méprendre à plusieurs de ses phrases, & surtout à sa finale.

» Je vous embrasse, mon cher patron, avec le même cœur que *j'espere & desire* trouver en vous «.

Cette phrase seule, qui dans une amitié naissante seroit un sentiment, ne peut être estimée qu'un doute dans une amitié confirmée. Si cela est vrai, ce doute & tous les autres, qui sont aussi sensibles, appelloient une explication. Pourquoi M. Hume l'a-t-il esquivée ? C'étoit la fuir que ne pas la demander.

Lui sied-il bien après cela de chercher à mettre cette lettre en opposition avec la conduite de M. Rousseau ? Rien n'est cependant si aisé à concilier. Celle de M. Hume lui avoit fait naître des soupçons, il chercha à s'en débarrasser par une effusion de cœur qui fut froidement répondue. Le lendemain, il partit pour la campagne, ses soupçons importuns l'y suivirent : la première lettre s'en ressentit. Rentrant bientôt dans son caractère franc & peu méfiant, il secoua toute idée injurieuse à M. Hume, & lui

écrivit, sept jours après, la seconde lettre pleine d'amitié sans ombrage. A quelques jours de-là, il lit dans les papiers publics la lettre prétendue du Roi de Prusse. Ses soupçons reviennent l'affaillir avec plus de force. Il rompt tout commerce avec M. Hume. Suivons-le dans sa méthode.

Il nous ramene à Calais, où il proposa à M. Rousseau de lui obtenir une pension du Roi d'Angleterre. En historien habile & adroit, il nous peint ses inquiétudes sur le caractère de M. Rousseau, qui ne devoit pas, selon son calcul, lui permettre de jouir paisiblement de l'hospitalité qu'on alloit lui accorder. M. Hume dit qu'il voyoit bien cela, mais qu'il ne s'attendoit pas d'être l'objet de ses plaintes, ni la victime de cette malheureuse disposition de caractère. Pour nous expliquer comment il l'a été, & tacitement comment il s'en est tiré, il nous apprend que quoique la lettre de M. Walpole eût été composée trois semaines avant son départ de Paris, par cet ami avec lequel il logeoit, il n'en favoit cependant rien, & qu'il ne fut pas étonné (on doit bien le croire) de la voir paroître à Londres dans les écrits périodiques, mais qu'il le fut beaucoup de voir la réponse publique de M. Rousseau, & de la chaleur qu'il y mit. Il disoit à l'Auteur du saint *James's-Chronicle*, qu'il se rendoit, sans le savoir, l'instrument de noirceurs. M. Hume avoue qu'il s'en feroit cru coupable, s'il avoit imaginé que M. Rousseau pût le suspecter d'être l'Editeur de cette piece : & tout de suite il prouve qu'il auroit été lui (M. Hume) un méchant très mal-adroit, s'il l'avoit été. M. Rousseau le charge seulement d'avoir été le complice de ses ennemis.

Auparavant d'aller plus loin, il ne me paroît pas indifférent d'appuyer sur cette lettre. M. Hume en parle plusieurs fois comme d'une *plaisanterie*. M. Walpole ne l'estimoit que cela. M. d'Alembert la regarde comme une moquerie, ce qui dit quelque chose de plus. Il assure qu'il la désapprouva publiquement quand elle parut, *par la raison qu'il ne faut pas se moquer des malheureux, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal*. J'ajouterai : lorsqu'ils nous en ont fait, une ame généreuse croit que c'est une raison de plus pour ne pas les insulter. J'ajouterai encore, dût-on blâmer d'excès mes principes, que je croirois avoir commis une atrocité, si par une raillerie amère & froide, j'avois cherché à tourner en ridicule un malheureux quelconque, & surtout un étranger qui se feroit réfugié dans ma patrie. Revenons à la lettre que M. d'Alembert rejette par sa déclaration : puisque M. Walpole la dit à lui, je vais la rapprocher de celle qu'il a écrite à M. Hume, afin que le public, en les comparant, ait le plaisir de juger combien un homme peut être dissemblable à lui-même, & ressembler à son voisin.

MÓN CHER JEAN-JACQUES,

» Vous avez renoncé à Genève, votre patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits ; la France vous a décrété ; venez donc chez moi. J'admire vos talens ; je m'amuse de vos rêveries, qui [soit dit en passant] vous occupent trop & trop longtemps. Il faut à la fin être sage & heureux ; vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand

homme : démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le sens commun : cela les fâchera , sans vous faire tort. Mes Etats vous offrent une retraite paisible : je vous veux du bien & je vous en ferai , si vous le trouvez bon. Mais si vous vous obstinez à rejeter mon secours , attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs , choisissez-les tels que vous voudrez ; je suis Roi , je puis vous en procurer au gré de vos souhaits ; & , ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis , je cesserai de vous persécuter , quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

» Votre bon ami , FRÉDÉRIC «.

M. WALPOLE A M. HUME,

Arlington Street le 29 Juillet 1766.

» Je ne peux pas me rappeler avec précision le temps où j'ai écrit la *lettre du Roi de Prusse* ; mais je vous assure , avec la plus grande vérité , que c'étoit plusieurs jours avant votre départ de Paris & avant l'arrivée de Rousseau à Londres ; & je peux vous en donner une forte preuve : car , non-seulement par égard pour vous , je cachai la lettre tant que vous restâtes à Paris ; mais ce fut aussi la raison pour laquelle , par délicatesse pour moi-même , je ne voulus pas aller le voir , quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il fût honnête d'aller faire une visite cordiale à un homme , ayant dans ma poche une lettre où je le tournois en ridicule. Vous avez pleine liberté , mon

cher Monsieur, de faire usage, soit auprès de Rousseau, soit auprès de tout autre, de ce que je dis ici pour votre justification : je serois bien fâché d'être cause qu'on vous fît aucun reproche. J'ai un mépris profond pour Rousseau & une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de cette affaire ; mais s'il y a en cela quelque faute, ce que je suis bien loin de croire, je la prends sur mon compte. Il n'y a point de talens qui m'empêchent de rire de celui qui les possède, s'il est un charlatan ; mais, s'il a de plus un cœur ingrat & méchant, comme Rousseau l'a fait voir à votre égard, il sera détesté par moi comme par tous les honnêtes gens, &c ».

H. W.

On pourroit faire un volume d'observations sur ces deux lettres *Franco-Angloises*. Il suffit, je crois, de les montrer au doigt.

Reprenons M. Hume. M. Rousseau ne lui avoit pas répondu sur le refus ou l'acceptation de la pension ; il avoit écrit au Général Conway. M. Hume rapporte cette lettre ; elle a été publiée dans le *Public-Ledger*, N°. 2123. La différence qu'on lit dans ces copies ne porte que sur quelques mots, dont voici le plus essentiel. M. Rousseau dit à ce Général : » Lorsque je recevrai les bontés de Sa Majesté Britannique, je veux m'en honorer aux yeux du public comme aux miens, & n'avoir le cœur plein que des bontés de Sa Majesté & des vôtres. Je *ne crains* pas que cette façon de penser les puisse altérer «. Dans la feuille Angloise, on lit *je ne crois pas*. Cette locution est plus modeste, & par cela même plus convenable. Laissons ces *innocentes*

fautes d'impression ; mais déduisons une chose essentielle de cette lettre. C'est que M. Rousseau étoit pénétré des bontés de Sa Majesté Britannique , & qu'il ne desiroit , pour les recevoir , que de les voir passer par d'autres mains que celles de M. Hume , qu'il croyoit le trahir. Il n'est pas étonnant que l'historien Anglois n'ait pas narré cela au Général Conway ; mais ce qui peut surprendre , ce sont les réflexions de M. Hume & de ses conseillers.

» Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considérable , il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant , & c'est le cas de ce philosophe. Un refus fait avec *ostentation* de la pension du Roi d'Angleterre , ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes , auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite «.

Il n'étoit pas possible que M. Hume & ses amis n'en connussent le principe naturel : celui d'*ostentation* qu'ils lui prêtent , est-il de bonne foi ? Je le demande , non pour l'instruction des lecteurs , mais pour leur édification. Dans cette lettre , M. Rousseau peint ses malheurs comme un homme accablé ; M. Hume ne veut pas y croire. Il assure [sans preuve] que M. Davenport lui marquoit que précisément dans ce temps-là son hôte étoit très content & très gai ; M. Hume affirme de plus » que M. Rousseau veut être plaint , mais que son affectation de sensibilité extrême , étoit un artifice qui n'en imposoit plus à un homme qui le connoissoit aussi bien que lui «.

Quand on a quelque connoissance du cœur humain, il est facile d'expliquer pourquoi la plupart des hommes déclament contre les gens riches ou puissans, tout en enviant leurs richesses ou leurs places. Il ne me paroît pas aussi aisé de démêler quelle est la passion qui fait grossir idéalement la fortune d'un homme, qui lui ôte idéalement ses infirmités & le sentiment de ses peines, pour lui enlever jusques à la commisération que tout être sensible doit aux malheureux.

M. Hume, qui convient d'avoir eu avec M. Rousseau une scène des plus attendrissantes, doit savoir mieux qu'un autre que la sensibilité la plus exquise fait, pour ainsi dire, le fond de son ame; M. Hume ne peut ignorer qu'une pauvreté noble l'a toujours suivi, parce qu'il a osé dédaigner la fortune, & qu'il a apporté en venant au monde une maladie cruelle [une rétention d'urine], qui va croissant avec l'âge, sans espoir de secours. Si l'on joint à tout cela les calamités nombreuses qui ont tourmenté sa vie & assiégé les approches de sa vieillesse, je demande au public si M. Rousseau n'est pas un des hommes les plus à plaindre, & si M. Hume ou ceux qui comme lui cherchent à pallier ses infortunes & ses maux, se croiroient heureux à sa place? Reprenons.

M. Hume écrivit à M. Rousseau qu'il y avoit moyen de rendre la pension publique. » Il lui répondit qu'ayant appris à le connoître, & ne pouvant douter qu'il ne l'eût amené en Angleterre pour le perdre, il se doit de n'accepter aucune affaire dont il soit le médiateur «.

M. Hume répliqua:

» Vous dites que je vous ai trahi! moi, je

le dis hautement , & je le dirai à *tout l'univers* , je fais le contraire , je fais que mon amitié pour vous a été sans bornes & sans relâche ; & quoique je vous en aie donné des preuves qui sont *universellement connues* en France & en Angleterre , le public n'en connoît encore que la plus petite partie «.

Je ne puis m'empêcher de le dire : ce n'est pas ainsi que parle la bienfaisance , même outragée ; si c'étoit par hasard l'amitié blessée ? je serois bien trompé. Le serois-je seul ?

M. Hume finit sa lettre par demander réponse & explication des griefs de M. Rousseau ; il dit qu'il obtint par le crédit de M. Davenport, la lettre qu'on voit dans l'exposé , & qu'il n'y fera que quelques notes. Suivons celles qui paroissent mériter quelque attention.

L E T T R E D E M. R O U S S E A U
A M. H U M E.

» Je suis malade , Monsieur , & peu en état d'écrire ; mais vous voulez une explication , il faut vous la donner ; il n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long-temps.

[*] » M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si pendant que nous avons vécu ensemble, il a eu quelques-uns de ces indignes soupçons dont cette lettre est remplie , il les a tenus bien secrets «.

Pas trop , ce me semble. Il ne falloit que lire celle du 22. L'espece d'aveuglement que M. Hume semble avoir mis à la lire , est la seule ex-

(*) Première note de M. Hume.

cuse valable qu'il puisse donner. J'aime mieux croire M. Hume distrait que coupable.

» Quand il cherche à aliéner de moi cet honnête homme, M. Davenport, il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné «. Lettre de M. R.

» M. Rousseau me juge mal, & devrait me connoître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes bontés à son malheureux hôte «. Note de M. Hume.

Je suis fâché de remarquer que l'air de bonté protectrice que porte cette note, ne pouvoit être que vain. M. Hume n'est, comme on l'a dit ci-devant, que la connoissance de M. Davenport qui a reçu chez lui M. Rousseau par amitié. Où elle agit, les recommandations des gens de connoissance sont nulles. Mais est-il bien vrai que M. Hume n'ait écrit que ce qu'il dit ? Je crains que sa mémoire ne lui ait fait encore oublier quelque chose : du moins peut-on conclure que M. Rousseau avoit lu quelqu'une de ses lettres, qui n'étoient pas des lettres de recommandation. Déjà, dit-il, écrivant à M. Davenport, il [M. Hume] me traite d'homme féroce, de monstre d'ingratitude. Ceci est allégué, & n'est accompagné d'aucune note de M. Hume.

» Tout ce qui s'est fait de bien, se feroit fait sans lui à-peu-près de même, & peut-être mieux ; mais le mal ne se fût point fait : car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre ? pourquoi ces ennemis font-ils précisément les amis de M. Hume ? qui est-ce qui a pu m'attirer leur inimitié ? Ce n'est pas moi, qui ne les vis de ma vie, & qui ne les connois pas ; je n'en aurois aucun, si j'y étois venu seul «.

(*) » Etranges effets d'une imagination blessée ! M. Rousseau ignore, dit-il, ce qui se passe dans le monde, & il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le fait-il ? où le voit-il ? Il n'y a reçu que des marques de bienfaisance & d'hospitalité. M. Walpole seul avoit fait une plaisanterie sur lui, mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rousseau voyoit les choses comme elles sont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi, & d'autre ennemi que lui-même «.

Il est facile de répondre. M. Rousseau a appris qu'il avoit des ennemis en Angleterre par les papiers publics. Il m'est impossible de supposer que M. Hume voulût penser un instant que les horreurs qui y ont été imprimées, pussent partir d'une main amie. S'il n'avoit oublié que l'estimable M. Davenport, dont il a parlé il n'y a qu'un instant, étoit l'ami de M. Rousseau, s'il n'avoit oublié que le respectable Lord Maréchal l'étoit davantage ; M. Hume ne se feroit pas flatté d'être le seul ami de M. Rousseau en Angleterre.

Dans les dix pages suivantes il y a des allégations de la part de M. Rousseau ; déni de celle de M. Hume. Certainement quelqu'un de ces Messieurs manque de mémoire. Dieu fait bien qui.

M. Rousseau rappelle que M. Hume est lié avec ses ennemis.

» J'apprends que le fils du jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, est non-seulement l'ami, le protégé de M. Hume, mais qu'ils logent ensemble ; & quand M. Hume voit que je fais cela, il m'en fait la confidence, m'assurant que le fils ne ressemble pas au pere. J'ai

(*) Note.

logé quelques nuits dans cette maison chez M. Hume avec ma gouvernante ; & à l'air , à l'accueil dont nous ont honorés ses hôtes , qui sont ses amies , j'ai jugé de la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas ressembler à son pere , ont pu leur parler d'elle & de moi «.

» [*] Me voilà donc accusé de trahison , parce que je suis l'ami de M. Walpole , qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau ; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas , se trouve par hasard logé dans la même maison que moi ; parce que mes hôtes , qui ne savent pas un mot de François , ont regardé M. Rousseau froidement ! Au reste , j'ai dit seulement à M. Rousseau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere «.

Sans prétendre prononcer entre M. Rousseau & M. Hume , qui rapportent différemment ce fait , je demanderai à ce dernier , si c'est aussi par hasard qu'il protège le jeune Tronchin. Cela valoit la peine d'être expliqué.

De la page 39 à la 46 , nouvelles accusations , nouveaux dénis , même réflexion à faire que ci-devant.

M. Rousseau dit qu'il écrivit une lettre [a] que M. Hume devoit » trouver fort naturelle s'il étoit coupable , mais fort extraordinaire s'il ne l'étoit pas «. M. Hume s'en rapporte encore à la lettre du 22 mars , où il ne trouve que le ton de la plus grande cordialité sans la moindre réserve. Ce pauvre cher monsieur rêve amitié , & la trouve par-tout.

(*) Note.

(a) Pag 38 de la lettre.

M. Rousseau dit : » La trahison d'un faux ami dont j'étois la proie , étoit ce qui portoit dans mon cœur trop sensible l'accablement , la tristesse & la mort «.

» Ce faux ami [1], c'est moi sans doute. Mais cette trahison , quelle est-elle ? Quel mal ai-je fait ou pu faire à M. Rousseau ? En me supposant le projet de le perdre , comment pouvois-je y parvenir par les services que je lui rendois ? Si M. Rousseau en étoit cru , on me trouveroit bien plus imbécille que méchant «.

La trahison & le mal feroient , si cela étoit possible , d'avoir voulu perdre M. Rousseau de réputation , & par-là assassiner son ame [2]. La méchanceté feroit d'avoir caché la main sous le manteau de la bienfaisance , pour qu'on ne pût la voir armée d'un poignard.

Je le répète avec vérité , jamais je ne croirai M. Hume coupable de cette noirceur. Il a fait du mal à M. Rousseau sans s'en douter. Cet aveu ne doit pas blesser M. Hume. Etant enfant , j'ai ouï dire à M. de Montesquieu , qu'avec un bon cœur , l'esprit ne garantissoit pas des pièges des méchans.

En récapitulant ses griefs , M. Rousseau fait mention de plusieurs libelles. M. Hume convient de quelques-uns , se contentant d'observer qu'il n'y a pas trempé.

Il en cite un où l'Auteur ne peut déguiser sa

(1) Note de M. Hume.

(2) S'il se trouvoit quelque lecteur auquel je dusse dire qu'assassiner son ame n'est qu'une métaphore , je rougirois pour lui. Croire à l'ame , à son immortalité , est une de mes plus douces pensées.

rage sur l'accueil qu'on avoit fait à M. Rousseau à Paris.

Un autre où l'on dit qu'il ouvre sa porte aux grands , la ferme aux petits , reçoit mal ses parens , pour ne rien dire de plus.

M. Hume dit du premier : » Je n'ai aucune connoissance de ce prétendu libelle ; & du second , je n'ai jamais vu cette piece , ni avant , ni après sa publication , & tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoissance «.

En admettant ce fait , il faut convenir qu'il tient du miracle (*). Puisque M. Hume n'a pu se procurer à Londres ce que j'ai lu ici , il n'a qu'à prendre le *Saint James's-Chronicle* N°. 821 ; à la quatrième page il y trouvera un article pour M. Rousseau contenant trois demandes & une réflexion qui assaisonne le tout.

Dans la seconde question , on demande comment a-t-il pu se faire » que l'Auteur de la Nouvelle Héloïse soit froid , pour ne rien dire de plus , envers ses parens & amis , qu'il change souvent ces derniers , & qu'il en ait eu plusieurs qu'il a ensuite appelés monstres ?

» Que l'auteur de l'*inégalité* ait ouvert sa porte aux grands , & qu'il l'ait fermée aux petits « ?

Le lecteur peut examiner à présent avec plus de sûreté ce que M. Rousseau dit , page 36 , où il accuse formellement M. Hume d'avoir fourni cet article. Il est vrai que M. Hume s'en

(*) Jamais peuple n'eut plus de papiers publics , & ne les lut plus avidement que les Anglois. Les manouvriers les lisent dans les cabarets ; les gens riches , dans les cafés ou chez eux. Tout le monde s'en mêle.

lave bien , en assurant qu'il n'étoit pas présent lorsqu'il reçut son cousin.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen des notes sur la lettre de M. Rousseau. Elles consistent, pour la plupart, en dénis, en défaut de mémoire ; ce que j'ai dit de quelques-unes, peut faire apprécier les autres, qui ne sont d'ailleurs ni longues ni nombreuses.

La lettre de M. Hume en réponse à celle de M. Rousseau, est, j'ose le dire, froide, stérile, & ne débat qu'un seul article intéressant ; la scène attendrissante qui s'est passée entr'eux & qu'ils narrent différemment. Ces récits sont trop essentiels pour ne pas les comparer. Si on le fait attentivement, il ne sera pas aussi difficile qu'on pourroit le croire d'assigner celui des deux qui mérite qu'on y ajoute foi. Rapprochons-les, en débutant par celui de M. Hume, par la raison qu'il faut faire les honneurs du pas aux étrangers.

» M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il y avoit une chaise de retour prête à partir pour Wootton ; je crois même qu'il le fit annoncer dans les papiers publics, afin de mieux vous tromper. Son intention étoit de vous épargner une partie de la dépense du voyage, ce que je regardois comme un projet louable ; mais je n'eus aucune part à cette idée ni à son exécution. Il vous vint cependant quelque soupçon de l'artifice, tandis que nous étions au coin de mon feu, & vous me reprochâtes d'y avoir participé : je tâchai de vous appaiser & de détourner la conversation ; mais ce fut inutilement. Vous restâtes quelque temps assis, ayant un air sombre & gardant le silence, ou me répondant avec beaucoup d'hu-

meur ; après quoi vous vous levâtes & fîtes un tour ou deux dans la chambre ; enfin tout d'un coup & à mon grand étonnement vous vîntes vous jeter sur mes genoux , & passant vos bras autour de mon cou , vous m'embrassâtes avec un air de transport , vous baignâtes mon visage de vos larmes & vous vous écriâtes : *Mon cher ami , me pardonnerez-vous jamais cette extravagance ? Après tant de peines que vous avez prises pour m'obliger , après les preuves d'amitié sans nombre que vous m'avez données , se peut-il que je paye vos services de tant d'humeur & de brusquerie ? Mais en me pardonnant , vous me donnerez une nouvelle marque de votre amitié , & j'espère que lorsque vous verrez le fond de mon cœur , vous trouverez qu'il n'en est pas indigne.* Je fus extrêmement touché , & je crois qu'il se passa entre nous une scène très-tendre «.

Récit de M. Rousseau.

» Un soir, je vois encore chez lui une manœuvre de lettre dont je suis frappé. Après le souper, gardant tous deux le silence au coin de son feu, je m'apperçois qu'il me fixe , comme il lui arrivoit souvent , & d'une manière dont l'idée est difficile à rendre. Pour cette fois , son regard sec , ardent , moqueur & prolongé devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarrasser , j'essayai de le fixer à mon tour ; mais en arrêtant mes yeux sur les siens , je sens un frémissement inexplicable , & bientôt je suis forcé de les baisser. La physionomie & le ton du bon David sont d'un bon homme ; mais où , grand Dieu ! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ses amis !

» L'impression de ce regard me reste & m'agite ; mon trouble augmente jusqu'au faillite-

ment : si l'épanchement n'eût succédé , j'étouffois. Bientôt un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-même ; enfin dans un transport que je me rappelle encore avec délices , je m'élance à son cou , je le serre étroitement , suffoqué de sanglots , inondé de larmes , je m'écrie d'une voix entrecoupée : *Non , non , David Hume n'est pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes , il faudroit qu'il en fût le plus noir.* David Hume me rend poliment mes embrassemens , & tout en me frappant de petits coups sur le dos , me répète plusieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi , mon cher Monsieur ! Eh , mon cher Monsieur ! Quoi donc , mon cher Monsieur !* Il ne me dit rien de plus ; je sens que mon cœur se resserre ; nous allons nous coucher , & je pars le lendemain pour la province «.

Dans son narré , M. Hume ne veut supposer que de l'humeur à M. Rousseau : M. Rousseau , au contraire , n'annonce dans le sien que la triste impression que lui avoient donnée ses soupçons sur la conduite de M. Hume. Il paroît plus naturel qu'une effusion de cœur les suive , que de la voir amenée par la bouderie ou l'humeur , dont les traces sont toujours légères.

L'homme le plus uniforme , qui est le plus constamment le même , se laisse aller quelquefois à des momens d'humeur , de vivacité , occasionnés par les infirmités , l'embarras des affaires ou les chagrins qui les suivent. Dans ce cas , l'homme le plus juste peut s'oublier , & répandre dans son domestique , sur son ami même , les inquiétudes qui l'agitent. Un instant de réflexion suffit pour lui faire sentir son injustice , il en fait sans peine l'aveu à l'ami qu'il avoit contristé ; l'air de bonté qu'il reprend , qu'il redouble

double même dans son domestique, est l'excuse & l'aveu tacite de son humeur. Il seroit plus noble & plus grand sans doute de l'avouer tout haut, & ce seroit peut-être un moyen pour se garantir des rechûtes; mais l'amour-propre mal entendu s'oppose à des aveux qu'on estimeroit humilians vis-à-vis des gens que l'éducation & l'usage nous ont appris à regarder, non comme des hommes, mais comme nos inférieurs: tel est le train de la vie ordinaire.

Dans celui de l'amitié, si l'on n'est point à l'abri de quelques nuages passagers, on connoît du moins rarement les orages terribles qui sont plus fréquens en amour; mais lorsque des soupçons violens s'élèvent dans le sein d'une ame tendre contre un ami chéri, elle sent troubler tout son être: l'amour-propre peut la forcer à garder le silence sur les griefs qu'elle a ou croit avoir; l'amitié les rompt bientôt, les explications succèdent, & les réparations sont toujours en raison de l'offense que croit avoir fait l'ami qui s'estimoit lésé; il se la grossit, l'exagère, tandis que l'autre ami l'atténue & l'affoiblit; leurs cœurs se parlent, leurs yeux se mouillent, & la paix renaît dans leurs embrassemens.

Si l'on veut maintenant faire l'application de l'une de ces deux especes, l'on ne fera, je crois, pas embarrassé sur le choix. M. Rousseau n'avoit ni humeur ni bouderie. Il pouvoit avoir mal apprécié la conduite de M. Hume, mais très certainement il ne pouvoit être sans soupçon: la lettre que M. Hume réclame, & qui lui donne un air si triomphant, les confirme, & le condamne: s'il l'avoit pesée, lue, il ne lui diroit pas d'un ton presque punique:

» Vous n'avez pas fait attention que j'avois
M

une lettre écrite de votre main , qui ne peut absolument se concilier avec votre récit , & qui confirme le mien.

» C'est celle du 22 mars qui est pleine de cordialité , & qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ses noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent : on voit seulement quelques restes d'humeur sur la chaise «.

Si M. Hume avoit eu sous les yeux cette lettre , comment auroit-il pu concilier sans soupçons cet assemblage de gratitude sur ses services , & d'inquiétude sur ses sentimens ; où mettant , pour ainsi dire , » ses actions d'un côté & ses intentions de l'autre , au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il lui avoit données , M. Rousseau le prie de l'aimer à cause du bien qu'il lui a fait , & finit sa lettre , comme je l'ai rapporté , par lui dire : je vous embrasse , mon cher Patron , avec le même cœur que j'espère & desire trouver en vous «.

Toutes ces expressions , qui se renforcent mutuellement , n'appartiennent en aucune façon à l'humeur , mais aux doutes les plus caractérisés.

Il ne seroit pas honnête de croire que M. Hume les eût vus , sans chercher à les détruire par une explication décisive ; il est bien naturel de penser que s'il ne les a pas sentis , ce ne peut être par défaut de jugement , mais par distraction. Jusques-là , on explique , bien ou mal , la conduite de M. Hume ; il n'est pas aussi aisé de le faire , lorsque M. Rousseau dans sa grande lettre , passe du doute à l'accusation , & de celle-ci , à ce qu'il appelle la démonstration , & finit par dire :

» Abime des deux côtes ! je périrais dans l'un ou

dans l'autre. Je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable ; j'en suis le plus vil si vous êtes innocent. Vous me faites desirer d'être cet objet méprisable. Oui , l'état où je me verrois prosterné , foulé sous vos pieds , criant miséricorde & faisant tout pour l'obtenir , publiant à haute voix mon indignité & rendant à vos vertus le plus éclatant hommage , feroit pour mon cœur un état d'épanouissement & de joie , après l'état d'étouffement & de mort où vous l'avez mis. Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable , ne m'écrivez plus ; cela seroit inutile , & sûrement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent , daignez vous justifier. Je connois mon devoir , je l'aime & l'aimerai toujours , quelque rude qu'il puisse être. Il n'y a point d'abjection dont un cœur qui n'est pas né pour elle , ne puisse revenir «.

A tout cela point de réponse de la part de M. Hume.

En finissant la poursuite de ces lettres , je ne puis me refuser d'observer que toutes celles de M. Rousseau partent de son ame diversement affectée , & que celles de M. Hume sortent , pour ainsi dire , toutes armées de sa tête : dans celle du 19 Juin il lui demande d'envoyer son consentement pour la pension , de la maniere la plus froide. Je ne dis pas ceci pour M. Hume , mais rien n'est si glacé , si repoussant que les services de la plupart des courtisans. Rien n'est si empressé , si ardent que les offres qu'ils en savent faire.

Dans la lettre du 26 , l'amour-propre y joue un grand rôle : l'amitié lésée , ne s'y fait presque pas sentir.

Dans celle du 22 Juillet , qui doit servir

de réponse à la Catilinaire de M. Rousseau ; c'est bien autre chose. On voit un homme toujours maître de lui , qui , négligeant le corps des accusations , en secoue une seule branche sans l'arracher. Il rapporte ensuite une lettre de M. Walpole , pour prouver qu'il n'eut aucune part à celle qu'il publia sous le nom du Roi de Prusse. Passant ensuite à l'examen des motifs qui ont déterminé M. Rousseau à lui faire une querelle , à éclater contre lui , car on suppose toujours que c'est lui (& c'est la marotte de Messieurs les Editeurs ,) M. Hume discute , si c'est par mauvaise foi , & conclut puissamment , de l'avis de son sage conseil , c'est-à-dire de Messieurs les Editeurs , que c'est par un *mélange d'orgueil & de folie* ; quoiqu'il doute fort , que dans aucune circonstance de sa vie , M. Rousseau ait joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison , même dans les étranges lettres qu'il dit qu'il lui a écrites , où l'on trouve des traces bien marquées de son éloquence , & de son génie.

Un mélange d'orgueil & de folie ! Lui ! M. Rousseau ! Eh ! *Messieurs* , mes *chers Messieurs* ! La main sur la conscience. J'en appelle à vous. Car je ne veux pas faire remarquer au public que vos dernières raisons sont des sottises , des invectives grossières. Il vous diroit sans hésiter , ce que *Lucien* disoit au souverain Dieu de la fable : *Jupiter* tu te fâches , tu prends ta foudre , tu as donc tort.

M. Hume pour prouver qu'il n'en a pas eu d'écrire , ajoute : M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les Mémoires de sa vie , & qu'il rendroit justice à lui-même , à ses amis & à ses ennemis. Comme M. Davenport m'a mar-



qué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire , j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis ; mais cette révolution s'étant faite , je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ces Memoires paroissent après ma mort , personne ne pourra justifier ma mémoire , en faisant connoître la vérité : s'ils sont publiés après la mort de l'Auteur , ma justification perdra , par cela même , une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure , à en faire un précis que je destine à mes amis & dont je pourrai faire dans la suite , l'usage qu'eux & moi nous jugerons convenable ».

On pourroit , sans blesser M. Hume , lui demander quelques preuves de tout ce qu'il dit. Mais passons-lui comme une vérité , que M. Rousseau travaille à faire des Mémoires sur sa vie.

J'ai prouvé , en examinant l'avertissement de Messieurs les Editeurs , que c'étoit eux seuls ou les autres amis de M. Hume qui avoient fait bruyamment connoître ses démêlés ; si par hasard le motif de cet éclat leur eût été inspiré par la crainte des futurs mémoires de M. Rousseau , auxquels on le prétend occupé , ils auroient sûrement senti qu'il seroit ridicule de justifier M. Hume sur une accusation à venir. Tout le temps qu'elle eût été entre M. Rousseau & M. Hume , elle n'existoit pas pour le public : il falloit donc , pour la traduire à son tribunal , nécessairement répandre la rupture de ces hommes célèbres , noircir M. Rousseau , attendre que le public se

récriât contre des imputations sans preuves ; alors saisir, comme on dit, la balle au bond, & faire imprimer l'écrit ou mémoire sur lequel j'ai fait des observations. Ecrit soigneusement préparé, & destiné à l'usage que M. Hume ou ses amis trouveroient bon. On voit l'emploi que leur prudence raffinée leur en a fait faire sous le titre d'*Exposé succinct*, qui méritoit au moins l'épithète de justification convenablement préparée.

Je ne ferai point de réflexions sur un fait aussi énergique. Mais résumant en peu de mots tout ce qui a été dit sur la querelle des deux savans, je rappellerai une vérité commune qui en montre la base. Les hommes ne font jamais du mal que lorsqu'ils ont intérêt & possibilité de le faire. M. Rousseau soupirant après un état tranquille qu'il alloit chercher en Angleterre, y arrivant sans habitude, ainsi que sans parti, n'avoit ni intérêt ni moyens pour attaquer M. Hume dont il ne connoissoit ni la langue, ni les ennemis s'il en a. Cependant il s'est élevé un démêlé entr'eux.

J'ai avancé, non sans raison & sans preuves, que M. Rousseau avoit des ennemis à Genève, à Paris, & que M. Hume étoit le plastron derrière lequel ils se sont *tapis* comme des *braves* ; j'ai établi que ces ennemis avoient poursuivi M. Rousseau de Genève en Suisse, que de concert ils l'avoient attaqué à Londres par d'indignes libelles assez mal déguisés ; il est constant que M. Hume est lié avec eux. J'ai prouvé que sous le masque de l'*incognito*, les mêmes personnes ont publié les démêlés de M. Hume, que vraisemblablement ils avoient ourdis ; qu'ils ont fait bruit de ces démêlés pour avoir occasion de produire la justification *pochée* du docte Breton

dont ils ont dirigé , arrangé les matériaux ; le motif qui les a fait agir , c'est la haine armée par l'envie (*). L'on a vu dans cet écrit hâtivement fait , leurs moyens & leur but , qui étoit de perdre M. Rousseau en cherchant à le couvrir tout à-la-fois , des traits poignans du ridicule & de la noirceur de l'ingratitude. Trop de personnes auroient à rougir , si j'observois que rire d'une méchanceté lâchée sur un homme souffrant & persécuté , n'est pas d'une belle ame ; je croirois offenser le public , M. Rousseau , & me manquer à moi-même , si je cherchois à laver ce philosophe d'un vice qui n'est connu que des ames viles. Je ne dirai rien de plus à ses scientifiques ennemis.

(*) On sent bien que

Vixque tenet lacrymas , cum nil lacrymabile cernit. Ovid.

Je n'ignore pas qu'Ovide a dit *quia* au lieu de *cum*.



PLAIDOYER

PLAIDOYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU,

ET LE

DOCTEUR HUME.

REPRODUCED

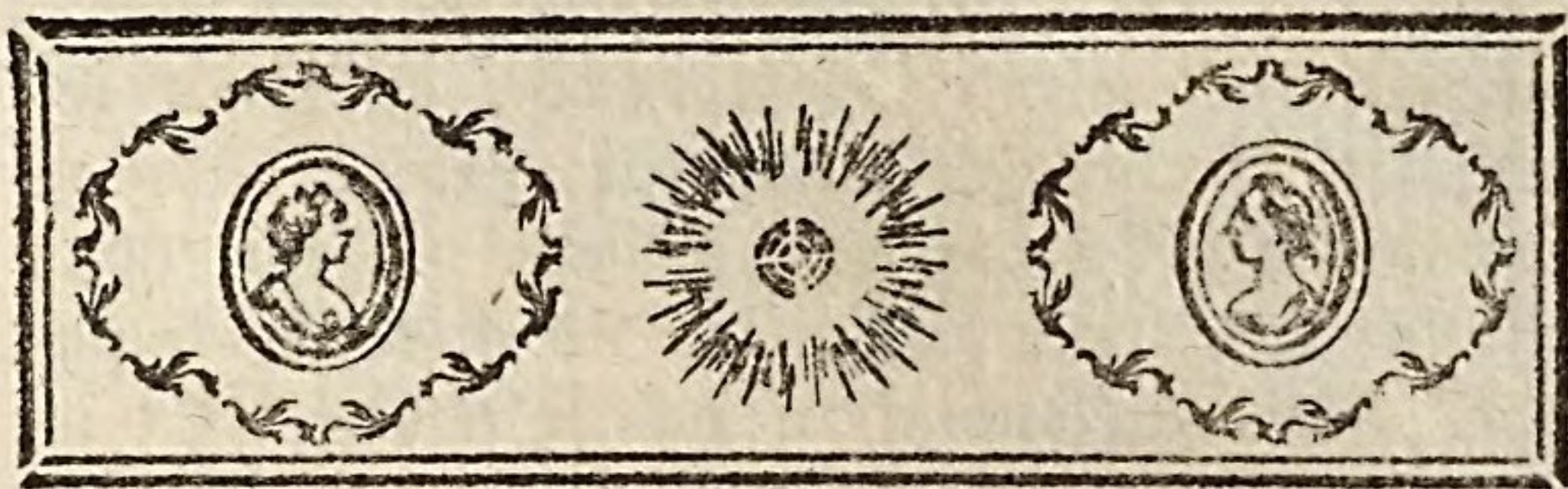
FOR THE

ALABAMA

FILE

DOCTOR WILL

Suppl. Coll. Vol. IV



PLAID OYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU

ET LE

DOCTEUR D. HUME,

L'HISTORIEN ANGLOIS;

AVEC DES ANECDOTES INTÉRESSANTES RE-
LATIVES AU SUJET.

*Ouvrage moral & critique , pour servir de suite aux
Œuvres de ces deux grands hommes.*

IL est peu de conversations où l'on ne s'entretienne des grands hommes qui tiennent un rang distingué dans la République des Lettres : tantôt c'est de Voltaire & quelquefois de J. J. Rousseau. Les jugemens que l'on a portés sur la conduite de ce Philosophe Genevois , & particulièrement sur son démêlé avec le docteur D.

N 2

Hume ont tant de fois varié , qu'il n'a jamais été possible de tabler sur quelque chose de certain relatif à ces deux objets. Je vais donc essayer de fixer à cet égard les discours du public. Mais qu'entend-on par le public ? Combien de fois a-t-on essayé de le peindre sans pouvoir cependant le faire ressembler à l'original ? Je n'entreprendrai pas de faire ici son tableau dans toute son étendue : j'avoue que ma capacité ne va pas jusques-là. Je tâcherai seulement de le définir de mon mieux, voici comment.

Le public est un arbre antique , planté depuis la création du monde , qui compte avec un nombre infini de générations , une multitude de branches attachées à son corps & soutenues par le même tronc. Il y en a de grosses , de médiocres , de plus foibles , de plus minces & de plus élevées les unes que les autres , & il n'y en a pas une qui se ressemble.

Si le lecteur ne me considère que comme la moindre des feuilles attachées à cet arbre-là , il ne m'offensera pas : d'ailleurs je n'ambitionne point l'honneur de lui être connu particulièrement. Je me borne à la faculté de pouvoir réfléchir , censurer , absoudre , condamner & écrire selon mes lumières. Les siennes sont bien plus étendues & plus étincelantes , je le fais , & je n'ignore pas qu'après tous les efforts que j'aurai faits pour lui plaire , bien loin de m'en tenir compte à mon avantage , il me réfutera , me censurera , me condamnera , m'approuvera peut-être : c'est à quoi tout Ecrivain doit s'attendre. Ce qui m'encourage à me livrer au penchant qui m'entraîne à mettre au jour ce que je pense des procédés réciproques entre M. Hume & M. J. J.

Rouffseau, c'est qu'en dépit même de la critique la plus amère, je suis certain de trouver des approbateurs. Je n'irai pas follement braver le public ; je ne viendrai pas lâchement gémir & pleurer pour obtenir son suffrage : je fais qu'il est sévère quand il le veut, indulgent quand il le faut ; qu'il aime la droiture & rend toujours justice à la vérité.

Mais j'entends le public sensé qui s'écrie :

A U F A I T, A V O C A T.

M'y voici.

Les Editeurs de la piece qui a donné lieu à celle-ci, pour vous faire voir, Messieurs, qu'ils ont étudié en rhétorique, débutent en exposant à vos yeux un tableau bien séduisant : c'est l'éloge pompeux des talens & des belles qualités de M. Hume. Ils peignent aussi avantageusement qu'il leur est possible le héros de leur comédie scandaleuse. Ils jettent avec beaucoup d'adresse de la poudre aux yeux des spectateurs, pour séduire, autant qu'il est possible, le préjugé, & le pencher du côté de celui qu'ils se flattent de pouvoir innocenter. De-là ils passent subitement au portrait de son adverse partie ; mais ce ne sont plus les mêmes couleurs qu'ils emploient ; ils abandonnent le carmin & l'outrémer, pour ne tremper leurs pinceaux que dans le noir & l'obscur. Sur la droite, tout est brillant & flatteur ; sur la gauche, tout est hideux & révoltant. D'un côté sont les roses, de l'autre les épines. Voilà le fin du métier. C'est un piège où il n'y a que les petits génies qui s'y laissent prendre ; mais les gens éclairés savent adroite-

ment l'éviter. Ils s'approchent & fixent attentivement les objets, confrontent les copies avec les originaux ; & si les peintres , soit par passion ou par enthousiasme , sont tombés dans les extrêmes , qu'ils aient flatté ce qui ne devoit pas l'être , & trop ridiculisé ce qui ne le méritoit pas , on les siffle & l'on ne les regarde plus que comme des barbouilleurs.

Fixez , je vous prie , Messieurs , ce premier chef-d'œuvre : ce doit être le portrait en grand du Philosophe Anglois. *Des mœurs douces & simples , beaucoup de droiture , de candeur & de bonté ; & la modération de son caractère se peint dans ses écrits.*

Il a employé ces grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquises par l'étude , à chercher la verité & à inspirer l'amour des hommes. Jamais il n'a prodigué son temps & compromis son repos dans aucune querelle ni littéraire ni personnelle , &c.

La suite du panégyrique n'est qu'un reste de fumée échappée de l'encensoir , pour dissiper les exhalaisons. Je la supprime pour vous faire remarquer , Messieurs ; que voilà en bien peu de lignes la peinture d'un homme accompli , c'est-à-dire , du Sage qui l'emporte de beaucoup sur tous ceux dont Plutarque nous a fait les portraits.

Il ne m'appartient pas de démentir un éloge aussi pompeux & si prévenant en faveur du célèbre Ecrivain , qui peut-être lui-même ne s'y reconnoît pas , parce que je me persuade qu'il n'a pas encore assez d'orgueil & d'amour-propre pour se croire infallible. S'il se croyoit tel , je le prierois de se ressouvenir que feu M. le général Barrington fut obligé , en 1762 , d'en-

voyer à M. Smolet, autre historien non moins estimé en Angleterre & dans la République des Lettres que son émule, une relation authentique de la conquête de la Guadeloupe, afin de démentir le public & l'instruire d'une vérité négligée par M. Hume : vérité importante & qui ne l'étoit pas moins pour la réputation du Général Anglois, que pour les intérêts particuliers des Insulaires qui venoient d'être conquis.

Cette anecdote qui paroît tout-à-fait étrangère à mon sujet, le feroit bien davantage si elle n'indiquoit pas un Ecrivain, qui se livre avec trop de précipitation à des bruits populaires : qui, pour remplir une feuille périodique [a] à certain prix, se hâte d'y insérer, sur la foi du premier venu, ce que le second avec preuve en main peut démentir.

Une telle conduite dénote toujours un homme bien plus avide de gain que de réputation : d'où l'on pourroit conclure que si M. Hume se fût autant appliqué à chercher la vérité, ainsi que ses apologistes veulent le faire croire, qu'elle ne lui eût point échappé, sur-tout dans la circonstance dont je viens de parler.

L'on peut répliquer à ce que je viens de dire, qu'un Ecrivain gagé par un Libraire, est souvent forcé, pour retirer le fruit de ses veilles, de remplir sa feuille à la volonté de celui qui le paye. M. Hume seroit-il réduit à cette fâcheuse extrémité ? Il en est plus à plaindre & moins coupable, j'en conviens : mais cette situation laisse toujours soupçonner une vénalité

(a) On achetoit l'histoire de M. Hume en détail par deux & trois feuilles, qui faisoient un Numero.

qui fixe l'appât du gain de l'Ecrivain obligé de subsister par ses talens. J'en ai connu plus d'un qui auroient été charmés de trouver quelque ressource auxiliaire dans la plume d'un habile homme, réduit à la fâcheuse nécessité de labourer à bon marché. Non, je ne prête pas encore cette intention à M. Hume, vis-à-vis de J. J. Rousseau, c'est une idée passagere: peut-être aurai-je occasion d'y revenir, & pourrai justifier dans la suite que si je n'ai pas rencontré juste, au moins ne me suis-je pas fort éloigné du but.

Que la modération de M. Hume convienne à son éloge, quand il s'agit d'examiner de sang froid les critiques ou les censeurs de ses ouvrages: qu'il fasse briller ce grand flegme philosophique si naturel aux Ecrivains Anglois: tout cela est fort louable & l'auroit été davantage, s'il eût témoigné plus de tendresse, ou sinon plus de pitié pour l'accablement où se trouvoit son soi-disant ami, & particulièrement quand celui-ci eut la foiblesse de marquer tant d'excès de sensibilité pour des procédés, dont le ridicule réjaillissoit sur ceux qui avoient eu assez de lâcheté pour les faire naître.

Plus M. Hume étoit persuadé que les querelles des Gens lettrés sont le scandale de la Philosophie, plus il devoit faire d'efforts pour étouffer par une justification amicable, la dispute qui venoit d'éclorre entre lui & J. J. Rousseau. C'étoit-là assurément une occasion tout-à-fait heureuse, pour attirer au flegme philosophique tous les éloges qu'il mérite; mais il ne l'a pas fait: les Editeurs de ses griefs s'y sont opposés: ces Messieurs vouloient peindre. Voici le pendant de leur premier tableau.

Tout le monde fait , disent-ils , que M. Rousseau , PROSCRIT DE TOUS LES LIEUX qu'il avoit habités , s'étoit enfin déterminé à passer en Angleterre.

Un démenti n'est plus à la mode , je ne m'en servirai pas. Au reste les proscriptions contre J. J. Rousseau , ne font point un reproche à lui faire : elles font à bien des égards son éloge , si l'on excepte l'article qui regarde la religion. Il n'a pas été pros crit du Comté de Neuchâtel ; sa maladie (b) seule l'en a fait sortir ; & cette façon d'habiller des portraits devroit couvrir de honte ceux qui s'en servent.

Socrate fut pros crit , & de même quantité de Philosophes dont on respecte encore la mémoire. C'est le fort de tous les hommes extraordinaires , qui veulent s'élever au-dessus des préjugés reçus. Le grand Wolff fut pros crit , & son rappel n'a pas moins illustré l'exilé , qu'éternisé la gloire du Monarque savant qui l'engagea à revenir dans ses Etats , éclairer l'une des plus célèbres Universités de l'Allemagne.

Les choses qui souvent paroissent les plus éloignées , se rapprochent. Si la force d'un certain parti , à Genève , reprenoit le dessus , Rousseau pourroit encore y trouver un asyle , & peut-être une statue , tandis que les barbouilleurs qui ont voulu le noircir à toute outrance ,

(b) Une humeur inquiète, ombrageuse, taciturne, qui, selon les Pythagoriciens, s'évapore en fumées qui attaquent le cerveau, & font faire à l'esprit bien des sottises & des extravagances : c'est l'aveu de J. J. Rousseau lui-même.

ne trouveroient par-tout que des huées & des mépris.

Il y a toujours de la bassesse à reprocher à un homme qu'il est proscrit ; & surtout quand il ne l'est pas pour des faits qui déshonorent.

Les amis de M. Hume, disent les Editeurs, *se sont réunis pour l'engager de rendre sa justification publique (c)*. Ah que ce siècle est abondant en amis pour M. Hume ! Mais de tels amis ne le font gueres, ou tout au moins ils ne paroissent pas l'être de la premiere classe. De vrais amis ne donnent jamais de conseil qui puissent troubler le repos de ceux qu'ils aiment. Au contraire, ils s'écrient, fuyez les éclats qui peuvent vous attirer mille inquiétudes & scandaliser le public. Si vous êtes innocent, méprisez par le silence les invectives d'un ennemi méprisable par sa méchanceté. Si vous êtes coupable, avouez votre faute, rétractez-vous, reconciliez-vous : toutes ces choses sont possibles ; il n'y a que la façon de le faire qui édifie, & qui fait connoître, *qu'errer est d'un mortel, pardonner est divin* [†].

Les Editeurs terminent leur avertissement en assurant que *M. Hume*, en livrant au public les *pièces de son procès*, les a autorisés à déclarer *qu'il ne prendra jamais la plume sur ce sujet*, & continuent en outrageant son adversaire, de le défier de revenir à la charge, *qu'il peut pro-*

(c) Dans un autre endroit, M. Hume déclare que plusieurs autres de ses amis lui avoient conseillé le contraire : ceux-ci connoissent mieux l'art de donner de bons conseils.

(†) Pope.

duire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles ? qu'il peut créer & réaliser de nouveaux phantômes, & envelopper tout cela des nuages de sa rhétorique, qu'il ne sera pas contredit. Et ils finissent par avertir le public que M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes.

Pensoient-ils, en parlant ainsi, que ces esprits droits, plus ils le feront, plus ils tâcheront de le faire connoître ; & que ces cœurs honnêtes qui se trouvent parmi le public, plus ils auront de probité, plus ils s'empresseront à embrasser & à défendre la cause, je ne veux pas dire seulement de l'innocent, mais d'un homme à talens, persécuté pour des singularités qui ne sont point des crimes, si tant est qu'ils ne soient pas les premiers symptômes d'une maladie incurable.

Je passe à l'exposé de M. Hume.

Rien de plus obligeant & de plus noble que le premier procédé de cet Anglois à l'endroit du Genevois expatrié. Il lui offre chez lui un asyle & n'avoit pas besoin d'autre motif, ajoute-t-il, pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que lui avoit donnée du caractère de ce Genevois, la personne qui le lui avoit recommandé. C'est-à-dire, que cette même personne déjà bien connue de M. Hume, étoit capable de se connoître en hommes & d'apprécier leur vertu & leur mérite. Mais à ce titre magnifique il en ajoute un autre ; la célébrité de son génie, de ses talens & de ses malheurs étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui.

Je serois tenté de penser, moi qui crois de connoître un peu le génie Anglois, que la célé-

brité de son génie & de ses talens, étoit le motif le plus puissant qui engageoit M. Hume à ce bel *acte d'humanité*, & que l'espérance que le bienfaiteur avoit conçue de tirer parti de cette bruyante célébrité, lui avoit fait concevoir le dessein d'attirer chez lui un homme de génie, & dont les talens s'étoient acquis en Angleterre une réputation distinguée; par une multitude d'éditions de ses ouvrages, qui avoient enrichi les Libraires qui les avoient publiés.

Il n'y auroit pas eu une grande gloire à remplir un acte d'humanité à ce prix-là; attirer un homme chez soi, qui fait ou que l'on soupçonne qui peut mériter de nouveaux suffrages de la part du public, l'engager à quêter des souscriptions, & enfin se procurer par son travail de quoi fournir à sa subsistance & peut-être encore à grossir la fortune de son prétendu bienfaiteur : voilà le point de perspective que j'apperçois dans ce bel acte d'humanité, & qui pourtant ne mérite pas que l'on blâme trop celui qui le fait, en considération de ce que l'intérêt personnel fait aujourd'hui la base de presque toutes les liaisons humaines & des bienfaits que l'on répand dans le monde.

On me reprochera de prêter ici à M. Hume un point de vue que peut-être ai-je mal jugé quant à ce célèbre Ecrivain, & je lui fais mes plus humbles excuses d'une supposition qui ne prend son origine que dans ce que j'ai vu moi-même en Angleterre à l'égard de plusieurs hommes à talens. Ils y arrivoient peu décorés des faveurs de la fortune, il est vrai, mais ils pouvoient y déployer leur savoir faire. Quand c'étoient gens d'un mérite distingué, leurs confreres opulens & accrédités les accueilloient

avec empressement, & leur offroient quelquefois les moyens de débiter. Mais ces moyens se réduisoient, en travaillant sans relâche, à pouvoir joindre les deux bouts de la semaine. Leurs prétendus bienfaiteurs prônoient avec enthousiasme leurs productions : ils faisoient plus ; j'en ai vu qui s'en chargeoient pour les montrer, en retiroient eux-mêmes le prix, qui ne tomboit jamais en entier dans les mains de l'artiste ou de l'ouvrier.

Je ne mettrai point en parallele avec un homme de lettres aussi respectable que M. Hume, l'ex-Arlequin d'un certain théâtre, qui a eu le secret, à la faveur d'une semblable industrie, de former un magasin d'une quantité de chefs-d'œuvre de toute espèce, fruits précieux de la capacité des meilleurs ouvriers, ou des plus habiles peintre dessinateurs & mécaniciens en tous genres, à qui cet usutier ne procuroit que la vie & l'habit, tandis qu'il acquéroit à leurs dépens l'immense fortune dont il jouit.

Je pourrois appliquer à la plupart des Libraires de Londres, à quantité de négocians & de mécaniciens, cette trop coupable industrie envers ceux qu'ils font travailler comme des esclaves, pour ne leur accorder non pas de quoi vivre, mais uniquement de quoi languir & ne pas mourir de faim.

Si ceux qui se sont enrichis en Angleterre par le moyen des productions de J. J. Rousseau, avoient tant soit peu de conscience & d'équité, ce Genevois seroit bientôt à couvert des injures de la fortune.

La lettre écrite par J. J. Rousseau de Moitiers-Travers, en Février 1763, n'a pas été

écrite par Rousseau malade, mais par Rousseau se portant bien. Elle développe avec toute la sagacité & la noblesse convenables, les sentimens de la plus vive reconnoissance & de l'amitié la plus sincere pour les offres généreuses que M. Hume lui faisoit. L'auteur d'Emile ne s'y déguise point : ses aveux sont naïfs ; les transports de son ame s'y font sentir avec cette véhémence qu'inspirent la sagesse & la probité.

Je défie que l'on puisse jamais arracher de la plume d'un homme né méchant, quelque éloquent qu'il soit, des expressions aussi pures & aussi naturelles que celles dont il se sert pour faire connoître les replis les plus secrets de son cœur. Ce n'est point le langage affectueux de ce siècle, c'est celui des hommes des premiers temps, où la franchise & la sincérité se glorifioient de paroître avec toutes les beautés qui les accompagnoient alors.

Ce n'est point un homme absolument libre quant aux facultés de l'ame, c'est un captif qui se croit enchaîné par les mépris du fanatisme, qui se voue en entier à un confrere qu'il s' imagine être son vrai libérateur, mais qui dans la suite ne paroît vouloir briser ses chaînes que pour lui en préparer de plus dures & de plus pesantes.

Dans la lettre du même Auteur datée du 4 Décembre 1765, on remarque toujours le même esprit de sensibilité, la même confiance, & le même point de vue qui fait soupirer le Philosophe Genevois après une retraite solitaire & libre, où il puisse finir ses jours en paix. Ce projet étoit facile à exécuter, autant par les soins de M. Hume, que par la bonne volonté de celui qui bernoit toute sa fortune à ce bien-

être philosophique , qui , disoit-il , fixoit toute son ambition.

Ce qui prouve que Rousseau n'étoit pas tout-à-fait bien sain lorsqu'il écrivit cette seconde lettre , c'étoit cet excès de confiance qu'il mettoit avec trop de légèreté dans les offres de services que venoit de lui faire le Philosophe Anglois. Il le faisoit penser à sa manière , c'est-à-dire , avec ces sentimens héroïques si familiers aux héros de l'Astrée ou du grand Cyrus : & recevant les promesses pour les réalités , il se flattoit trop légèrement d'une conquête qui n'étoit pas encore bien certaine.

Le destin qui voile à nos yeux l'avenir en avoit autrement disposé ; le projet échoua : tous deux s'en étonnent : autre preuve que l'un & l'autre n'avoient pas assez de bon sens pour sentir que cette prétendue étroite amitié , contractée par deux esprits si différens , n'étoit pas une chaîne indissoluble.

La lettre de M. Rousseau à M. Clairaut n'est pas en apparence plus simulée que les précédentes , l'Auteur en y peignant l'étroite situation où il se trouvoit de faire ressource de *son Dictionnaire de Musique pour avoir du pain* , paroïsoit bien moins faire cet aveu pour exciter la commisération du public , que pour engager un savant charitable à se charger de la correction & de la vente de son ouvrage.

L'interprétation que M. Hume donne à cette démarche n'est point à son éloge : elle ne fait pas voir le philosophe , ni même l'homme sensé : elle montre une ame vile , un esprit dur , & tout ce que la vengeance peut graver de plus noir dans le cœur humain.

Quand un homme ne doit ses disgraces

qu'à des infortunes & non pas à sa mauvaise conduite, pourquoi rougiroit-il de sa misere, qui n'est que l'ouvrage des coups du sort, pour ne pas dire des injustices des hommes? Pourquoi, avec la preuve de sa vigilance en main, se feroit-il scrupule de recourir avec décence aux ames nobles & aux cœurs bienfaisans, qui sont les instrumens dont la providence se sert pour aider nos ames vertueuses, mais plus particulièrement aux hommes laborieux?

Rousseau qui se contredit assez souvent dans ses sentimens, avoit oublié qu'après avoir refusé les libéralités de plusieurs personnes distinguées par leurs dignités ou par leur fortune, il ne lui convenoit plus, en demandant un service à M. Clairaut, de terminer sa lettre, en lui disant *qu'il exerceroit une charité très-utile*. Cette maniere de s'exprimer convient assez à un mendiant du bas étage, & jamais à un homme qui fait manier à son gré la parole, & qui peu être le maître des expressions dont il se sert, sachant sur-tout l'art de les anoblir à son gré. Au reste, ce n'est dans le fond qu'une légère contradiction de sentimens opposés les uns aux autres, & qui ne méritoient pas que M. Hume épanchât son fiel jusqu'à dire, *qu'il sait avec certitude que cette affectation de misere & de pauvreté extrême, n'est qu'une petite charlatanerie que Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus intéressant & exciter la commiseration du public, & qu'il étoit bien éloigné alors, c'est-à-dire en accueillant ce Genevois, de soupçonner un semblable artifice*.

Il auroit dû assaisonner cette petite noirceur de quelques exemples ou de quelques traits qui eussent pu servir de preuve à cette trop grossiere

fiere calomnie. Sans doute que M. Hume, en se livrant avec trop de chaleur à son ressentiment, ne s'appercevoit pas que cette accusation devenoit un véritable paradoxe, en avançant un instant après : *Qu'il savoit que plusieurs personnes attribuoient l'excès fâcheux où se trouvoit M. Rousseau à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis. Défaut qu'il appelle respectable, parce que ajoute-t-il, trop de gens de Lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches indignes de les protéger.*

Qu'il me soit permis de faire ici une petite digression pour demander à M. Hume, si tous ses ouvrages sont raisonnés de la même manière : je n'en crois rien ; ils risqueroient trop de ne faire qu'un fait de la boutique du Libraire chez l'Épicier.

Cette petite charlatanerie employée par un homme qui auroit sa réputation à cœur, seroit une très-coupable supercherie digne du plus grand mépris, & qui auroit été bientôt publiée par l'un ou par l'autre des faux bienfaiteurs dont ce siècle abonde.

Quoi ! Rousseau auroit cherché à s'attirer par ruse, quelques écus pour refuser hautement des poignées de louis d'or ! Il n'auroit étalé son extrême pauvreté que pour s'opposer avec plus d'effronterie & d'orgueil aux bienfaits d'un grand Monarque ! Son égarement ne va pas encore jusques-là. Je croirois plutôt que J. J. Rousseau a contracté une façon de penser, sur les bienfaits qui émanent de l'ostentation, qui ne peut convenir qu'à lui seul, & qui selon moi, ne s'accorde du tout point ni avec la raison ni avec les sentimens de la nature. J'oserois même dire

qu'une semblable conduite , de la part d'un homme sensé , feroit une insulte aux décrets de la Providence , & que s'opposer aux dons qu'elle veut nous faire par les mains d'un homme pieux , est en quelque sorte nous déclarer indignes de ses soins & de ses bénédictions. Recevons toujours , & apprenons à faire un bon usage de ce qu'elle nous donne , d'abord pour nous-mêmes , & ensuite pour les objets de pitié qui ne s'offrent que trop fréquemment à nos yeux.

Peut-être que par une haine misanthropique contre tous les hommes en général , M. Rousseau croit qu'il est indigne à un honnête homme d'accepter des secours de ceux que l'on n'aime pas véritablement. Eh ! pourquoi ne pas aimer ceux qui se distinguent par une vertu si rare & si louable ! Mais il n'est pas le seul de ce caractère : j'en ai connu , je ne dirai pas de ces hommes orgueilleux , mais de ces fortes d'insensés , qui préféreroient les douleurs de la nécessité aux secours généreux que leur offroient des hommes opulens , & qu'ils soupçonnoient ou trop orgueilleux , ou même trop remplis d'ostentation.

Je crois même entrevoir dans les procédés de J. J. Rousseau , que rien ne coûteroit plus à cet Auteur si célèbre , que d'être obligé de montrer de la reconnoissance pour des services qui ne partiroient pas d'une ame véritablement loyale , ou d'une générosité qui ne seroit pas accomplie.

Un esprit inquiet , & aigri par de violens chagrins , peut aisément adopter des préjugés de cette espece ; on ne sauroit l'applaudir parce qu'il en est plus malheureux. Pour devenir ami

véritable, il faut être droit, né sensible & libéral, il faut que l'esprit soit orné & que l'ame ne soit point malade : sans ces qualités essentielles à cimenter l'amitié, il n'est pas possible d'avoir un cœur vraiment reconnoissant.

C'est peut-être parce que la plupart des bienfaiteurs ne connoissent pas assez les devoirs qui précèdent les actes de bienfaisance & d'humanité, qu'il y a presque autant d'ingrats que de personnes obligées. Il est si ordinaire d'être bienfaiteur par ostentation ou par intérêt, qu'il est très-difficile, même en obligeant avec profusion, d'inspirer une véritable reconnoissance.

Sentir un bienfait, desirer de le reconnoître & de marquer avec joie l'obligation dont on est pénétré, voilà la reconnoissance, & voilà ce que toutes les premières lettres de J. J. Rousseau à M. Hume expriment parfaitement. Il reste à savoir si le cœur de ce Genevois en étoit véritablement pénétré? Je le crois, parce qu'il s'attendoit que son nouvel ami réaliseroit, à sa fantaisie, ou selon ses souhaits, les services qu'il en espéroit.

Madame Deshoulières dit que, *chacun parle bien de la reconnoissance*, mais que peu de gens en font voir : elle a raison, parce que peu de gens s'en rendent dignes.

Il y a dans le cœur de la plupart des hommes, & sur-tout dans le plus grand nombre des Gens de Lettres, beaucoup trop d'amour-propre ou de vaine gloire, trop de fausse délicatesse & de présomption, pour qu'ils puissent être vraiment reconnoissans. Pareillement dans le nombre de ceux que la fortune favorise, il y a trop d'impériorité & d'ostentation dans la manière avec laquelle ils font couler leurs bienfaits, pour qu'un cœur né sensible ne s'en trouve pas un peu blessé.

Quel appareil peut-on appliquer sur cette plaie ? sinon d'oublier généreusement le titre de bienfaiteur, pour ne se parer en silence que de celui d'homme libéral & bienfaisant. M. Fagel, l'immortel Fagel (*), l'homme du monde, ou plutôt le particulier qui se distinguoit avec le moins d'éclat par l'effusion d'une multitude de bienfaits & d'œuvres pies, soutenoit qu'il n'avoit jamais trouvé des ingrats.

Il y a des cœurs nobles & solidement vertueux, formés par la probité & par la sensibilité, qui trouvent de la grandeur d'ame à témoigner leur reconnoissance ; il en est de même qui, poussés par les mêmes vertus, trouvent un plaisir inexprimable à rendre des services prompts & efficaces ; qui ne cherchent leurs récompenses que dans la joie secrète qui se glisse au fond de leur ame, à mesure qu'ils partagent le pouvoir de la Providence, en faisant du bien aux hommes. Ceux-ci sûrs de ne jamais faire des ingrats, sont ordinairement ceux à qui une pure & vraie reconnoissance vient rendre l'hommage le plus sincère.

M. Rousseau, à ce que je pense, n'a refusé les services que l'orgueil, l'amour-propre & l'opulence lui présentoient, que parce qu'il appréhendoit d'être humilié par la hauteur, le dédain & les froideurs qui ordinairement les précèdent ou les accompagnent. Il sentoit peut-être plus vivement qu'un autre l'impossibilité qu'il y avoit d'être véritablement reconnois-

(*) Greffier des Etats-Généraux, oncle de celui de même nom, qui remplit aujourd'hui le même emploi.

fant, quand on acceptoit des graces à ce prix-là.

Lorsque la sagesse & la raison agissent de concert pour régler les penchans des hommes, le cœur devient le siege de la gratitude, l'ame ne respire que tendresse & sensibilité, & l'esprit ne sert plus alors qu'à mettre le sentiment en œuvre, & porte la délicatesse jusqu'à épargner à l'infortuné le soin de se mettre en frais de reconnaissance. Quand celle-ci est sincere, elle n'attend pas qu'on la recherche : elle se fait gloire à paroître ; son émotion est visible, elle n'évite pas, mais elle court au devant du bienfaiteur. Eh ! pourquoi s'abstient-elle ordinairement de faire ce trajet ? c'est parce que l'opulence orgueilleuse la voudroit toujours voir à ses pieds. On peut inférer de-là, que la plupart de ceux que l'on oblige ne sont ingrats, qu'à cause qu'ils n'envisagent la reconnaissance que comme une servitude qui fait expirer de honte & de regrets l'amour-propre, l'orgueil & la fausse délicatesse.

Il n'y a presque point d'homme qui ne voulût être en état de se passer des services d'autrui, & il n'y en a point qui d'une manière ou d'une autre, ne soit réduit à la nécessité d'y recourir.

Si tous les hommes pensoient de tems en tems à la fragilité de la nature humaine, à leur existence exposée à tant de maux différens & à leur fin prochaine, ils connoïtroient mieux les disproportions de fortune qui les défunissent. L'opulence seroit moins superbe & l'indigence moins rampante. Le riche seroit un usage tout différent de ses trésors : le pauvre ouvrier qui s'en ressentiroit davantage, tireroit un meilleur parti de ses forces & de ses travaux.

Le riche , quand il fait agir le pauvre , ne fixe que l'ouvrage qu'il lui commande , sans se donner la peine de pénétrer dans le fond de son ame ou de ses pensées ; loin de le plaindre ou de le consoler de son état d'abjection , il le méprise , & l'avilit souvent outre mesure : à peine lui prête-t-il la faculté de penser ; tandis que cet ouvrier capable de raisonnement & de réflexion , gémit à l'aspect d'un Crésus indigne de sa fortune ; il n'ose le mépriser ouvertement , mais il grave ses vices dans le fond de son cœur , ce n'est plus pour l'homme opulent qu'il montre de la déférence , ce n'est que pour les richesses que celui-ci possède. Son humilité en devient seulement le *tire-bourre*.

Moins de fierté ou d'impétuosité du côté de l'homme heureux adouciroit beaucoup les maux & les peines de l'infortuné : le premier seroit mieux servi & plus aimé , & le second plus actif & plus attaché à son devoir. L'avare seul seroit l'ennemi de la société : on le mépriseroit , on le fueroit pour n'offrir des vœux & de la considération qu'à l'homme juste , integre & libéral : alors l'ingratitude seroit moins connue , parce que le bienfaiteur seroit plus sensible & plus humain , & qu'en faisant du bien à quelqu'un , il s'imagineroit ne payer qu'une dette contractée entre lui & l'obligé par les caprices de la fortune.

Je pense que ce n'est qu'à la suite de semblables réflexions , & des sentimens qu'elles font naître dans le cœur d'un honnête homme , que le plus distingué de mes bienfaiteurs , m'écrivit ce que je vais rendre autant que ma mémoire peut le faire , pour suppléer à sa lettre originale que je n'ai pas auprès de moi.

» Cessez de peindre , je vous prie , vos sen-

timens de reconnoissance. Je les crois fort beaux & je les croirois encore plus magnifiques si vous ne m'en eussiez pas parlé ; je n'ai fait en vous obligeant que ce que tout homme aisé doit exécuter de gaieté de cœur à l'endroit d'un homme de mérite que la fortune ne favorise pas. Le plaisir que j'ai trouvé à adoucir vos inquiétudes m'a tenu lieu de toutes les marques de gratitude que vous pourriez m'en donner. Je juge de vos bonnes qualités , par vos mœurs & votre conduite , & j'infere de-là , que vous n'agissez que par de bons principes : plus un homme est éclairé, plus je pense qu'il fait faire un bon usage de ses lumieres. En prévenant vos intentions , je me suis mis à votre place , je vous ai transporté à la mienne. Je vous ai fait penser comme je pense , & j'ai agi comme je me persuade encore que vous l'auriez fait , si vous eussiez pu disposer en ma faveur du billet de banque dont vous m'avez annoncé la réception ».

» Je vous avertis que pour mieux oublier le titre que vous me donnez de bienfaiteur , j'ai brûlé l'article de votre lettre qui me le prodiguoit à trop de reprises.

» Cessez pour toujours de le prononcer dans vos lettres. Ce seroit me défendre d'y répondre. Je compte bien que vous vous en servirez encore moins de vive voix ; autrement je m'imaginerois que vous le feriez à dessein de me faire rougir. Un service rendu en mérite un autre. Celui que je vous demande , & dont vous ne pouvez vous dispenser , c'est de me considérer comme votre bon ami , & rien de plus. Soyons libres avec décence , familiers sans affectation , polis sans contrainte , & jouissons ,

sans nous oublier , des privileges de l'égalité-
E. E. «.

Après une pareille déclaration , je demande
s'il seroit possible à l'homme le moins vertueux
de devenir ingrat ? Je n'en crois rien.

Le plus libre de tous les devoirs , quoique
très légitime , c'est celui de la reconnoissance :
donnez-lui des chaînes , quelque douces que
vous vouliez les forger , l'ingratitude s'avance &
ne cherche qu'à les rompre.

Que l'Editeur de l'ouvrage que je réfute fasse
ses efforts pour montrer aux yeux du public J. J.
Rousseau comme le plus ingrat & le plus mé-
chant de tous les hommes. S' imagine-t-il d'en
être cru sur sa parole ? Ses argumens , tout bril-
lans qu'ils paroissent , ne persuaderont jamais
que des esprits bornés & incapables de discer-
nement ; & toutes les couleurs qu'il emploie
pour peindre M. Hume comme le plus généreux
Mécene de son siècle , ne serviront de même
qu'à faire paroître sa partialité , & non pas les
sentimens d'un homme juste & raisonnable.

Mais ce ne sont plus les Editeurs , c'est M.
Hume qui va parler , c'est lui qui va caractéri-
ser son adverse partie. *Je croyois* , dit-il , *qu'un*
noble orgueil , quoique porté à l'excès , méritoit de
l'indulgence dans un homme de génie , qui , soutenu
par le sentiment de sa propre supériorité , ou par
l'amour de l'indépendance , bravoit les outrages de
la fortune & l'insolence des hommes.

Est-ce là le langage d'un homme qui n'a étu-
dié , comme le disent les Editeurs , *que pour*
éclairer le genre-humain ?

Je ne fais si ma mémoire me trompe , mais
j'ai toujours oui dire que l'orgueil étoit un vice
détestable

détestable & détesté par tous les Philosophes qui ont contribué à éclairer l'humanité ; que rien n'étoit plus nuisible au bonheur de la société , qu'un orgueilleux insolent : & quand il plaît à M. Hume de l'ennoblir , il me paroît qu'il s'éloigne beaucoup du devoir attaché à l'état qu'il a embrassé , lui qui sans doute auroit dit dans une autre occasion , que l'orgueil conduisoit à la tyrannie , qu'il étouffoit les sentimens de cordialité & de bienfaisance , qu'il faisoit sans cesse la guerre aux amis de la vertu , & fouloit à ses pieds l'innocence & la candeur.

Si l'épithete de noble pouvoit convenir à ce vice affreux , surtout quand il est poussé à l'excès , je dirois qu'un noble orgueil porté au suprême degré , avoit si fort aveuglé M. Hume , qu'il ne s'appercevoit pas du ridicule qu'il s'attiroit dans le monde , en prenant lui-même la trompette pour publier en gros & en détail tout ce qu'il avoit fait en obligeant le philosophe Genevois.

Il accorde & ne peut refuser du génie à J. J. Rousseau. Est-ce qu'on a jamais vu un homme de génie pousser l'orgueil à l'excès ? Un pédant pétri des préjugés qui regnent sur les bancs de l'école , se gonfle quelquefois d'orgueil , & s'attire par là l'indignation de tous ceux qui le connoissent : mais a-t-on vu quelque homme d'un vrai mérite donner tête - baissée dans ce vice abominable ? Non , sans doute , Newton , Wolff , Fénelon , Fontenelle , Mafei , le Franc de Pompignan & nombre d'autres que je pourrois nommer , étoient par leur candeur & leur affabilité les antipodes de l'orgueil. A-t-on jamais oui dire *que l'orgueil porté à l'excès méritoit de l'indulgence dans un homme de génie ?* Qui peut

lui accorder cette indulgence ? sinon un esprit superbe & hautain. Eh ! comment la lui accorde-t-il ? comme un tribut qu'il ne lui paye que pour le recevoir à son tour.

Pour bien définir un objet , ou pour peindre les vices du cœur & les foibleffes de l'esprit humain , il faut être maître de la parole , & connoître la valeur des termes.

Que M. Hume me permette encore de lui demander ce que c'est qu'un *orgueil excessif soutenu par le sentiment de sa propre supériorité autant que par l'amour de l'indépendance*, qui brave les outrages de la fortune & l'insolence des hommes ? Quant à moi , je ne trouve dans cette phrase qu'un paradoxe indéfinissable. Tout ce que je puis dire , c'est qu'un orgueil de cette espèce n'est qu'une folie outrée , qui ne mérite d'autre indulgence que celle que l'on devroit employer pour la faire loger aux petites-maisons. Un homme qui croit être né pour lui seul , qui pense n'avoir besoin de personne , & que personne ne doit avoir besoin de lui : qui croit en refusant les services nécessaires au besoin de la vie , braver les outrages du sort & l'insolence des hommes , n'est qu'un insolent lui-même , qui devroit être conduit, non pas en Angleterre par un auteur accrédité , mais dans quelque Isle déserte par un Antropophage , & placé au milieu d'un bois épais qui lui déroberoit pour toujours la lumière du soleil. Car s'il fixoit attentivement cet astre bienfaisant , il apprendroit , à force de réflexion , que sans le secours de ses rayons , la terre ne produiroit que des rochers & des glaces perpétuelles , & que puisqu'il éclaire les hommes , qu'il les réchauffe , & qu'il concourt à leur existence , il

semble en même temps les exhorter à se reconnoître, à se rapprocher & à se secourir réciproquement.

Or, quand M. Hume est convaincu qu'un homme est tel que lui-même dépeint J. J. Rousseau, y a-t-il plus de folie que de raison à vouloir l'introduire d'abord dans la bonne société? y a-t-il beaucoup de prudence à faire des démarches réitérées pour lui obtenir une pension? y a-t-il de la sagesse à exposer un grand monarque à un refus, surtout de la part d'un insensé, qui croit faire dépendre sa gloire & son honneur du plaisir de mourir de faim & de braver les Rois?

Puisque l'Auteur Anglois vouloit avoir de l'indulgence pour cet illustre Genevois expatrié, il pouvoit, en étudiant de prime abord le fond de son caractère, le servir à sa guise, & ne pas le détourner, malgré lui, du chemin de Bethlem (*).

J'ai toujours cru, depuis la publication du discours de J. J. Rousseau qui remporta le prix de l'Académie de Dijon, que cet auteur cherchoit à se singulariser, pour ne pas dire s'éterniser par des traits tout-à-fait opposés au bon sens & à la raison.

On ne peut lui refuser beaucoup de connoissances & de capacité, dont il a fait le partage, tantôt pour enfanter bien de bonnes choses, & tantôt pour en créer de fort absurdes. Les premières pouvoient lui mériter non-seulement de l'indulgence, mais encore une protection toute particuliere de la part de ses confreres en litté-

(*) Maison des fous à Londres.

rature aisés ou opulens. Les secondes devoient charitablement s'oublier ; ou si l'on vouloit s'en ressouvenir , ce ne devoit être que pour ne laisser voir en lui que l'homme animé par deux ames différentes , dont l'une le guidoit vers le beau , le sublime & le merveilleux , en attendant que l'autre vînt étaler les égaremens & les caprices dont il étoit farci. Enfin on doit avoir pour lui quelque indulgence , en considération qu'il n'y a point d'homme qui soit né exempt de foiblesses ou d'imperfections. Mais le tympaniser , l'avilir , le tourner en ridicule , n'étoit pas le plus sûr moyen pour le refondre & lui faire changer de conduite ; c'étoit l'aigrir & l'irriter jusqu'au point, comme il le dit lui-même , de lui faire faire bien des sottises.

Rousseau ne vivant que de choux & de carottes , n'auroit sûrement pas ruiné les bienfaiteurs qu'il auroit voulu choisir. En supposant que sa pauvreté eût été aussi réelle que sa lettre à M. Clairaut le témoigne , la nécessité l'auroit obligé d'implorer leurs secours. On se lasse aisément de souffrir , & l'on s'ennuie davantage de languir. Malgré les soupçons déplacés de M. Hume pour représenter Rousseau comme affectant une fausse pauvreté , je me persuade qu'un homme qui est à son aise , n'écrit pas , *vous exercerez à mon endroit une charité très utile , & dont je serai très reconnoissant*. En sollicitant un service qui coûte des soins , & un temps qui est toujours précieux à celui qui le donne , il ne tâche point d'exciter la pitié par des lamentations : il prie tout uniment que par bonté d'ame & de cœur , on examine son ouvrage , pour que sa réputation d'homme de lettres n'en souffre pas ; mais quand il fait cette priere , en avouant que

c'est pour avoir du pain, c'est qu'effectivement il paroïssoit à la veille de manquer de pain.

Que M. Hume ne dise plus que J. J. Rousseau faisoit métier & marchandise de sa misere ; ce commerce ne fut jamais bien brillant, & je parierai qu'il n'y a pas fait fortune. D'où je conjecture que la même nécessité qui l'avoit forcé d'implorer les soins charitables de M. Clairaut, l'auroit tôt ou tard contraint d'avoir recours de la même manière à ceux de M. Hume ou de quelqu'autre.

Il ne faut que lire avec réflexion les lettres de J. J. Rousseau à son nouveau patron, pour s'appercevoir qu'il se formalisoit trop sérieusement de ces petites minuties dont le véritable philosophe ne s'occupe jamais.

L'affaire de ma voiture, dit-il, n'est pas arrangée [], parce que je sais qu'on m'en a imposé : c'est une petite faute qui ne peut être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas à deux fois ; comme si c'eût été un grand péché, lorsque même elle se seroit récidivée quatre fois par semaine ? Etoit-ce un si grand crime que de faire voyager un homme qui est à l'étroit, à bon marché ? Rousseau n'y étoit plus ; sa maladie empirait, ou pour mieux dire, elle prenoit de nouvelles gradations. Mais la voici qui veut se manifester avec plus d'éclat. Il dit, en écrivant à M. Hume : Si vous y avez trempé, je vous conseille de vous défaire de ces peti-*

(*) Il vouloit parler de l'arrangement qui avoit été pris pour le faire voiturier à meilleur marché qu'il n'auroit pu le faire : & quand il dit qu'elle *n'est pas arrangée*, c'est-à-dire, qu'elle lui tient encore à cœur.

tes ruses , qui ne peuvent avoir un bon principe quand elles se tournent en pièges contre la simplicité. Ah ! le pauvre innocent, qu'il est à plaindre ! Quoi ! faire la route dans un bon carrosse , sans qu'il lui en coûte presque rien , & qui le conduit dans une riante solitude où lui-même avoue être au comble de ses vœux ! Qu'entend-il donc par les pièges que l'on tend ou que l'on peut tendre par ce procédé obligeant , à la simplicité ? mais il veut qu'on le devine , & je ne suis pas forcier.

Ce n'est pas dans cette lettre seule que le bon J. J. Rousseau se plaît à produire des obscurités ; c'est dans plus d'un tiers de ses ouvrages. On disoit qu'il étoit né avec un génie fait exprès pour composer des énigmes , & n'en jamais donner l'explication. C'est , autant que je puis m'y connoître , la charlatanerie du métier de certains auteurs , qui enveloppent leurs pensées dans des phrases tout-à-fait sombres , pour engager apparemment leurs admirateurs à les appeler à leur secours , non pas pour savoir ce qu'ils n'ont pas dit , mais ce qu'ils avoient envie de dire. Ces Messieurs prêtent à leur éloquent galimathias de séduisantes lumières , qui ne font qu'éblouir les esprits bornés , mais qui font hausser les épaules aux personnes raisonnables. Est-ce que Rousseau n'auroit pas mieux fait de dire tout franchement , en écrivant à son ami : » C'est une façon d'agir qu'un autre que moi trouveroit trop recherchée , mais qui ne peut être que l'ouvrage d'un bon cœur qui fait obliger délicatement , & qui seroit une vertu tout-à-fait bienfaisante , si vous ne m'en eussiez pas fait un mystère « . Comment se peut-il que de pareilles fautes , si tant est que c'en soient , ne

peuvent avoir un bon principe, surtout quand il en résulte une bonne œuvre & un service essentiel pour celui qui en est l'objet? Comment ces *ruses*, si on pouvoit nommer ainsi de si nobles précautions, peuvent-elles se tourner en pièges? En vérité, je me perds dans ce chaos d'idées confuses, qui ne présentent à mon imagination que des vapeurs dignes d'un cerveau extravagant.

Les soupçons énigmatiques de J. J. Rousseau font pour moi le nœud gordien : il faudroit être un second Alexandre pour le dénouer. A combien d'interprétations différentes cet illustre Genevois n'affervit-il pas ses argumens? Je crois que M. Hume auroit fait un grand plaisir au public, s'il se fût donné la peine, je ne dis pas d'expliquer les pensées de son adversaire, mais de dire seulement ce que lui-même pouvoit comprendre en lisant tant de fades contradictions? Je parierois que Rousseau lui-même auroit eu bien de la peine à sortir de ce labyrinthe.

Passons à la lettre du 29 mai 1766. Le philosophe Genevois avoue ingénument, que dans l'asyle qu'on lui a procuré, il est très bien, & même au-delà de ses souhaits. Deux choses altèrent sa félicité : la première, c'est qu'on a pour lui trop d'attention ; la seconde, c'est qu'il n'entend pas, & ne peut se faire entendre des domestiques, parce qu'il ne sait pas parler Anglois. A peine a-t-il fait cet aveu, qu'il en fait un autre qui contredit le précédent. C'est qu'il est charmé de son ignorance, parce qu'elle lui sert pour flatter sa misanthropie & autoriser ses incivilités. Il va plus loin, il a le front de s'en vanter pour éloigner le pasteur de sa paroisse qu'il met au rang des fainéans.

Que peut-on penser de ce mélange d'orgueil, d'amour-propre & de rusticité ? Ne diroit-on pas que ce petit mortel voudroit être considéré comme un être supérieur en intelligence à tous ceux qui l'abordent ? Mais pour prouver son infériorité, il n'y a qu'à lire avec attention toute cette épître. Qu'offre-t-elle à l'entendement humain, sinon les bizarreries & les caprices d'un homme qui, dans ses ouvrages, paroît s'être efforcé à faire aimer les noeuds de la société humaine, que lui seul veut avoir le privilege de fuir & de détester. Quelle contradiction d'esprit ! quel égarement ! Ce n'est ni l'une ni l'autre, c'est une extravagance d'une espece toute nouvelle, & dont on ne sauroit produire aucun exemple, à moins que d'aller les chercher aux petites-maisons.

M. Hume, retenu à Calais par les vents contraires, demande à Rousseau, qui peu de temps auparavant vouloit faire argent d'un dictionnaire pour avoir du pain, s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre ? Rousseau, qui apparemment auroit souhaité faire revivre Diogene, répond à l'historien Anglois, que cela n'étoit pas sans difficulté ; mais qu'il s'en rapporteroit à l'avis de milord Maréchal. Autre folie de même date. Le consentement du Lord Ecofois arrive ; & cependant le philosophe Genevois, au lieu de déférer aux sages conseil d'un Seigneur qu'il nommoit son pere & son ami, fait encore naître de nouvelles difficultés sous des prétextes si frivoles, qu'un idiot ou un hébété rougiroit s'il s'en étoit servi. Enfin, on a la complaisance de se prêter à ses inconstantes bizarreries. On lui propose que la pension aura lieu aux conditions que lui-même voudra pres-

crire : la plus importante est qu'il faut que le public ignore que cet acte de bienfaisance émanoit de la compatissante libéralité d'un grand Roi : comme si un homme de lettres pouvoit rougir du bien que lui fait un Souverain, ami des arts & des talens.

Voilà le ridicule du philosophe Genevois, ou plutôt sa folie, prouvée par un refus que tout autre que Rousseau n'auroit jamais fait. Voyons comment M. Hume l'a interprété, en caractérisant son ancien ami bien plus par un esprit de vengeance, que par discernement. Je crois bien, avec cet Anglois, que le Genevois avoit l'esprit inquiet. Cela ne devoit point l'étonner : il devoit se figurer que son ami se croyoit journellement menacé par un nombre d'ennemis différens. Il avoit à redouter tous ceux qui, dans le Contrat Social, Emile, & les Lettres de la Montagne, se trouvoient offensés par des traits qui s'opposoient à leurs intérêts, ou par ceux dont il avoit blessé les consciences. Enfin il pouvoit aisément pressentir que J. J. Rousseau, en horreur aux magistrats de Genève, trembloit à chaque pas, & se figuroit qu'on le poursuivoit jusques dans les lieux les plus éloignés. Mais non : M. Hume, incapable de réfléchir sur cette position aussi critique qu'embarrassante, s'érige en censeur despotique, & publie, de sa pure autorité, qu'il voyoit clairement que son ami étoit né pour le tumulte & les orages, & que le dégoût, qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité, le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit. Mais M. Hume ne voyoit que les efforts de son ressentiment, & ne supposoit tant de défauts à son ami, que pour fournir des mots à une phrase

brillante. Toute la vie précédente de J. J. Rousseau, ni même sa conduite, excepté celle qu'il eut peu de jours avant son départ de Motiers-Travers, ne laisse du tout point soupçonner qu'il étoit né pour les orages. Ce tableau convenoit mieux à un V***, à un la Beaumelle, & à quelqu'autres caracteres de cette trempe. M. Hume ne vouloit pas peindre, il barbouilloit seulement sa colere pour s'amuser.

Me voici arrivé à la scene scandaleuse de cette piece; c'est le chef-d'œuvre d'esprit de M. Walpole; son amour-propre l'avoit trouvé digne de la plume d'un grand Roi, & son insuffisance avoit eu la témérité de le publier sous le nom glorieux de l'immortel Frédéric. Cette ineptie, remplie des plus fausses & des plus extravagantes idées, inonda bientôt toute l'Europe des sottises de celui qui en étoit l'auteur. Elle commence : *Vous avez renoncé à Genève votre patrie.* On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que Sa Majesté Prussienne ne pouvoit pas l'avoir écrite, parce que ce Prince étoit mieux informé que M. Walpole du vrai motif qui avoit engagé J. J. Rousseau à renoncer à Genève. Celui-ci l'avoit fait à dessein : il avoit demandé qu'on le dépouillât de son titre de citoyen-bourgeois, afin qu'en instruisant (1) ses compatriotes de ce qu'ils devoient faire, autant pour défendre que pour soutenir leurs privileges, on ne pût pas procéder contre lui, comme étant chef de parti, ni envelopper sous le même filet, ses parens & les amis qu'il pouvoit encore avoir dans la République. C'étoit agir en rusé politique, & donner

(1) Dans ses Lettres écrites de la Montagne.

adroitement, comme on dit en Angleterre, un croc-en-jambe à la loi. C'en étoit effectivement un, à l'égard de l'édit de médiation qui fut publié à Genève en 1738, où il est expressément spécifié, que le premier d'entre les Citoyens qui fomenteroit des troubles ou des divisions, seroit jugé comme perturbateur du repos public, & même puni de mort, lui & ses complices, selon que le cas l'exigeroit. Ce reproche n'influe point ignominieusement sur la réputation de celui à qui il s'adresse : il réjaillit honteusement sur le prétendu bel-esprit qui préfère à s'occuper de mauvais propos, plutôt que de s'instruire de choses utiles & intéressantes. Ordinairement une sottise en accompagne une autre ; M. Walpole ne vouloit pas démentir ce proverbe : il joint au reproche la calomnie, *vous vous êtes*, dit-il en s'adressant à Rousseau, *fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits*. Oui, ce même pays mérite de l'être, mais il est faux que J. J. Rousseau en ait été chassé. Voici, ce me semble, tout ce qu'on auroit pu lui reprocher.

Pendant votre séjour à Motiers-Travers, vous vous êtes trop livré à de certains esprits, & à des personnes qui, par leur état autant que pour leur repos, ne pouvoient pas raisonnablement adopter vos systèmes erronés ou scandaleux, ni vivre amicalement avec vous.

Après l'aventure du carreau de votre cassé à l'une de vos fenêtres, en supposant que ce n'a pas été l'ouvrage de votre chère gouvernante, vous pouviez paisiblement vous retirer à Couvet, où tous vos combourgeois (1) vous au-

(1) La communauté de Couvet, pour honorer les

roient reçu à bras ouverts. Vous n'auriez eu qu'une demi-lieue à faire, & vous étiez en sûreté. Vous ne deviez point chercher de retraite dans le canton de Berne; vous saviez ce que votre compatriote Micheli Ducret s'y étoit attiré. Vous deviez bien vous attendre que tôt ou tard on solliciteroit votre éloignement, & qu'un apôtre de la Démocratie ne pouvoit espérer un asyle assuré dans un Etat aristocratique. Mais vous aviez des vues impénétrables; & ceux qui ne savoient pas où butoient vos projets, pouvoient, à plus forte raison que vos meilleurs amis, vous accuser d'imprudence & de légèreté.

Ce qui vous arriva dans l'isle de St. Pierre (*), ne peut ni ne doit pas vous être reproché. On en use de même dans presque tous les Etats de l'Europe envers ceux dont on a lieu d'appréhender l'esprit inquiet & remuant. Mais oser insulter quelqu'un, & l'investiver par une calomnie outrageante, c'est déroger de propos délibéré aux sentimens de l'honnête homme, & mériter la haine & l'indignation de tous les honnêtes gens.

Apprenez de moi, M. Walpole, qu'il n'y a rien de plus lâche que d'opprimer les malheureux: c'est combattre, le poignard à la main, un homme qui auroit les pieds & les mains liés,

talens de J. J. Rousseau, lui avoit accordé le droit de bourgeoisie.

(*) Quand J. J. Rousseau fut obligé de sortir de cette isle, où il n'y a qu'une seule maison, il sentit bien d'où le coup partoît; alors il s'écria, en parlant du Magistrat de Genève: ils veulent la guerre, eh bien! ils l'auront.

non pas pour lui arracher la vie , mais pour le mutiler dans toutes les parties de son corps , sans qu'il puisse se défendre. Un pareil triomphe couvre toujours de honte & d'opprobre le vainqueur ; on le déteste : il mérite de l'être.

Tout le reste de cette lettre supposée , & qui a passée pour un chef-d'œuvre d'éloquence , n'est dans le fond qu'un tissu de brillantes impertinences , qui attaquent moins J. J. Rousseau que l'esprit éclairé du Prince à qui M. le Bourgeois de Westminster a osé attribuer un style & des pensées fort au-dessous de la plume d'un Souverain.

On pouvoit bien imaginer que le Genevois , outragé de cette lettre en la voyant paroître dans un papier public , demanderoit satisfaction , la plume à la main. Cependant en faisant cette démarche , il auroit dû sagement ne pas étendre ses soupçons , ni s'imaginer avec trop de vivacité , que M. Hume avoit trempé dans cette méprisable plaisanterie. Quoique cela pouvoit être , des soupçons ne suffisoient pas pour l'en accuser ; il falloit voir venir , dissimuler encore quelque temps ; mais point du tout , le masque tombe , & le philosophe s'évanouit ; il ne se contente pas de soupçonner , il porte ses doutes jusques dans le sein de la crédulité , ce qui prouve toujours bien plus de foiblesse que de discernement & de prudence. Pourquoi s'agiter , s'échauffer & s'altérer à crédit , en fixant des vapeurs , ou prenant des nuées pour des montagnes inaccessibleles ?

Je crois que M. Hume auroit pu se dispenser de faire éclater tant de surprise , & de se plaindre avec autant d'amertume qu'il le fait , des expressions de la lettre de J. J. Rousseau à l'Au-

teur du St. James's Chronicle. Il n'y étoit pas nommé : pourquoi ? puisqu'il soutient qu'il ignoroit la plaisanterie de M. Walpole , pourquoi dit-il que c'est lui que J. J. soupçonne & qu'il insulte tout à la fois , & qu'enfin du meilleur de ses amis , il le convertit subitement en un ennemi perfide & méchant. Mais quoi ! l'Auteur Anglois ose-t-il finir cette phrase en ajoutant : *& par-là tous mes services passés & présens sont d'un seul trait adroitement effacés.* Non , ils ne l'étoient pas encore : si M. Hume eût été aussi innocent dans cette affaire-là qu'il le proteste , deux mots de lettre suffisoient pour lui rendre toute l'amitié de J. J. Rousseau , qui lui-même auroit rougi d'avoir eu la foiblesse de se battre pendant si long-temps avec une épée qui étoit chez le fourbisseur.

Quand je dis que le philosophe Genevois auroit rougi , c'est-à-dire , qu'il auroit été fâché d'avoir soupçonné trop légèrement son ami , c'est toujours en supposant qu'il étoit de sens rassis ; & je conviens que s'il n'eût pas eu l'esprit troublé , jamais semblable querelle n'auroit scandalisé le public. Mais J. J. étoit malade , & David Hume ne se portoit pas trop bien. Le premier soupçonnoit avec trop peu d'apparence , & le second accusoit trop inconsidérément son ami d'ingratitude & de méchanceté.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Si tous les hommes avoient assez de justesse dans l'esprit & d'équité dans le cœur , ils feroient bientôt convaincus que le reproche d'un service rendu , révolte toujours l'obligé , & métamorphose sa reconnoissance en ingratitude perpétuelle. Si M. Hume n'eût obligé J. J. Rousseau que pour le plaisir seul d'avoir la satisfaction de

lui faire du bien, le public le favoit, l'obligé même le lui avoit appris; l'Anglois n'auroit jamais eu la foiblesse de le lui reprocher, & son ostentation eût été ignorée dans le monde: c'est lui-même qui l'a affichée par des reproches qui ne conviennent qu'à des âmes viles & à des hommes abjects. Eh! qui auroit jamais osé soupçonner qu'un écrivain estimé eût pu s'oublier jusqu'au point de faire parade de ses services & de ses bienfaits? Excepté cependant que Messieurs les Auteurs Anglois aient acquis ce privilège par une chartre ignorée par les Philosophes des autres nations policées.

Si l'on considéroit l'action d'obliger comme une vertu attachée aux devoirs de l'humanité, & qui prend son origine dans un sentiment aussi noble & même plus vertueux que la générosité, l'ingratitude seroit entièrement bannie de ce monde: M. Hume ne se fût jamais encensé lui-même aux yeux des hommes qui, capables de réflexions, savent qu'il n'y a point de mérite à faire du bien à quelqu'un, quand, après l'avoir fait, on est assez lâche pour s'en glorifier ouvertement. La passion, autrement dit la vengeance, l'emportoit sur les sages réflexions qu'il auroit dû faire avant que de plaider sa cause à la face du ciel & de la terre. C'est ce qu'il fait voir très clairement, quand il dit, en parlant de son adverse partie: *S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet & contre un tel homme, il lui demanderoit pourquoi il lui suppose le dessein de lui nuire?*

Est-il possible que cet Anglois s'oublie jusqu'au point d'avouer, comme il le fait ici, la duplicité & l'inconstance de ses sentimens. A-t-il estimé ou non celui qu'il affecte dans cet instant

de mépriser jusqu'à l'injure ? A-t-il oublié que lui-même avoit dit *que la célébrité de son génie, de ses talens, surtout de ses malheurs, l'avoient engagé de s'intéresser pour lui ?* Est-il ridicule d'employer le raisonnement, quand il s'agit de se justifier d'un soupçon ? l'est-il davantage de s'en servir vis-à-vis d'un homme célèbre par son génie & ses talens ? Contre qui donc faudroit-il employer le raisonnement ? Seroit-ce contre un sot, un ignorant incapable d'en sentir la force & la vérité ?

Si tout le public juge comme moi, il ne trouve dans la phrase de ce célèbre écrivain Anglois, que la quintessence du mauvais raisonnement. Il ne peut y rencontrer qu'une façon de penser & d'écrire tout-à-fait opposée à la philosophie morale, & entièrement dépourvue de délicatesse & de grandeur d'ame. Que penser des talens supérieurs de M. Hume, quand il dit *que ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus, fassent naître en nous de la mauvaise volonté.* Qui vous a dit, M. Hume, que ce n'est pas l'usage ? Et moi je vous soutiens que la plupart de ceux qui, dans ce siècle, obligent ou rendent des services, ne l'ont pas plutôt fait, que d'une manière ou d'une autre ils cherchent à en retirer l'intérêt.

Les uns exigent des déférences ou des assiduités ; & il en est qui poussent la mauvaise volonté jusqu'à exiger des sacrifices qui coûtent beaucoup à la délicatesse & à l'amour-propre de ceux qui ont reçu leurs bienfaits : enfin, il en est peu qui en répandent sans avoir un but ou un point de vue qui n'est pas toujours la perspective de la vertu.

The

The study of man is mankeind.

L'étude de l'homme, c'est l'homme.

Est-il un écrivain qui puisse mériter quelque applaudissement, s'il n'a pas fait un cours de cette étude avec toute l'attention & les réflexions nécessaires ? On ne voit le plus souvent parmi nous, qui ne sommes pas les Sauvages de l'Amérique, que de l'orgueil, de l'ostentation, & surtout des caprices, qui nous font tourner du sud au nord, & tomber rapidement du blanc au noir. Quand M. Hume dit que ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté, l'on reconnoît qu'il se livre avec plus de promptitude à ses idées qu'à ses réflexions. Il auroit mieux dit, en tournant la phrase, que beaucoup de gens, après avoir rendu quelques légers services, en rendent ensuite de fort mauvais à ceux qu'ils avoient obligés, ou par humeur, ou par caprice, ou par orgueil. C'est assez l'usage en Angleterre de ne faire du bien & de ne rendre service que par ostentation, & pour jouir du plaisir stérile d'en être applaudi, & par qui ? par ceux qui ne se connoissent pas en vertus solides.

Quand on examine de près les actions des hommes, & que l'on réfléchit sur le ton vers lequel la société est montée seulement depuis vingt ans, on s'apperçoit bientôt que toutes les démarches qu'on leur voit faire, ne tendent qu'à se jouer, se tromper & se tympaniser les uns les autres ; mais particulièrement de ceux que la fortune a privés de ses faveurs ou de ceux à qui elle a tourné le dos. Ah ! si l'on pensoit que du bien-être à l'infortune, il n'y a qu'un pas à broncher, on traiteroit avec beaucoup

Q

plus d'indulgence les infortunés. Je ne dis pas que ce soit toujours l'ouvrage d'un mauvais cœur. Non, il est de très bons caractères qui se laissent entraîner par le torrent des mauvais exemples : d'autres ne font en cela que ce qu'on leur a fait ou que ce qu'ils voient faire à gens en place ou accrédités. Je vais étendre ce tableau. Un homme de mérite, mais dépourvu des moyens ou du bien-être convenable à la pureté de ses mœurs, se montre, il étale à la fois une bonne conduite & une honnête industrie, ses talens lui méritent quelques égards ; enfin quelqu'un se pique de l'obliger, on lui fait ou on lui procure du bien ; voilà le chef-d'œuvre du sentiment qui honore l'humanité & sert en même temps la patrie. Cette action est noble & généreuse, elle nous approche beaucoup de la Divinité ; le diable en est jaloux, que fait-il ? Il nous fait, par orgueil, découvrir quelques faiblesses ou des défauts dans celui qui étoit l'objet de nos bonnes œuvres : nous oublions que nous n'en sommes pas exempts. Nous n'apercevons pas la poutre qui est dans notre œil, nous ne voyons que le fétu qui est dans la prunelle de notre prochain malheureux. Nous nous élevons au-dessus de lui par le dédain, par l'indifférence ou par une fausse pitié. Nous nous érigeons pédantesquement en censeurs de sa conduite & de ses mœurs, & souvent sans être bien informés de la constitution de son tempérament, nous baptisons les ravages d'une fièvre lente ou d'une insomnie, de paresse & de négligence. Bientôt nous le moralisons : nous voulons le prêcher sur tout ce qui ne répond pas à ce que l'on voudroit exiger de lui. Nous attaquons sa délicatesse par l'endroit sensible : il en

est humilié , il pense , il démêle le fond d'orgueil qui nous fait parler ; & cependant il se tait par timidité , & n'ose répliquer ni se défendre. Pourquoi ? parce qu'il craint de perdre la suite des bons offices qu'il espere encore de notre part , & auxquels nous l'avons comme enchaîné par nos promesses réitérées. Pourquoi les lui avons-nous faites ? parce que de prime abord nous n'appercevions en lui que l'homme de mérite , & que ses foibleffes & ses défauts nous étoient encore cachés ; cependant ces mêmes défauts n'étoient pas des vices , & n'émanoient que de ses infirmités corporelles , ou bien de la foiblesse de son tempérament. Mais on ne veut pas se donner la peine de creuser si avant ; les prétendues imperfections rallentissent notre zèle , & par degrés nous portent à l'éloigner , pour ne pas être obligé à lui tenir parole. Il sent notre refroidissement : il feint de ne pas s'en appercevoir. Il se montre encore ; mais si la raillerie piquante succede à l'austere morale , alors se croyant méprisé , il se dépîte & se courrouce tout bas contre des procédés tout-à-fait indignes de l'honnête homme. S'il s'apperçoit que de premier objet qu'il étoit de nos sentimens vertueux , il est devenu celui de nos jeux de mots ou de nos mépris , son estime pour nous s'évapore ; & si avec cela nous faisons chorus avec ceux qui se croient en droit par leur fortune de se divertir à ses dépens , d'homme qu'il auroit été vraiment reconnoissant , il ne tient plus à notre égard que la conduite que le ressentiment naturel inspire. D'un cœur disposé à la reconnoissance , nous en avons fait un ingrat.

Voilà nos usages , & il paroît que M. Hume

auroit cru dégénérer de sa qualité d'honnête homme, selon le monde, s'il ne s'y étoit pas conformé. Il répondra sans doute à cela, que tout habitant de la société doit faire ce que les autres font : se livrer au torrent & ne pas se singulariser ; que la misanthropie n'est plus à la mode : qu'il faut observer un juste milieu entre l'austérité d'une saine philosophie & la corruption des mœurs : enfin, qu'il faut être de mise & se plier au goût général. Hélas ! ce philosophe Anglois dégénère furieusement du titre que la complaisance publique lui a prodigué.

Écoutons M. Hume lui-même. C'est dans le livre intitulé les Pensées de cet historien, qu'il fait l'occasion de se peindre & de se caractériser. La copie ressemble si parfaitement à cet auteur, que l'on ne peut s'y méprendre ; les coups de pinceau du peintre témoignent que l'artiste avoit eu le loisir de bien étudier les traits de l'original.

O Philosophie ! ta vertu est stérile, & ta sagesse n'est que vanité. Tu cours après les stupides applaudissemens des hommes.

Tu ne cherches ni le solide témoignage de ta conscience, ni l'approbation infiniment plus solide encore de cet Être qui, d'un seul de ses regards, pénètre tous les abîmes de l'univers. Pourrois-tu ne point sentir combien ta probité est chimérique ! Tu te glorifies des beaux noms de citoyen, de fils, d'ami Tu es toi même ta propre idole, tu n'encenses que tes perfections imaginaires, & tu ne cherches qu'à flatter ton orgueil en te faisant un nombreux cortège d'admirateurs ignorans (1).

(1) Pensées de M. Hume.

La preuve d'un orgueil démesuré dans un petit particulier, se trouve dans l'ostentation de faire du bien, & ensuite d'emboucher lui-même la trompette pour le publier.

Est-ce qu'un homme né sensible, humilié ou avili par gens qui lui ont procuré quelques secours passagers, peut conserver pour d'indignes bienfaiteurs cette reconnoissance parfaite qui s'étoit de prime abord logée dans son cœur à la réception des bienfaits ?

Sa reconnoissance en naissant étoit vraie, son ame en étoit pénétrée, son cœur en palpitoit de joie, elle croissoit à vue d'œil, tant qu'il éprouvoit que la pratique du sentiment de bienfaisance le mettoit de niveau avec son bienfaiteur; mais dès qu'il éprouve que le bienfait reçu ne lui a donné qu'un supérieur qui, par gradation, veut s'ériger en tyran de ses volontés & de ses actions, l'indignation, le remords & le repentir prennent la place de cette sincère reconnoissance. L'un crie à l'ingrat, l'autre à la perfidie. Le premier a tort, le second a raison: mais est-il appuyé? Non, tout au contraire, on se range du côté de l'opulent. On encense toujours le veau d'or. La guerre se déclare, les partis s'échauffent, & le combat ne finit que par quelque scène scandaleuse.

Il est plus d'un exemple de ce que je viens d'alléguer. Je ne rapporterai que celui-ci.

Dans une ville dépendante de la Grande-Bretagne, arrive un homme qui n'étoit pas sans talens: il joignoit à une conduite réglée l'amour des belles-lettres, & pouvoit tenir son coin dans la bonne société. Le fruit qu'il avoit tiré de ses voyages, le faisoit distinguer de la foule des voyageurs qui cherchent fortune; enfin, on se

plaisoit à l'entendre, & on aimoit sa conversation. Sa conduite & ses manieres le firent bientôt rechercher ; mais particulièrement du Sieur Ried, qui réunissant un commerce fort étendu à un emploi très honorable, pouvoit splendidement jouir de tous les agrémens que l'on reçoit d'une brillante prospérité. De plus, c'étoit un vieux garçon qui n'avoit à songer qu'à des héritiers collatéraux, pour lesquels ordinairement on se gêne moins que pour ses propres enfans.

Ried étoit considéré par ses compatriotes comme un homme aimable & sociable. Les Maures, avec qui il avoit souvent affaire, soit pour les intérêts de la Grande-Bretagne, ou soit pour les siens propres, ne l'envifageoient pas de même ; Ried s'étoit imaginé qu'en leur montrant de l'orgueil & de la fierté, il en obtiendrait ce qu'il se proposoit d'en recevoir. Ce système étoit mal conçu, puisque, quelques années après, lui-même en fut la victime (1). Au reste, il avoit des connoissances assez étendues, & s'appliquoit autant par théorie que par pratique aux devoirs de son état. Son esprit étoit orné par une lecture suivie des meilleurs Auteurs Anglois, François & Espagnols, le tout accompagné d'une humeur enjouée & d'une vivacité qui lui attiroient l'admiration de tous ceux qui étoient en liaison amicale avec lui.

(1) Ried ayant été chargé d'une négociation auprès du Roi de Maroc, s'énoûça avec tant de hauteur, d'orgueil & de fierté, joignant à cela des menaces outrageantes, que, comme il y pensoit le moins, plusieurs hommes armés entrèrent dans son appartement & le massacrèrent.

Dès la seconde visite, il offrit à l'étranger qui lui avoit été recommandé, ses bons offices, en le priant de n'avoir plus d'autre table que la sienne, excepté celle du Gouverneur, chez qui Ried & l'étranger se trouvoient fréquemment invités. Il poussa même plus loin sa générosité, il le pria de disposer de sa bourse & de son crédit. Rien de plus noble & de plus généreux que ce procédé.

Tout le premier mois se passa à la satisfaction réciproque de l'homme heureux & de celui qui cherchoit à le devenir. Tous deux, par une conformité apparente de sentimens, se croioient au comble de leurs souhaits : le premier, d'avoir le plaisir d'obliger ; & l'autre, la consolation de pouvoir reconnoître dignement un acte de bienveillance si rare & si distingué. L'un s'applaudissoit d'avoir rencontré l'occasion de donner l'essor à son penchant libéral ; & l'autre employoit les talens de son esprit pour tâcher de plaire à un bienfaiteur qui paroissoit à ses yeux le roi des hommes.

Il n'est pas toujours possible que deux esprits, quelque ressemblance qu'ils puissent avoir, se trouvent toujours de même sentiment. Dans le commencement d'une liaison amicale, on apporte souvent plus de circonspection qu'il n'en faudroit ; & quand on s'imagine que la sympathie opere avec le plus de force, on se relâche beaucoup plus qu'on ne devoit le faire.

Un rien, une niaiserie, & même une question absolument indifférente agitée auprès d'un *bol de punch*, ou à la fin d'un grand repas où le Bourgogne & le Champagne ont coulé avec trop de profusion, peut causer de fâcheuses révolutions sur deux cœurs qui, de sang-froid, ne se

feroient jamais entrechoqués , & qui sembloient de prime abord n'avoir été créés que pour s'entr'estimer.

Souvent à la faveur de l'opulence , un homme de génie médiocre s'arroge bien des droits qui n'appartiennent qu'aux vrais savans.

Vers le milieu du second mois , Ried commençoit à vouloir primer sur tout ce qui donnoit matière à la conversation , & développoit des systêmes qui n'étoient pas toujours les plus raisonnables.

Un homme né sensible , trouve toujours de la bassesse à déguiser ses pensées. L'étranger étoit de ce caractère , il ne savoit point l'art de dire oui quand il falloit dire non ; & Ried méritoit souvent , par des entretiens déplacés , qu'on ne fût pas de son avis. L'étranger ne croyoit pas qu'il convînt à un homme vrai de payer les droits de l'hospitalité & de la bienveillance par le déni formel d'une vérité évidente. L'Irlandois , de son côté , ne croyoit pas devoir le céder à un particulier qui dépendoit en quelque sorte de son opulence ; d'ailleurs , il se feroit cru trop humilié , s'il avoit été obligé , par la force d'une relation juste & véritable , de se rétracter de ce qu'il avoit assez inconsidérément soutenu , & cela plutôt par opiniâtreté & par orgueil , que par connoissance de cause. De-là , les cotrariétés & les légères disputes. De celles-ci , l'échauffement de la bile , les vivacités déplacées ; enfin , les tons de voix impérieux , qui font trop connoître à l'obligé que le prétendu bienfaiteur voudroit mettre un impôt sur ses lumières , & donner des entraves à ses sentimens. S'il refuse ce tribut honteux , le bienfaiteur se refroidit , ses gestes , ses regards & ses dédains l'annoncent ,
&

& ses propos font bientôt connoître qu'il a diminué d'estime & de bonne opinion envers celui pour lequel il avoit fait paroître la plus forte considération.

Voilà en miniature la tableau de la conduite du Sieur Ried à l'endroit de l'Etranger qu'il avoit si noblement & si généreusement accueilli.

A peine le troisieme mois fut-il arrivé, que Ried ne témoignoît plus avoir pour celui à qui il avoit prodigué le beau titre d'ami, que de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris. Il ne l'écoutoit plus comme un homme instruit par l'étude & par l'expérience. Ce n'étoit plus l'oracle qui, dans les premières journées de leur connoissance, paroïssoit captiver l'attention des auditeurs, & à qui même Ried prodiguoit des louanges & de l'encens. Ce n'étoit plus un homme doué de pénétration & de discernement, c'étoit seulement un beau rêveur, un causeur impitoyable, qui ne produisoit dans la conversation que des choses puisées dans son cerveau, & cela, parce que Ried ne les avoit pas trouvées dans sa bibliothèque. Enfin, l'instant où l'Irlandois devoit ou vouloit étouffer dans le cœur de cet étranger tous les sentimens de reconnaissance dont il étoit pénétré, arriva. On avoit agité une question intéressante, & à laquelle Ried n'avoit pas répondu en homme tout-à-fait bien instruit du fait dont il s'agissoit. L'étranger, mieux informé, voulut l'éclaircir, en rapprochant les circonstances & les démonstrations nécessaires à cet effet; mais Ried, pour ce moment-là plus opiniâtre que savant, s'efforça à contredire ce que l'autre venoit d'avancer, & s'oublia même jusqu'au point de faire succéder aux railleries piquantes, certaines expressions outr-

geantes , dont on ne se sert jamais que pour étaler l'impériorité , l'orgueil & le mépris.

Que devîntes-vous ! ô chere & tendre reconnoissance , vous qui jusqu'alors aviez navré de joie & de plaisir le cœur de l'obligé. Vous vous enfûtes presque aussi rapidement que le cerf à la vue du chasseur. La vivacité de l'étranger subitement métamorphosée en une colere que l'honneur , de concert avec l'amour-propre , inspire , l'emporta sur les déférences que vous exigez. Il fit sentir à cet Irlandois trop opulent , qu'il savoit distinguer le bienfaiteur d'avec le tyran impérieux , & prêt à commettre la plus blâmable incivilité ; il fut enfin forcé , en quittant pour toujours cette maison , de s'écrier que c'étoit faire payer trop cher des bienfaits , que d'en accorder à ce prix-là.

Tout occupé de la scene qui venoit de se passer , il écrivit le même jour une lettre à cet Irlandois , où il lui faisoit un tableau général de tous les devoirs que la reconnoissance exige de l'honnête homme , qu'il s'étoit appliqué à les remplir. Mais il ajoutoit que dès que l'honneur se voyoit égratigné , fût-ce même par celui qui auroit fait notre fortune , qu'alors tout sentiment de reconnoissance faisoit place , non pas à la vengeance , mais à la plus froide indifférence.

La preuve que Ried n'avoit pas été bienfaiteur par noblesse d'ame & par des sentimens épurés , c'est qu'il fit tout ce que M. Hume a fait à l'endroit de J. J. Rousseau. Autant il avoit prôné les bonnes qualités de l'Etranger , autant il s'efforçoit à l'avilir & à le décrier. Il lui prodiguoit les titres d'ingrat & de méchant , & s'empressoit à indisposer contre lui tous ceux qui lui avoient témoigné quelque bienveillance. Plu-

seurs d'entr'eux , séduits par la prévention , firent *chorus* ; & , sans examiner qui des deux avoit tort , l'Etranger fut condamné. On ne vouloit pas même lui permettre de se justifier. Cependant le généreux Lieutenant - Colonel C*** ne voulut pas être du nombre des foibles. Il écouta l'Etranger , eut la générosité de plaider sa cause , & la défendit ouvertement à la honte de l'Irlandois & de ses adhérens. Il fit plus , il voulut remplacer Ried dans l'emploi de bienfaiteur , & s'en chargea avec tant de grandeur d'ame & de délicatesse , que ce même étranger peut encore protester que jamais homme vivant n'a pu graver dans son cœur autant de reconnoissance , de respect & de vénération. La haute sagesse & la probité de ce valeureux militaire sont trop connues pour qu'on puisse le soupçonner de s'être livré à un autre sentiment qu'à celui qu'inspire la justice & l'amour du prochain affligé.

Un homme libéral est un Dieu sur la terre ,
 Un ami vertueux , un sage défenseur ;
 Quand l'étranger en lui peut retrouver un pere ,
 Et qu'il a tous les traits d'un noble bienfaiteur.

Lorsqu'on épure par le creuset de la réflexion les actions de la plupart des hommes , on n'y remarque que le vernis de la probité & l'étiquette du sentiment. Ceux qui , par des dehors trompeurs , ont l'adresse de se faire passer pour les plus estimables , n'ont ordinairement que le coloris de la vertu. Examine-t-on de près les motifs qui les font agir , la réalité des sentimens généreux ne s'y trouve plus. Orgueil , ostentation , caprice & fausse compassion sont la base presque de tous les dons gratuits dont l'opéra

lence se dépoùille en faveur d'un homme infortuné. Ah ! si les Crésus de nos jours pensoient quelquefois à leur fin dernière , & remontoient de temps à autre jusqu'à la source d'où leur est venu tant de richesses , ils feroient bien moins durs envers les indigens : ils se condamneroient eux-mêmes à une restitution volontaire envers ceux que la fortune persécute. Combien en est-il , Messieurs les riches , qui ne sont indigens que par les injustices & les concussions de vos aïeux ? Ils n'existent plus , me direz-vous ; cela est vrai , mais les malheureux qu'ils ont faits , ont engendré des fils , qui ne sont devenus des objets de pitié , que parce que vos ancêtres avoient eu l'adresse de s'enrichir aux dépens des leurs. Mais cet étranger , qui vient des Antipodes , peut-il avoir de pareilles prétentions ? Qu'en savez-vous ? peut-être son pere ne fit le trajet de l'Amérique , que parce que son bien étoit injustement passé entre les mains de celui qui a testé en votre faveur. Vous & lui l'ignorez : toutefois vous lui devez une portion de votre superflu , en considération de ce que ceux qui pourroient avoir une prétention légitime sur une part de votre héritage , ignorent à qui ils pourroient s'adresser pour le réclamer.

Je ne prétends pas établir par ce système des restitutions illégales , l'idée d'un pareil projet n'appartenoit qu'à l'Abbé de Saint Pierre. Je pense qu'il convient mieux de laisser subsister les chaînes de la société telles qu'elles se trouvent actuellement forgées : mais je crois qu'il convient à tout écrivain qui aime l'humanité , d'engager les hommes à réfléchir sur les devoirs qui se présentent rarement devant leurs yeux , surtout au milieu des délices d'une heureuse prospérité.

Je fais que je ne suis pas le seul qui ait prêché à-peu-près une semblable morale. Messieurs Stéele, Adisson & Lucas en ont bien dit davantage ; & ce qu'ils ont écrit sur le même sujet , suffiroit pour engager les hommes à ne faire du bien aux indigens que par la seule idée qu'en le faisant avec un entier désintéressement , ils s'attirent non-seulement l'estime de tous les hommes vertueux , mais encore les bénédictions du ciel. Ce qui vaut infiniment mieux que tous les témoignages de reconnoissance , dont on ne peut donner des preuves réelles , que quand la fortune nous met de niveau avec nos bienfaiteurs. Obliger un ami , obliger un compatriote , obliger un étranger , sont des emplois tout-à-fait différens. Les circonstances seules fournissent à un bienfaiteur généreux la manière de se distinguer par la pratique de cette vertu toute divine. Mais dans le nombre de la plupart de ceux qui se plaisent à faire des heureux , il en est peu qui le fassent avec la dignité & le désintéressement convenables à cette pieuse opération.

L'art de savoir accorder des graces ou des bienfaits est trop ignoré du vulgaire : il n'y a tout au plus que ceux qui ont reçu une éducation distinguée qui s'en acquittent avec autant de délicatesse que de promptitude , parce qu'on leur a appris :

*Si benè quod facias , facias citò ; nam citò factum ,
Gratum erit , ingratum gratia tarda fecit.*

Que M. Hume , ainsi que tous ceux qui ont obligé J. J. Rousseau , s'examinent d'après le tableau que je viens de faire. J'en excepte le gé-

néreux Lord Maréchal & quelques ames aussi nobles que la sienne : mais que les autres se jugent eux-mêmes , ils conviendront que s'ils n'ont pas agi en conséquence des principes que cette peinture offre à leurs yeux , qu'ils n'ont été que des bienfaiteurs ostentatieux ou intéressés : autant vaudroit-il ne le pas être.

Suivons M. Hume dans sa justification : il nie d'avoir été complice de M. Walpole , relativement à la satire dont celui-ci s'est avoué l'auteur ; il avoue cependant avoir vu cette épître ou ce libelle , *lorsqu'il étoit entre les mains de tout le monde , & même avant son impression.* Il devoit donc , en homme d'esprit , s'imaginer que connaissant , ainsi qu'il le dit lui-même , J. J. Rousseau pour un homme *d'un caractère défiant & soupçonneux* , celui-ci ne manqueroit pas de l'accuser d'avoir trempé dans l'impression de cette pièce. Si M. Hume eût eu le secret de prendre les devans , & d'avertir Rousseau de ce qui s'étoit fait , ce Genevois n'eût jamais osé accuser son ami de complicité. Il ne se fût jamais livré à cet excès de sensibilité où s'abandonnent les esprits foibles , & qui leur fait ordinairement entasser sottises sur sottises. Mais l'Auteur Anglois croit en avoir dit assez au public en alléguant qu'il se seroit lui-même cru coupable de noirceur & de méchanceté , s'il avoit imaginé que Rousseau l'eût soupçonné d'être l'éditeur de cette plaisanterie , & que c'étoit contre lui que le Genevois se disposoit à tourner toute sa fureur. Je ne fais comment M. Hume peut nommer plaisanterie , l'outrage le plus formel , & dire ensuite que cependant c'étoit contre lui que J. J. se disposoit à tourner toute sa fureur. Je ne crois pas que l'on puisse mésuser davantage du pouvoir de

s'obscurcir, que de s'exprimer de cette manière. Il continue en disant qu'il étoit le dernier des hommes du monde, qui, dans les regles du sens commun devoit être soupçonné. Et moi, je dis que les regles du sens commun indiquoient le soupçon; mais que si Rousseau les eût mieux connues, il n'auroit jamais mis au jour ses doutes à cet égard. M. Hume ajoute que c'est lui que le Genevois accuse sans hésiter d'avoir fait imprimer le libelle, &c. Cela n'est pas : le plaignant ne nomme personne, & M. Hume qui, lui seul soupçonne que c'est contre lui que Rousseau tire à bout touchant, se déclare par-là bien plus coupable que n'ose le faire le Genevois, qui dit uniment que *ce qui navre & déchire son cœur, c'est que l'imposteur a des complices en Angleterre.* Cette phrase n'indique que le soupçon, elle n'accuse qui que ce soit, M. Hume lui seul se l'approprie : en faut-il davantage pour ne pas se persuader qu'elle lui convient plutôt qu'à un autre ? cependant je ferai voir plus bas que J. J. Rousseau avoit tort d'accuser son bienfaiteur avec aussi peu de certitude qu'il le fit dans cette occasion-là.

Malgré les froideurs & le silence opiniâtre du Genevois, M. Hume continuoît cependant de négocier la pension dont il a été parlé. Il en avoit fait les premiers pas, il ne vouloit pas reculer par bienfiance ou sinon par ostentation, il continuoît ses sollicitations à ce sujet auprès du Général Conway : il vouloit montrer par-là qu'il connoissoit tout l'esprit de la quintessence du sentiment, bien plus pour s'acquérir le titre d'homme généreux, que pour en remplir tous les devoirs. Solliciter d'un côté & dénigrer de l'autre, ne sont pas synonymes. Enfin cette

affaire se termine selon ses vœux : il en mande le succès au bon J. J. qui pousse le ressentiment jusqu'à s'obstiner à ne faire aucune réponse à M. Hume. Quelle petitesse ! pour ne pas dire quelle grossièreté ! Un homme qui fait si bien écrire , doit-il ignorer que la preuve du plus grand mépris se manifeste par l'affectation du silence , & que même des ennemis déclarés , lorsqu'ils sont gens au-dessus de la lie du peuple , rougiroient de se traiter de cette manière. Que fait J. J. Rousseau ? tout ce qu'un homme peut faire pour que l'on juge fort mal du fond de son caractère , & qu'on le soupçonne capable d'ingratitude & d'incivilité : il ne fait aucune réponse à son sollicitateur , il se contente d'écrire au bienfaisant Général qui avoit été sollicité , une longue épître.... La franchise avec laquelle le Genevois prétend s'exprimer dans cette lettre , ne paroît pas être moulée sur celle des Patriarches : je la trouve trop enveloppée de cette ambiguïté à la mode , qui veut que l'on devine les pensées de ceux qui s'en servent.

Si je crois pénétrer dans l'esprit de Rousseau , voici , je pense , ce qu'il a voulu dire ou ce que j'aurois dit en pareille circonstance. Le préliminaire de sa lettre est un chef-d'œuvre : il s'en faut de beaucoup que le reste de l'épître lui ressemble. Je ne le répéterai pas ; je vais tâcher de tirer le reste au clair , en parlant comme Rousseau moins malade eût été capable de faire avec beaucoup plus d'éloquence que moi. Il auroit donc pu , en écrivant au Général , s'exprimer ainsi :

» Je me croyois préparé à tous les événemens possibles , & cependant je n'aurois pas prévu ce qui vient de m'arriver. C'est la publication d'une

mauvaise plaisanterie qui ne me tient à cœur qu'autant qu'elle pourroit trouver un accès réel auprès des personnes distinguées qui me font la grace de s'intéresser pour moi. Je ne dois pas appréhender que V. E. lui donne quelque crédit ; je dois cependant lui avouer que j'en suis affecté au-delà de ce que je devrois l'être. En cela je reconnois les effets de la foiblesse humaine ; je les sens encore mieux, lorsque je ne puis m'empêcher de soupçonner M. Hume de s'être prêté avec trop de complaisance aux intentions de ceux qui avoient projeté de me ridiculiser. Lui qui, cependant, s'étoit déclaré avec tant de chaleur mon Mécène & mon ami. Au reste ce n'est qu'un soupçon qui m'oblige, si je me suis trompé, de lui faire telle réparation que son amitié pour moi voudra lui dicter. Si l'on fait m'offenser, je me glorifie de pardonner même à mes ennemis ; & mon ressentiment ne reparoit jamais au lever du soleil. Ma trop grande sensibilité pour des procédés qui tendent à me consterner, seroit moins pardonnable dans une situation plus heureuse. Je prie V. E. de ne l'attribuer qu'à l'excès des chagrins qui m'ont environné jusqu'à ce jour. C'est par vos bontés que je vais être en situation de pouvoir les oublier. Ah ! que ce jour est brillant à mes yeux ! que de joie ne m'apporte-t-il pas ? sur-tout quand je pense que c'est dans ce jour le plus heureux de ma vie, que j'apprends, par la lettre de M. Hume, que mes infortunes vont finir pour jamais, autant par les bienfaits de Sa Majesté, que par la continuation de la protection dont vous daignez m'honorer ».

» Oui, je vais dès cet instant, fouler à mes pieds le souvenir de mes malheurs passés, pour ne plus penser qu'à me rendre digne de la grace que

le meilleur des Rois a bien voulu m'accorder, sur l'exposé que Votre Excellence s'est donné les soins de lui faire de ma situation. Qu'il me soit permis de le publier; qu'il me soit défendu d'en parler, mon silence ne diminuera rien de tous les sentimens de la plus respectueuse reconnoissance, & dont mon cœur sera pénétré tant que je respirerai; & ma plume, s'il m'est permis de s'en servir, guidée par le devoir le plus légitime, ne coulera sur le papier que pour annoncer à toute la terre que la Grande-Bretagne a le bonheur de voir sur le trône un Souverain bienfaisant dont le cœur est véritablement digne de Dieu, & que de même elle a la satisfaction de pouvoir admirer dans le cabinet de ce grand Roi, un Ministre capable de contribuer à la gloire de son regne & à la félicité des peuples qui lui sont soumis ».

Mais point du tout: le bon J. J. vouloit réaliser ce qui se trouvoit inséré dans le libelle dont le sieur Walpole étoit l'auteur, où il est dit: *vous avez assez fait parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme*, & il ne vouloit pas démontrer à ses ennemis qu'il pouvoit avoir une fois le sens commun. En effet est-il rien de plus insensé que d'avouer en écrivant au général-Ministre, *que l'excès de son accablement plongeait son esprit dans les fers*, & que *tout ce que lui dictait la raison* [il auroit mieux dit les égaremens de son esprit], *étoit de suspendre ses résolutions sur une affaire aussi importante*; il vouloit parler de celle qui le conduisoit à recevoir une pension de la part d'un Roi bon, humain & libéral.

Dans la manière de s'exprimer, ne diroit-on pas qu'il n'y avoit rien de plus important que de

s'opposer à son bien-être ? Mais hélas ! la mémoire s'enfuit avec l'âge. Dans une lettre à Mylord Maréchal , le Genevois expatrié consent à être pensionné , toutefois aux conditions que cela ne fera point de bruit , puisqu'il témoigne que *le secret de cette affaire*, comme si le salut de l'Etat en dépendoit , *sera pour lui une circonstance très-agréable*. A peine lui a-t-on promis ce secret tant désiré , que ce Philosophe postiche change tout-à-coup de batterie ; il écrit au général Conway , qu'il veut *employer l'orgueil qu'on lui impute à se glorifier* du bonheur d'être pensionné d'un grand Roi ; & que ce qu'il y voit de plus pénible est de ne pouvoir s'en honorer aux yeux du public comme aux siens ; mais que lorsqu'il recevra les bienfaits , il veut ajoute-t-il , pouvoir se livrer tout entier aux sentimens que ces mêmes bienfaits lui inspireront. Le reste de l'épître n'est que du compliment où l'Auteur prie qu'on lui réserve la bonne volonté où l'on est de lui faire du bien pour des tems plus heureux. Est-il possible de tomber avec du bon sens dans un pareil égarement ! N'est-ce pas dans le fort des douleurs qu'il est le plus naturel de désirer d'en être foulagé ? Et Rousseau , dans l'accès de la maladie qui l'afflige , refuse follement le vrai remède qui pourroit en opérer la guérison.

M. Hume prétend que la lettre de Rousseau au Ministre , leur parut un refus absolu d'accepter la pension. J'oserois soupçonner que M. Hume ne fut pas le dernier à interpréter ainsi l'idée du Genevois. Je crois que ces Messieurs ne se connoissoient pas encore bien en énigmes , je vais les éclairer : il y a à parier que J. J. avoit bien plus d'envie d'accepter que de refuser ; mais sa façon de penser sur le chapitre des bienfaits à

recevoir, & qui lui est tout-à-fait particulière ; le plongeoit dans des embarras, qui, loin de nettoyer les idées ne font que les embourber davantage. Rousseau, à la réception de la nouvelle que lui venoit d'annoncer M. Hume, s'étoit déjà gonflé de ressentiment contre celui-ci, & avoit déjà pris assez inconsidérément la résolution de ne plus avoir de commerce avec cet Anglois. Quand l'historien lui manda que l'affaire de sa pension étoit enfin terminée, le Genevois se trouva doublement embarrassé. Quoi ! se disoit-il, moi recevoir des bienfaits par la médiation d'un homme qui s'est uni avec ceux qui m'ont couvert de honte & d'opprobre ! d'un homme qui m'a réduit dans l'absolue nécessité de le haïr, ou sinon d'oublier son existence ! Non, J. J. Rousseau n'est point capable de pareille lâcheté ; lui, vivre heureux à ce prix-là ! seroit dégénérer aux sentimens les plus délicats ; il vaut beaucoup mieux languir & périr même, que de couler ses jours dans l'opulence, lorsque cette opulence seroit l'ouvrage d'un ennemi. Pourroit-il jouir paisiblement du plaisir d'être content, quand les échos de sa solitude lui répéteroient les discours que M. Hume tiendrait dans le public, en affichant de tous côtés que l'étranger à qui il a fait obtenir une retraite paisible & les bienfaits de Sa Majesté, n'est qu'un ingrat & le plus méchant de tous les hommes ?

Voilà le nœud de la piece, passons au dénouement ; c'est un Genevois qui veut reculer pour mieux sauter ; il ne refuse point, mais, sous des prétextes assez équivoques, il élude seulement ce qu'il desire avec empressement : il veut suspendre, pour voir comment il pourra s'affranchir des liens qui le retenoient encore au char de l'auteur

Anglois qu'il n'aime plus , & sans trop savoir pourquoi , ou plutôt pour des vétilles qui n'inspirent pas même l'indifférence. Il demande du tems pour pouvoir s'affranchir de la captivité dans laquelle les bienfaits reçus pouroient le retenir ; il ne veut être redevable de la grace qu'on lui offre qu'aux bontés du Prince & aux soins généreux de son ministre ; il ne veut plus les accepter en silence , pour avoir lieu d'informer le public que ce n'est pas à la sollicitation de M. Hume , mais à la priere du général Conway , qu'il a eu le bonheur de les obtenir. Il veut lui-même entonner la trompette & crier à haute voix : je ne dois plus rien au perfide que j'avois cru mon ami ; ses procédés & sa trahison m'en ont donné quittance ; je ne vis & ne respire que par les royales libéralités d'un grand Roi qui a reconnu à la fin que mon mérite & mes talens étoient dignes de ses bienfaits.

Si je me suis trompé dans mes spéculations ingénieuses , bien d'autres se tromperont après moi. En attendant , je vais poursuivre la tâche que je me suis imposée au risque de me tromper encore. Au reste , je n'y entends point finesse , j'écris comme je parle , & parle comme je pense.

On voit encore dans les pensées de M. Hume , qui accompagnent ses réflexions , un petit trait de vengeance qui ne sied du tout point à un homme qui veut avoir la réputation de bien écrire. Comment est-il possible lorsqu'on pense faux d'être juste dans ses décisions ?

Quant à l'accablement profond , dit-il , dont Rousseau se plaint dans sa lettre au général Conway , & qui lui ôtoit jusqu'à la liberté de son esprit , je fus rassuré à cet égard , par la lettre de M. Davem-

port , qui marquoit que précisément dans ce tems-là , son hôte étoit très gai & très sociable.

Un Philosophe , ou qui s'imagine de l'être , n'étale pas toujours ses déplaisirs aux yeux de ceux qui l'environnent : il affecte autant qu'il peut cette égalité d'ame qui convient si parfaitement à l'homme raisonnable , il prend le masque du héros ; mais , dans son cabinet , sa grandeur d'ame s'évanouit.

N'est-il pas des instans où l'homme le plus consterné cherche par une gaité affectée de s'étourdir sur ses chagrins ? Mais je serois plus tenté de croire que J. J. se flattoit follement que sa lettre au général Conway , produiroit l'effet qu'il en espéroit ; qu'il s'applaudissoit de son chef-d'œuvre épistolaire , & se réjouissoit d'avance du triomphe que son amour-propre lui laissoit entrevoir. *Je reconnus-là* , dit encore M. Hume , *cette foiblesse ordinaire de mon ami qui veut passer pour être persécuté par l'infortune , les maladies , les persécutions , lorsqu'il est le plus tranquille & le plus heureux.*

Ah ! M. Hume , ne me donnez jamais , je vous prie , votre amitié à ce prix-là. On ne traite plus d'ami , pas même ironiquement , un homme à qui l'on prête toute la bassesse du sentiment le plus abject. Vous enfoncez le poignard trop galamment , & le poison dont vous l'imbibez ne seroit du tout point de mon goût. Je vois bien qu'il ne faut pas que vos amis indigens s'avisent de rire en votre absence , ils y perdroient trop , & je n'y veux rien gagner.

Son affectation de sensibilité extrême , ajoutez-vous , étoit un artifice trop souvent répété , pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi : je soutiens que vous ne le connoissiez pas , ou que

vous feignez malicieusement de ne pas le connoître. Il se peut qu'il y ait eu un peu trop d'affectation dans la sensibilité que J. J. a fait paroître, il se peut même que ce soit l'effet de la maladie dont il est attaqué ; mais en ajoutant que c'est pour se rendre plus intéressant vis-à-vis la commisération du public, ne semble-t-il pas que vous invitiez ce même public à ne plus s'épancher en secours généreux envers un vieillard accablé d'infirmités, & qui touche à la décrépitude ? Vous ne croyez pas non plus que moi, que ce vieillard possède quelque trésor caché. En vérité votre intention, en peignant de la sorte ceux que vous nommez encore vos amis, n'annonce pas un ami de l'humanité, ou le vrai Philosophe qui plaint les vicioeux & déteste les vices.

Puis-je vous demander si les sentimens que vous inspirez dans vos productions littéraires sont de la même espece ? Je vous proteste, s'ils ressemblent à ceux-ci, que je ne voudrois pas même aspirer à l'amitié des lecteurs qui y applaudiroient, fussent-ils sur le trône du Mogol.

Dans la lettre de M. Hume à M. Rousseau, en date du 19 Juin 1766, on n'y peut remarquer que beaucoup de zele pour engager le second à déclarer à quelles conditions il voudroit recevoir la pension, qu'il n'osoit plus accepter, comme je l'ai déjà fait remarquer, par l'entremise de l'homme qu'il croyoit être son plus grand ennemi.

La réponse de Rousseau à cette lettre ne développe que très-obscurement le crime prétendu de son ancien bienfaiteur. Est-il possible que J. J. qui prétendoit porter nuit & jour le flambeau de la raison, ait refusé lui-même de

s'en servir dans cette occasion ? J'aurois pardonné le style de cette lettre à une précieuse ridicule. Quoi ! toujours de l'énigme entourée des lambeaux que le soupçon déchire de la foiblesse de l'esprit humain, & le tout couronné par une invective outrageante qui paroît tout-à-fait étrangère au sujet !

Le public aime à être trompé, écrit J. J. à David Hume, & vous êtes fait pour le tromper. Je ne vois pas que ce reproche puisse avoir rien de commun avec la prétendue trahison dont le Genevois accuse son ancien ami. Répondra-t-il qu'il étoit pleinement convaincu que M. Hume le trahissoit & le dénigroit par quelque satire donnée au public. Pourquoi en laisse-t-il ignorer les circonstances ? Pourquoi ne va-t-il pas tout de suite au fait, où il n'arrive jamais ? Pourquoi ne cite-t-il pas des preuves par lesquelles son ami puisse se reconnoître coupable ? S'imagine-t-il qu'après lui avoir reproché qu'il est fait pour tromper le public, que le public le lapidera ? Quelle foiblesse ! Supposons pour un instant que M. Hume eût agi à la mode de la plupart des amis de notre temps, en se prêtant aux plaisanteries de certains esprits légers qui se plaisent à mordre sur la pauvreté & à se divertir aux dépens de ceux qu'ils croient sans défense. Etoit-ce un crime impardonnable ? Cela valoit-il la peine de se corroucer avec tant de chaleur & de rompre avec autant d'éclat & de ressentiment que si M. Hume eût été lui-même l'auteur du libelle de M. Walpole ; ou enfin qu'il eût trempé dans une conjuration où la vie du Genevois eût été en danger ? Mais non, ce n'est point la vie qui lui est chère, c'est sa réputation que J. J. abandonne avec peu de regrets. Je n'y puis plus
tenir :

tenir : ah , M. Rousseau , permettez - moi de vous le dire , votre maladie vous fait échouer contre un écueil qui me paroît tout - à - fait imaginaire. Est-ce que la réputation de l'honnête homme n'est pas toujours à sa disposition , dépend - elle des fots discours de quelques écervelés ou de l'épigramme d'un mauvais plaisant ?

Dans les discours qui se font élevés contre votre amour - propre , vous a - t - on accusé de quelques traits qui déshonorent ? Vous a - t - on prêté des débauches criminelles , & des mœurs dépravées ? Vous a - t - on accusé de bassesses flétrissantes , & qui font fuir & abhorrer quiconque s'en est rendu coupable ! Rien de tout cela : on a plutôt ironisé que calomnié. Le ridicule est retombé , à la face des honnêtes gens , sur le mauvais plaisant ; & malgré que la voix publique défend avec beaucoup de zèle & de compassion votre cause , peu satisfait d'un avocat si respectable , vous vous exhalez en plaintes amères : vous criez tout à la fois au feu , aux voleurs , à l'opprobre & à la vengeance. Vous plaidez & vous jugez vous-même en dernier ressort , & le tout sur de simples soupçons. Répondez , est ce vous qui êtes l'auteur éloquent de tant de bonne morale & de ces grands sentiments qui se lisent dans plusieurs de vos productions ? Quelle éducation donnez - vous par votre exemple ? quelle modération inspirez - vous par votre conduite ? Non , vous ne scandalisez pas ; mais , en vérité , vous faites pitié.

Poursuivons. Dans la même épître on y lit :
*Quant aux bons offices en matiere d'intérêt avec
 lesquels vous vous masquez , je vous en remercie &*

vous en dispense. Je ne veux pas que M. Rousseau sacrifie à la politique & à la dissimulation ; il est beau d'être sincère , parce qu'il seroit à souhaiter , pour le bonheur du genre-humain , que tout le monde le fût . J'avoue même qu'il convient à tout homme d'honneur de savoir répéter à propos ces beaux vers de Voltaire.

Seigneur , il est bien dur pour un cœur magnanime ,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
Leurs refus sont affreux , leurs bienfaits font rougir.

Mais de se livrer à ce sentiment avant que d'être bien convaincu que son bienfaiteur soit coupable de trahison ; de s'y abandonner sur l'apparence trompeuse de certaines démarches , auxquelles on veut prêter gratuitement des intentions criminelles ! En vérité ce n'est plus agir en homme raisonnable , c'est annoncer une imagination évaporée qui n'apperçoit dans le lointain que des fantômes qui disparoissent en les approchant.

Examinons encore jusqu'où le philosophe Genevois porte le ressentiment. *Je me dois , dit-il à M. Hume , de n'avoir plus de commerce avec vous , & de n'accepter pas même à mon avantage aucune affaire dont vous soyez le médiateur.* Ici , il faut se mettre à la place de M. Hume , en le supposant innocent , & convenir qu'après les démarches qu'il avoit déjà faites auprès des Ministres pour faire obtenir à J. J. Rousseau une pension de S. M. B. , que cette phrase étoit pour lui un coup de foudre. Supposons-le coupable , elle ne pouvoit que l'étourdir & le révolter , surtout en réfléchissant sur la situation étroite où J. J. se trouvoit. Ce refus opiniâtre ne pouvoit que

révolter les personnes sensées, qui conviennent qu'il est du devoir du Philosophe de ménager, toutefois sans bassesse, ses intérêts les plus chers, & qu'il doit savoir à propos faire plier son sort à l'approche des circonstances.

Où M. Rousseau étoit assez aisé pour se passer de la pension, ou il ne l'étoit pas. Dans le premier cas il étoit honteux à ce Philosophe d'avoir consenti qu'on la sollicitât à titre de secours pieux & charitable; & dans le second, il y avoit de la folie à ne vouloir pas la recevoir, fût-ce même par la médiation d'un homme qui, cependant ne s'étoit point encore déclaré ouvertement son ennemi, & qui continuoît à jouer avec chaleur le rôle de l'amitié.

Si je ne connoissois pas les hommes autant que j'ai appris à les connoître, & sur-tout Messieurs les Anglois, je serois incliné à croire même par la superbe réponse de M. Hume à l'épître de Rousseau, que le premier est absolument innocent de la prétendue trahison dont le second l'accuse. Voyons comme le premier s'y prend pour se justifier. *Sa conscience* dit-il, *ne lui reproche rien, elle renferme les preuves d'une affection sincère, & lui fait lire avec surprise des accusations si violentes, que les trouvant fixées à de simples généralités, il lui est impossible de les concevoir*: il suppose qu'elles ne peuvent émaner, que de la part de quelque infâmes calomniateurs. Il demande à J. J. de les lui nommer, ou de le mettre à même de se justifier. Il se déclare innocent, c'est comme tel & non comme un ancien ami qu'il veut plaider sa cause & confondre l'imposteur. Rien de plus raisonnable que cette demande. Rien de plus juste que de déférer à ce qu'elle exige. On ne trouve point dans cette lettre de ces phrases boursoufflées ni enveloppées par

le moindre mot énigmatique, tout y est clair & distinct: mais J. J. qui veut toujours se singulariser, demeure trois semaines à composer tout un volume pour répondre à M. Hume, tandis que quatre pages tout au plus auroient suffi pour accorder à l'auteur Anglois tout ce qu'il demandoit.

Que fait-il pour éclaircir un sujet qu'il n'a fait qu'obscurcir davantage par des phrases encore plus sombres que les précédentes? Il débute par une excuse qui est démentie par la longueur de l'épître.

Je suis malade, dit M. Rousseau, & *peu en état d'écrire*. Cela étoit vrai, on ne peut en douter; j'en ferai l'analyse dans le cours de cette réfutation, sa maladie n'étoit pas peu de chose, elle me paroît même incurable, & ce grand factum qui ne dit rien, & qu'il a pourtant su conduire à 52 pages d'impression le prouve encore mieux que le prétexte de la maladie. C'est sa dernière pièce, qui annonce très éloquemment qu'il n'est plus en état d'écrire pour être entendu des lecteurs ordinaires qui n'ont pas le talent d'expliquer des logogripes, & qui préfèrent aux sublimes obscurités les efforts de la raison & les chefs-d'œuvre d'un bon jugement.

Rousseau continue, *mais vous voulez une explication, il faut vous la donner*; & quelques lignes plus bas, *je vous l'envoie*: oui, bien la lettre, mais non pas l'explication. *Elle sera longue*, oui bien l'épître qui ne contient qu'une récapitulation de mille circonstances inutiles, qui ne tendent nullement à mettre en évidence la prétendue trahison de l'accusé.

Ah, mon cher Rousseau? convenez que vous n'étiez plus à vous-même quand vous écriviez.

Je ne vis point dans le monde, j'ignore ce qui s'y passe; je n'ai point de parti, je n'ai point d'associé, point d'intrigue; on ne me dit rien; je ne fais que ce que je sens; mais comme on me le fait bien sentir, je le fais bien. Si vous appelez cela de l'explication, les sauvages l'appellent du galimathias en beau style. Je crois, ma foi, que vous auriez besoin d'un commentateur. La Sybille de Cumès n'entortilleroit pas mieux ses oracles, & je crois même qu'un nouvel Œdipe seroit fort en peine d'expliquer clairement ce que vous vouliez dire, *par je ne fais que ce que je sens, mais comme on me le fait bien sentir, je le fais bien.*

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai ouï tenir de semblables propos qu'à gens dont l'esprit n'étoit pas bien rassis. Je les plaignois, j'en fais de même à votre égard.

Je m'étonne que M. Hume se soit si fort alarmé par la lecture de votre lettre; il falloit qu'il fût bien bon; quant à moi, je vous l'aurois renvoyée avec prière d'être moins éloquent, plus clair & plus équitable. C'est être injuste que de condamner *ipso facto*, ses amis sur de simples conjectures.

Vous y promettez toutefois en ne consultant que votre ressentiment, de convaincre M. Hume de trahison, vous dites que vous voulez *commencer par les indices*, & finir par les démonstrations. Si les tribunaux de judicature adoptoient cette nouvelle manière de juger, que d'innocens risqueroient d'être conduits au supplice? J'aurois attendu de votre précédente façon de penser, que des indices vous en seriez venu aux preuves, & non pas à des démonstrations qui ne démontrent que vos frayeurs chimériques?

Voyez jusqu'où s'étend votre égarement ; s'il est permis à l'esprit humain de s'égarer, il ne lui est pas permis de courir jusqu'à la calomnie. Vous y êtes arrivé cependant, & j'ose croire, sans vous en appercevoir. Vous qui craignez tant les suites honteuses de la médifance, pouviez-vous dire, *je quittois la Suisse fatigué de traitemens barbares* ? Qu'auriez-vous dit de plus en vous échappant de Tunis ou de Salé ; en supposant que vous y eussiez été détenu dans les fers les plus durs & les plus honteux ? *Traitemens*, ajoutez-vous, *qui ne mettoient en péril que ma personne, & laissoient mon honneur en sûreté*. Pour prouver qu'en écrivant cette lettre, vous étiez bien malade, & que vous vous laissiez emporter par les accès du délire ; je vais tracer une légère esquisse de ces traitemens barbares, je démontrerai très clairement que votre honneur ne couroit en Suisse aucun danger, & que votre personne y étoit moins en péril que par-tout ailleurs. Vous aviez choisi pour votre retraite Motiers-Travers, l'un des plus sains & des plus beaux endroits des montagnes du Comté de Neuchâtel ; habité, surtout en été, par quantité de personnes estimables par leur mérite & leur affabilité. On vous y laissoit vivre à votre fantaisie ; on vous y accueilloit amicalement, & vous y étiez traité avec des égards qui pouvoient chatouiller l'amour-propre d'un Philosophe orgueilleux. Vos rêveries vous conduisoient selon vos souhaits & à pied, jusqu'au plus haut des montagnes voisines, & dans des bois où les charbonniers étoient assez surpris de vous y rencontrer si souvent. C'est d'eux-mêmes de qui je tiens cette vérité ; je leur ai demandé ce que vous y faisiez ; je crois, me répondit l'un, qu'il y cueilloit des fraises ;

mais j'interprétois mieux sa réponse, & je fais que, savant dans la connoissance des plantes, vous ne faisiez ce trajet que pour herboriser.

Je suis bien certain que ce n'est pas de la part de ces bonnes gens qui, dans ce pays-là sont bons & humains, que vous avez reçu des traitemens barbares.

Un ecclésiastique, M. le professeur de Montmollin, vous avoit donné de prime abord des marques de son estime & de sa bienveillance; l'un & l'autre vous devinrent à charge, & par des traits peu convenables à un Philosophe, vous fîtes tous vos efforts pour vous aliéner son amitié. Il vouloit opérer votre conversion, tandis que vous vous entêtiez à vouloir en faire un prosélyte selon la confession de foi de J. J. Rousseau. Ce n'est pourtant pas chez lui que vous reçûtes des traitemens barbares. Avouez de bonne foi, que vos trop profondes rêveries vous éloignent quelquefois du sein de la raison. Ce n'est pas en se cabrant contre les opinions reçues que l'on peut se faire aimer dans un village. Un Londres, un Paris ou quelques autres grandes villes fourmillent de gens qui aiment la nouveauté; c'est-là, où les nouveaux systèmes peuvent trouver des partisans: mais dans le cercle de deux ou trois hameaux, les préjugés y sont trop profondément plantés pour les pouvoir déraciner avec de simples paroles.

Mais venons à l'époque où vous pourriez dire que vous reçûtes les atteintes d'un traitement barbare.

Vous aviez répété dans l'une de vos conversations, & d'après les Mahométans, que les femmes n'ont point d'ame; sans doute que vous

n'étiez pas de leur sentiment, sur-tout lorsque vous fixiez votre chère gouvernante. Votre aveuglement sur sa conduite vis-à-vis de vos voisins & de vos locataires prouvoit assez la bonne opinion que vous aviez de ses prétendus sentimens délicats. Celle-ci avoit une ame, sans doute, & peut-être étoit ce un présent que vous lui faisiez par reconnoissance. Mais vous le savez, les beaux sentimens ne peuvent émaner que d'une belle ame, & puis-je vous demander si Mademoiselle le Vasseur, s'en est toujours glorifiée ?

Je fais bien que le Maréchal d'A. n'eut pas plus d'empire sur l'esprit de sa Souveraine que votre gouvernante en a sur le vôtre. Permettez-moi de le prouver par le récit d'une anecdote récitée, sur les lieux, par des gens dignes de foi.

Cette souveraine qui donnoit des loix à votre cuisine & à votre conduite, n'avoit pas moins de pouvoir sur votre confiance que sur votre trop aveugle crédulité. Bien persuadée que vous ne la démentiez jamais, n'eut-elle pas la lâcheté d'accuser une personne estimée par une probité reconnue, d'avoir détourné d'un certain tiroir un louis d'or neuf ; quoique l'innocence ne s'abaisse pas toujours à se justifier, elle cherche cependant quelque consolation à le faire avec cet esprit de douceur & de naïveté qui lui est naturel. L'accusée s'adresse à vous en se déclarant innocente & incapable d'une telle bassesse ; elle s' imagine que l'Auteur d'un chef-d'œuvre, qui traite de l'éducation, doit être assez prudent pour suspendre son jugement jusqu'après *un très-amplement informé*, & qu'enfin il sera assez judicieux pour ne pas imiter les juges de Calas, ou tout
au

au moins pour ne pas prononcer un arrêt sans préalablement avoir ouï le demandeur & le défendeur.

Mais point du tout, J. J. Rousseau plus despotique en cette rencontre que le grand Sultan, oublie les sages leçons que lui-même a données en défendant sa propre cause. Il se plaint de ce qu'on l'a jugé sans l'entendre, & veut lui-même condamner sans daigner écouter, & même sans confronter l'accusé avec l'accusatrice. Cela n'est ni beau ni honnête, & cette conduite si opposée à vos propres principes, s'éloigne furieusement de la raison & de l'équité. Doit-on juger de la beauté de l'ame de votre chere gouvernante par l'extrême confiance que vous avez dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit? L'accusé par prudence, s'adresse à vous, non-seulement pour détruire le soupçon, mais pour vous alléguer toutes les raisons qui peuvent concourir à prouver son innocence. A peine a-t-elle exposé le fait, que vous l'interrompez avec une vivacité peu convenable au Philosophe, pour lui répondre: *Je fais ce que je dois penser là-dessus; tout ce que vous me diriez n'est pas capable de détruire dans mon esprit la bonne opinion que j'avois de Mademoiselle le Vasseur, que je connois depuis longtemps incapable de m'en imposer; & lorsqu'elle me diroit à minuit qu'il fait jour, je le croirois. Ah l'excellent juge! ah que cette phrase est admirable! n'est-elle pas digne d'un Auteur célèbre que l'on place au rang des grands hommes de ce siècle. Convenez, M. le grand homme, que celui qui écrit aussi bien & avec autant de bon jugement que vous le faites dans quelques-uns de vos ouvrages, & qui, en même temps, parle si*

mal dans son domestique, est un protégé tout-à-fait dangereux à la société.

Mademoiselle le Vasseur étoit, selon vous, douée d'une ame trop noble & trop belle, pour oser calomnier votre hôtesse, vous l'en croyez sur sa parole, tandis que vous répétez que les femmes n'ont point d'ame. Quelques payfans racontent vos discours à leurs cheres moitiés, & celles-ci, pour appaiser les fumées trop épaisses de votre imagination échauffée, vous menacent de vous faire prendre un bain froid dans la fontaine publique. Vous en fûtes quitte pour la peur, & voilà l'un des traitemens barbares dont vous vous plaignez. Passons au second qui fut le dernier.

Un jour de foire, une troupe d'ivrognes s'attrouperent à dix heures du soir devant votre porte, en pestant contre vos sentimens erronés ou du moins qui leur paroissoient tels. L'un d'eux jette une pierre (1) qui passe de la fenêtre dans votre chambre; elle ne fit aucun mal. La justice, dont le Chef étoit votre protecteur déclaré, prend des informations pour poursuivre les coupables & les punir: on ne les découvre pas. Seroit-ce cela que vous appelleriez un traitement barbare? C'est pourtant le seul que vous pour-

(1) Toute la communauté de Motiers - Travers s'accorde pour dire que la pierre produite pour la preuve de ce fait, étoit beaucoup plus grosse que le trou du carreau de vitre supposé avoir été cassé par cette pierre; & presque tous les habitans prêtent cette petite noirceur à la malice de Mademoiselle le Vasseur, qui, n'étant pas aimée, vouloit trouver des prétextes pour engager Rousseau à changer de pays.

riez citer , s'il étoit permis à un homme de bon sens de se servir en pareille conjoncture de cette expression.

De tout ce que je viens de rapporter , vous prenez l'occasion d'étaler des frayeurs paniques qui vous font imaginer qu'on en veut à votre vie , tandis que près de votre retraite menacée , vous aviez un asyle assuré. La communauté de Couvet vous offroit des combourgeois humains & généreux qui se feroient empressés à vous donner des marques de leur protection. Mais vous vouliez changer d'air & de climat : il falloit , pour masquer votre humeur inconstante , enfanter des prétextes , & j'appréhende bien que ceux dont vous vous êtes servi ne soient pas applaudis par les hommes de bon sens. Pour vous convaincre que vous ne deviez pas éprouver des traitemens barbares , on vous accompagne jusques dans l'Isle de saint Pierre , au milieu d'un lac , dans une terre inaccessible à vos ennemis ou du moins que vous croyez tels ; mais les Souverains de cet endroit-là , jugent à propos de vous signifier de choisir un autre asyle. La politique le veut , on craint que votre plume ne franchisse les airs pour inspirer aux habitans d'un Etat voisin des sentimens de patriotisme que l'on souhaiteroit qu'ils n'eussent pas. Oseriez-vous nommer cette conduite un traitement barbare ? Que vos livres en aient essuyé , j'en conviens : mais vous , en les composant , ne deviez-vous pas vous y attendre ? Soyez plus équitable , ne taxez plus de barbares des peuples chez qui , malgré vos singularités , vous avez reçu les traitemens les plus doux ; autrement je croirai que vous ne connoissez plus la valeur des expressions. Puis-je mieux le croire , quand vous alléguez

pour les indices d'une trahison que l'on a tramée contre vous, ce grand éloge que vous faites des grands talens & de l'honnêteté bien établie de M. Hume, & que vous accompagnez fort inutilement de la relation de votre voyage à Londres, passant par Strasbourg, Paris, &c. mais c'est à Douvres où je vous arrête. *Transporté*, dites-vous, *de toucher enfin cette terre de liberté, & d'y être amené par cet homme illustre (1)*; je lui saute au cou, je l'embrasse étroitement & sans rien dire, mais en couvrant son visage de baisers & de larmes qui parloient assez; cela est vrai, ils en disoient même plus qu'il n'en falloit. On passe à des femmes quand on leur accorde ce qu'elles ont longtemps désiré, & à de jeunes écoliers à qui l'on distribue des prix, ces petits accès d'une joie immodérée qui s'évaporent aussi vite que les fumées d'un feu de paille; mais des faiblessemens de cette nature, exprimés par les embrassemens & les larmes d'un vieillard sexagénaire, ne font que les avant-coureurs qui annoncent que le bon homme commence à tomber dans l'enfance; convenez de cette vérité. Plus bas vous faites la question: *je ne fais ce que M. Hume fait de ces souvenirs*, vous voulez dire de ces treillissemens de joie; & vous ajoutez, *j'ai dans l'esprit qu'il doit en être quelquefois importuné*, je crois qu'il l'étoit bien davantage lorsque vous lui en faisiez éprouver les effets. Des baisers, des embrassemens réitérés & des larmes hors de propos, importunent toujours un homme raisonnable, à moins que ce ne soit dans une première entrevue, après une longue absence, ou enfin à la

(1) M. Hume.

suite de quelqu'événement miraculeux qui tienne du prodige. Le retour d'un parent échappé d'un naufrage ou d'un danger éminent ; celui d'un ami qui revient d'un voyage de long cours : celui d'un fils que l'on croyoit perdu , sont assurément des circonstances très touchantes ; mais que penser d'un homme avec lequel on vient de faire le même trajet , qui , à propos de botte , vous serre , vous étouffe , pleure & sanglotte tout à la fois , s'imaginant par ces démonstrations sinceres ou non , témoigner la plus vive reconnoissance ? En vérité , mon cher Philosophe , Erasme vous auroit mieux caractérisé que je ne puis le faire.

Je soupçonne que M. Hume s'appercevoit bien que vous dégénériez à votre titre : il n'osoit pas vous le dire , & c'est à cause de son silence que vous le soupçonnez dans la suite de vous trahir , & c'est de ce seul soupçon que vous tirez les indices qui précèdent les démonstrations qui doivent , selon vous , faire preuves contre lui. Hélas , que je vous plains ! poursuivons : vous avouez avoir été fêté & bien vu de tout le monde en arrivant à Londres ; & quelques lignes plus bas , vous vous plaignez que toutes les marques d'estime que l'on vous avoit prodiguées se métamorphosèrent subitement en froideurs & en indifférence même jusqu'au mépris. Je vais vous en expliquer clairement la raison : l'Angleterre , par quelques-uns de vos ouvrages , avoit conçu de vous & de vos talens une si haute idée , qu'elle ne croyoit faire que ce qu'elle devoit à sa propre réputation en vous accueillant de la maniere la plus distinguée. Elle vouloit payer , en vous faisant du bien , ce qu'elle avoit oublié d'accorder à l'immortel Milton & à quelques autres Ecrivains

célèbres qu'elle avoit laissé mourir dans les bras de l'indigence ; enfin les nombreuses éditions de l'Héloïse & d'Emile, vous avoient acquis en fait de morale, la même réputation que Pamela en fait de roman avoit acquis à Richardson, & peut-être quelques bourgeois de Westminster espéroient-ils que par le secours de la métempfycofe, Pope, Steele ou Adisson étoient ressuscités dans la personne de J. J. Rousseau. Vous aviez déjà par devers vous des traits de plume que vos plus grands ennemis ne pouvoient se dispenser d'admirer, à moins que d'être des parfaits ignorans : avec ces titres, vous arrivez à Londres ; mais on n'y avoit pas encore vu entre les feuillets de vos livres, ces caprices, ces boutades & ces singularités qui vous sont naturelles & qui ne cadrent du tout point avec les usages reçus. Comme nous sommes des êtres créés pour la société, nous sommes faits pour les hommes ; & si je vous ai bien pénétré, vous vous êtes follement imaginé que les hommes n'étoient faits que pour vous. Les Anglois attendoient de l'Auteur du Contrat Social qu'il feroit le premier à leur prouver par sa conduite, que chaque homme ici-bas, mais sur-tout un savant, devoit se prêter, selon ses forces, à resserrer les liens de la bonne société. Mais loin de vous approcher d'eux, vous desirez avec affectation une retraite obscure. Vos bizarreries vous en éloignent ; ils vous tournent le dos ; ils ont raison ; vous ne voulez pas qu'ils aient tort ; mais vous prétendez que c'est M. Hume, qui les a empêchés de vous courtiser & de s'acheminer dans votre solitude pour y aller voir la piece curieuse. A le bien examiner de près, ce ne sont point les propos de l'historien des Anglois, ce sont vos comporte-

mens & vos singularités qui les ont fait fuir ; ils n'auroient pas mieux traité le grand Newton , Clarck & Swift , si ces hommes immortels se fussent singularisés comme vous le faites , par des traits qui dénotent plus d'orgueil & de présomption que de candeur & d'humilité. Si les Anglois ne vous ont pas mieux traité , ne vous en prenez qu'à vous-même , & non pas à M. Hume.

Je ne m'attends pas que vous ferez de mon sentiment , je m'en console en considération qu'il y en aura bien d'autres que vous.

Pardonnez à mon exactitude , mon cher Rousseau , je ne veux rien laisser échapper dans votre lettre qui ne puisse me conduire au but où je vise. Je veux tâcher de vous définir , & de vous caractériser avec tous les traits qui vous conviennent. Votre amour-propre vous dira que je me suis trompé ; mais ceux qui vous ont fréquenté feront , peut-être , d'un avis tout différent.

Je continue la lecture de votre factum , & j'y rencontre une petiteffe qui me fait soupçonner que J. J. Rousseau , ainsi que la plupart des petits esprits , se plaît quelquefois à ne s'occuper que de niaiseries.

M. Hume vous avoit donné , dites-vous , *des marques de son attachement* , mais celle de faire faire votre portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. En vérité je n'en puis plus , je perds haleine ; ou vous ou moi nous sommes fous ; c'est l'un des deux. Si vous dites que c'est moi , je vous le pardonne de bon cœur ; enfin c'est donc ma folie , j'y consens , qui me fait remarquer dans ce reproche , que vous placez , sans doute , au rang des indices , une folie de six pieds six pouces au-dessus de la mienne ; mais je soutien-

drai toute ma vie que tout ce qui accompagne ce reproche n'est pas moins insensé. Preuve que vous n'étiez pas de sens rassis en le lui faisant ; c'est qu'après que l'accès qui vous l'avoit dicté commençoit à s'affoiblir, *vous avouez sans peine que vous pouvez avoir tort de l'avoir fait* ; vous ne l'avez donc fait que sur un soupçon des plus légers, & qui vous faisoit entrevoir dans ce procédé de la mauvaise volonté ? Convenez qu'il n'y a rien de plus inquiétant dans le monde qu'un esprit perpétuellement soupçonneux, & qui croit voir dans la démarche la plus innocente les intentions les plus criminelles.

Je vous pardonnerois si vous eussiez dit après avoir étudié quelque temps le génie de la nation, les Anglois se sont mis dans le goût de meubler leur appartement, ou avec les portraits ou avec les estampes des grands hommes qui se sont acquis, soit par leurs talens ou par des traits singuliers, une réputation immortelle. Comme on recherche l'empreinte de Bélizaire, de Benjamin Johnson ou de quelques autres, sans doute pouvoit avoir dit M. de Ramsay [1] à M. Hume, on ne fera pas moins curieux d'acquérir celle du fameux J. J. Rousseau, & nous partagerons le bénéfice.

Ce soupçon pouvoit être fondé sur ce qui se passe journellement en Angleterre à cet égard ; mais en supposant que l'ostentation & la vénalité eussent triomphé dans ce procédé, il n'y avoit pas-là de quoi se mettre en frais de plaintes ni de reproches ; bien au contraire, l'amour-propre de

(1) Fameux Peintre.

l'Auteur de l'Héloïse y trouvoit toujours son compte ; mais les petits génies interprètent toujours de travers ce que l'on fait même pour leur avantage. J. J. Rousseau le fait & les imite ; que penser de l'esprit de ce grand homme ! il avoit bien raison de dire qu'il pouvoit avoir tort de s'attacher à cette vétille , mais ce n'est pas dans cet endroit seul que l'on s'apperçoit qu'il s'égare : venons aux autres.

Tout ce qu'il dit concernant le soin que prit M. Hume de son pur mouvement à solliciter pour lui une pension , *témoin le zèle* que cet Anglois mit à cette affaire , ne fait point l'éloge du fond d'un caractère honnête. Il avoit été recommandé à M. Hume déjà instruit de ses disgraces , & mieux encore de sa réputation d'homme de Lettres. Il lui avoit offert de lui procurer un asyle , en espérant toutefois que Rousseau en profiteroit pour faire valoir ses talens. Une brochure de J. J. Rousseau fixé en Angleterre , auroit été un billet de banque , ou une lettre de change payable à vue. La traduction de cet ouvrage étoit d'un prix convenable à un bon traducteur ; & soit que M. Hume ou quelqu'autre à sa dévotion , se fût chargé d'une pareille tâche , le profit en étoit clair & certain. La nouveauté séduit , & la réputation en impose.

Voltaire rimeroit Cendrillon , la Belle au bois dormant , & les contes des Fées , que la foule des esprits médiocres s'empresseroit à les acquérir ; & le grand débit de ces puérilités enrichiroit également l'Auteur & l'Imprimeur : c'est le cours des choses du monde , c'est un torrent par lequel les plus sages quelquefois se laissent entraîner.

Rousseau feroit un traité sur la nature des

élémens , ou sur l'origine des plantes , & groffiroit un *in-quarto* par des obscurités éternelles que l'on voudroit acquérir le volume pour l'accoler aux autres chef-d'œuvres de l'Auteur.

Voulez-vous , mon cher Collègue , en productions superflues , que je vous parle franchement ; je crois que M. Hume dès votre arrivée en Angleterre , s'apperçut bientôt , à vos embrassades , à vos faififfemens , à vos larmes , à vos transports de joie & à vos emportemens , que l'excès de la reconnoissance vous avoit tourné la cervelle. Dès que parurent vos boutades & vos caprices , il se douta bien qu'il ne vous manieroit pas comme de la cire , que sa rhétorique ne feroit pas capable de vous faire écrire quand votre fantaisie ne le voudroit pas : que d'ailleurs , vous ne lui paroissiez pas assez ouvert , pour lui communiquer ni vos projets , ni vos systêmes. Il soupçonnoit que votre esprit étoit égaré ; mais il n'osoit pas lui-même s'en convaincre en eu faisant l'épreuve à ses dépens. Comment se délivrer honnêtement du fardeau dont il commençoit à sentir toute la pesanteur ? Il ne pouvoit le faire sinon qu'en sollicitant pour vous une pension. Vous y souscrivez aux conditions d'un consentement dont vous ne pouvez , dites-vous , vous passer sans manquer à votre devoir ; & quand ce consentement arrive , vous manquez à votre généreux protecteur , à votre ami , à vous-même , à un grand Roi , & à son Ministre , votre Mécène auprès de lui. Quoi ! tant de contrastes à la fois ne feroient pas la preuve de l'aliénation de l'esprit. Oh ! parbleu mon cher Rousseau , j'en appelle à vous-même , quand l'accès de votre délire sera passé. Mais hélas ! je crains

bien que votre maladie aille toujours en empirant.

Autre preuve d'aliénation d'esprit. Londres vous devient un séjour incommode : vous aimez la campagne ; on vous y conduit ; vous hésitez follement sur le choix de deux ou trois maisons , tandis que sûrement la première auroit été du goût d'un homme raisonnable. Enfin vous arrivez dans *une habitation solitaire , commode & agréable ; le maître de la maison prévoit tout , pourvoit à tout , rien ne vous manque , vous y êtes tranquille , indépendant & heureux* : c'est le tableau que vous en faites , & j'ajoute moi que vous vous trouviez à couvert des mauvaises intentions de ceux que vous appelez vos ennemis ; mais non , c'est-là , dites-vous , *qu'ils deviennent plus cruels que vous ne l'aviez encore éprouvé*. Pourquoi cela ? parce que les ressorts de votre esprit étant usés , votre imagination se détraque , vos pensées s'éloignent des objets qui sont enchaînés à la raison pour ne s'attacher qu'à des chimères. Il me semble que je vous vois pensif & rêveur , & que vous ne vous réveillez qu'à l'aspect des fantômes & des soupçons qui , dans vos rêveries , vous font la guerre.

Tant d'éloges & de plaintes prodigués alternativement tantôt aux soins & tantôt aux procédés de M. Hume à votre égard , ne sont sûrement pas des indices ni des démonstrations des maux prétendus *qui vous accablent* , ni de la trahison que vous dites avoir été tramée contre vous. Je pense que M. Hume a raison , quand il dit que tous vos ennemis se réunissent en vous seul. Vous voulez que l'on croie absolument que vous n'en auriez aucun si vous étiez venu seul en Angleterre. Nommez donc ces ennemis !

vous pourriez citer quelques mauvais plaisans & tout au plus deux ou trois semblables à M. Walpole ; mais dans le vrai on n'y a jamais cassé vos vitres , & ce que vous appelez froideurs , indifférence & mépris , ne sont autre chose que les témoignages d'une charitable pitié , parce qu'on s'appercevoit que la maladie dont vous êtes attaqué ne vous laisse de relâche que pour empirer. En voici non pas l'indice , mais la preuve évidente : étoit-ce à vous à emboucher la trompette pour publier vous-même , *que l'Angleterre s'honoroit d'être votre refuge , qu'elle en glorifioit avec justice ses Loix & son Gouvernement ?* Ne diroit-on pas que J. J. Rousseau étoit d'une trempe si parfaite , qu'il falloit que tout un royaume se fît un honneur particulier de l'accueillir & de le protéger ?

Pouvons-nous , mon cher confrere , nous autres pauvres barbouilleurs de papier , pouvons-nous , dis-je , sans égarement , nous servir du langage des maîtres de la terre , ou des héros fugitifs & injustement persécutés , à moins que ce ne soit pour faire parler ceux que nous faisons sortir de la coulisse ? Malgré tout l'honneur que l'Angleterre s'étoit fait de vous recevoir , les papiers publics qui s'étoient empressés de chanter vos louanges , sifflent tout-à-coup la palinodie ; cela est bien dur , j'en conviens , sur-tout pour ces petits génies qui ne pensent qu'à eux-mêmes ; mais pour les ames fortes toujours occupées des choses au-dessus du commun , ces revers ou plutôt ces petits traits de lâcheté littéraire sont des piquures si légères , qu'à peine ont-elles le temps de les sentir. Dites-moi , dans laquelle de ces deux classes voulez-vous que l'on vous place ?

Tout ce que vous dites encore *sur l'accueil que vous fit un grand Prince à Paris ; sur le peu d'empressement que l'on fit de continuer à vous fêter , après que l'on vous eut étudié à Londres ; sur le manque de politesse de certains particuliers à votre égard ; sur les flagorneries de M. Hume , qui plaçoit exprès votre Héloïse sur sa table ; sur la visite de M. Penneck ; sur votre bourse qui n'étoit pas vide , & sur la manière de vous faire l'aumône de manière à vous en sauver l'embarras ,* ne sont que des minuties auxquelles , je ne veux pas dire un esprit stoïque , mais même un homme raisonnable , ne prête pas la moindre attention.

Si tous les hommes étoient obligés de compenser toute leur conduite & leurs actions d'après votre exemple , il ne s'en trouveroit pas un seul qui ne pût croire que l'autre voudroit le trahir , n'eût-il fait que d'éternuer en sa présence.

Vous savez ce que j'ai prononcé touchant la lettre que M. Walpole a publiée sous le nom du Roi de Prusse , je n'ai pas applaudi à ce procédé indigne d'un galant-homme ; mais vous , en vous en plaignant , êtes-vous en droit de vous servir des expressions échappées de la boue des halles ?

Le terme de Jongleur , soit dans la bouche ou sous la plume brillante de J. J. Rousseau , est un solécisme qui ne se pardonneroit pas à un écolier de sixième. Le sage ne parle jamais , même de ses ennemis qu'avec décence : si ce n'est pour eux , ce doit être pour sa propre réputation.

C'est à M. le docteur Tronchin à qui s'adresse cette épithète , & celui qui la lui donne n'ignore

pas que ce Médecin n'a jamais fait le métier de bateleur. Il est vrai que ses ordonnances presque toutes savonnées, [*] & qu'il prodigue à toutes sortes d'infirmités quelconques, le font passer pour un charlatan, & non pas pour un jongleur qui court les places publiques pour y débiter de l'onguent & des emplâtres.

Une telle calomnie n'est sûrement pas du style de Démosthènes, elle ne convient qu'à un Auteur bas & rampant : elle déshonore moins celui à qui elle s'adresse, que celui qui s'en est servi ; mais peut-elle, avec les soupçons qui l'accompagnent, aider à fournir un indice à J. J. Rousseau contre M. Hume ? non, elle ne fournit que la preuve d'un esprit ombrageux, d'un homme qui voudroit que celui qu'il croit être son ami intime, fît une guerre ouverte à tous ceux qui ne sont pas les siens, ou qui ne peuvent pas l'estimer à sa fantaisie.

La manœuvre de Lettre [*] qui suit cet article, n'est pas plus un indice de trahison, que le seroit l'un des soupçons chimériques de l'Auteur d'Héloïse. Les regards secs, ardents & moqueurs de M. Hume, en fixant le nouveau débarqué, & qui inquiétoient tant le pauvre Rousseau, n'étoient autre chose que l'étude du caractère & de

(*) M. le Comte de Ch*** s'étant rendu à Genève exprès pour y consulter ce médecin si renommé, ayant produit l'ordonnance qu'il venoit de recevoir, la communiqua à plusieurs personnes, qui, l'ayant confrontée avec la leur, y trouverent tous du savon ; ce qui fit dire à un plaisant qui si sa blanchisseuse le savoit, elle intenteroit un procès à ce fameux Docteur.

(*) Autre expression de Rousseau.

l'humeur de ce Genevois. L'historien Anglois se demandoit tout bas si cet homme n'avoit pas fait banqueroute à la raison & au bon sens, ou si le mal dont il paroïssoit attaqué étoit sans remede? Je m'étonne que M. Hume ait pu demeurer si long-temps à s'appercevoir que son protégé étoit pour le moins autant infirme d'esprit que de corps, surtout après que Rousseau *suffoqué de sanglots & inondé de larmes*, se fut jetté à son cou en s'écriant: *non, David Hume n'est pas un traître; s'il n'étoit pas le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.*

Tout ceci bien interprété, après de mûres réflexions, prouve bien mieux l'aliénation de l'esprit de celui qui se livre à ses extravagantes émotions, que des soupçons en l'air ne pourroient indiquer une trahison.

Je m'étonne que l'Anglois n'ait pas rompu dès le lendemain toute liaison avec le Genevois. Peut-être n'osoit-il pas le faire, soit par ménagement pour lui à l'égard de ce que le public auroit pu penser de ce procédé peu charitable, ou soit pour ne pas s'attirer de toutes parts les reproches de ceux qui favoient qu'il avoit offert à ce Philosophe errant un asyle en Angleterre.

Quant aux petits coups flatteurs réitérés sur le dos de Rousseau, pendant que celui-ci embrassoit & arrosoit de ses larmes son bienfaiteur; de même que ces paroles: *Quoi, mon cher Monsieur! eh, mon cher Monsieur! quoi donc, mon cher Monsieur!* n'ajoutant rien de plus, ne sont pas des procédés qui indiquent, comme l'insinue M. Rousseau, une trahison. Ce sont les consolations ordinaires que l'on prodigue à tous ceux qui paroissent émus par de violens transports; on

me les a prodigués quelquefois pour arrêter les effets d'une bile trop échauffée ; les uns se servent des mots de cher ami , d'autres de *dear Sir* , ou de mon cher Monsieur , qui est l'équivalent , & quelquefois embrassent l'affligé , pour lui témoigner leur compassion , & la part qu'ils prennent à son excès de sensibilité. Ces consolations sont de tous pays ; mais il arrive ordinairement que les esprits égarés interprètent à leur guise & du mauvais côté , même ce que l'on fait pour leur propre bien.

Je comprends que dans une lettre , l'amitié peut quelquefois employer ces expressions douces & tendres , dont les amans se servent pour exprimer leur ardeur ; mais que J. J. Rousseau compose tout un roman sur l'étroite liaison qu'il a contractée avec un confrere , je ne puis lui accorder tout le bon sens dont peut se piquer un homme raisonnable. Je lui dis tout net : plus j'apperois d'emphase & d'affectation dans les témoignages réciproques d'amitié entre deux amis ou qui se nomment tels , moins je pense que le cœur ait part à leur correspondance ; on doit toujours se défier de celui qui flatte jusqu'à l'excès. Est-il quelqu'amant , tout passionné qu'il fût , qui pourroit prodiguer à sa maîtresse des expressions plus tendres que celles dont Rousseau se sert , en parlant de son ancien ami M. Hume. *Quel repos , dit-il , peut-on goûter dans la vie quand le cœur est agité ! troublé de la plus cruelle incertitude , & ne sachant que penser d'un homme que je devois aimer : je cherchois à me délivrer de ce doute funeste , en rendant toute ma confiance à mon bienfaiteur , & plus bas , je le prie de m'aimer à cause du bien qu'il m'avoit fait ; & quelques lignes plus bas , il se plaint que cet ami en*
lui

lui écrivant, ne lui dit *pas un mot sur le principal sujet de sa lettre, ni sur l'état de son cœur dont il devoit si bien voir le tourment.*

Je réponds sur ce dernier article, que M. Hume s'appercevoit bien par ces phrases romanesques, que l'Ecrivain cherchoit matière à enfanter de nouveaux soupçons, & que lui parler de l'état & du tourment de son cœur, ç'auroit été jeter de l'huile sur le feu, plutôt que de l'éteindre; mais me voici arrivé à la trentehuitième page de la lettre que J. J. n'étoit pas en état d'écrire, parce qu'il disoit être malade. Qu'auroit-il fait de plus se portant bien? C'est pourtant en débutant qu'il promet *une explication & des indices* sur la trahison dont il accuse son ami. J'ai relu deux fois cette épître, & je veux être écorché vif si j'ai pu appercevoir le moindre éclaircissement sur le fait dont il est question; je n'ai pu y découvrir que le progrès de sa maladie qui se manifeste à chaque ligne, & qui de phrases en phrases va toujours en empirant. La preuve de cette vérité, c'est qu'à mesure que la plume de l'Ecrivain coule sur le papier, il perd tellement la mémoire, qu'il ne s'apperçoit pas que lui-même se contredit dans ses propres aveux; & s'il s'y soutient, ce n'est que par la répétition des soupçons qui sont très-sûrement la cause primitive de son mal.

Ce qui m'y réjouit, c'est d'y trouver un homme unique en son genre, qui vouloit absolument que ses amis l'eussent tous été de M. Hume, qu'il l'aimât comme on aimerait une jolie femme, & que M. Hume, fît la guerre à tous ceux que lui Rousseau n'aimoit pas, sans trop savoir pourquoi, ou qu'autrement

cet Anglois ne feroit qu'un traître abominable ?

Plus on tourne de feuillets , & plus on remarque que le malade ne dormoit pas en les remplissant, mais que ses assoupissemens lui fuscitoient des rêves de longue haleine. En voici un qui l'a beaucoup effrayé , c'est encore un soupçon , mais d'une espece tout-à-fait caustique ; son imagination le fixe attentivement ; ce n'est point une ombre qui passe , c'est un spectre hideux qui lui présente M. d'Alembert, non pas à Wootton, mais à Paris , une plume à la main , & limant avec toute l'éloquence dont ce savant est doué , la lettre publiée sous le nom du Monarque Prussien. Il proteste , & dit qu'il est convaincu que ce ne peut pas être un autre qui en soit l'Auteur ; il culbute ce soupçon sur un autre , & prétend que c'est à cette épître qu'il doit attribuer les *froidesurs* , *qui succèdent à l'accueil brillant qu'il avoit reçu dès les premiers jours de son arrivée à Londres*. C'est ce qu'il appelle un indice , qui le conduit à la preuve ; elle est d'une nature si singuliere & si nouvelle que je parierois bien qu'on n'en a jamais vu de semblable : la voici ; *à l'instant un trait de lumiere vient l'éclairer* , & comme si l'action se passoit au pied du trône de la vérité , *il voit clairement* , à la faveur de cette vision indubitable , *le foyer du complot qui se tramoit contre lui en Angleterre , pour le trahir*. De quelle maniere le trahit-on , & pourquoi ? il n'en fait rien , ni moi non plus.

Un autre rêve encore agité par de nouveaux soupçons , lui fait voir qu'il n'avoit été attiré en Angleterre qu'en vertu d'un projet qui commençoit à s'exécuter , mais dont il ignore le but ; il sentoit le

péril sans savoir où il pouvoit être , ni de quoi il avoit à se garantir.

Je demande à tout lecteur sensé ce qu'il est possible de comprendre par cette triple énigme ? Cruel effet d'une maladie incurable, & dont on peut aisément deviner les suites & les progrès ! Que doivent penser les personnes raisonnables en lisant toutes les absurdités qui se suivent en foule dans le reste de cette lettre ? On y retrouve à chaque page les mêmes griefs : les mêmes soupçons y reviennent si souvent à la charge, qu'en dépit d'une lueur de beau style, on ne peut s'empêcher de s'écrier : l'Auteur est fou & ne le fait pas ; le public s'en doute, & ne s'en apperçoit pas, & ses partisans ne le croiront pas qu'ils ne le voyent aux petites-maisons ?

Cent indices de cette vérité pourroient se tirer de quelques autres articles que je supprime, dans la crainte de tomber dans des répétitions toujours ennuyeuses. L'excès de l'affliction dont le malade se tourmente lui-même de gaité de cœur, & qui ne roule le plus souvent que sur des bagatelles, annonce en effet une ame agitée par tant de passions différentes, qu'il n'est pas possible que l'esprit de cet homme-là puisse jamais reprendre les fonctions attachées à des procédés raisonnables. Orgueil apparent, amour-propre invincible, vaine gloire, crainte, frayeur, amitié déréglée & seulement à moitié étouffée par le desir d'une vengeance autant injuste qu'impuissante, s'entre-choquent & se battent perpétuellement dans le cerveau timbré de ce pauvre Genevois.

Autre preuve de la folie tirée de la même

lettre, & qui dénote les desirs de vengeance dont je viens de parler.

M. Hume avoit écrit, comme on l'a dit ci-dessus, à J. J. Rousseau sur un objet essentiel & d'où son bien-être dépendoit; il lui avoit mandé que l'affaire concernant la pension qu'on vouloit lui faire étoit enfin terminée. Non-seulement le Genevois se fait gloire de n'avoir pas daigné répondre à ce zélé & généreux sollicitateur, mais il se vante orgueilleusement d'avoir envoyé sa réponse au général Conway. Il trouve ce procédé si charmant qu'il s'écrie, faisant allusion à M. Hume: *Premier soufflet sur la joue de mon patron; il n'en sent rien.* Lorsqu'il dit que *l'imposteur a des complices en Angleterre*, c'est-à-dire, que l'Auteur du libelle étoit en liaison avec M. Hume, il répète: *second soufflet sur la joue de mon patron; il n'en sent rien.* Il continue en faisant remarquer que dans sa lettre au Général il avoit affecté de ne point parler de celui qui lui avoit servi de Mécène, & répète encore: *troisième soufflet sur la joue de mon patron; & termine sa phrase en s'écriant: pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est assurément sa faute:* ensuite il ajoute, *il n'en sent rien.* Est-il rien de plus insensé & de plus extravagant, que ces sortes de jeux de mots, indignes de la plume d'un homme qui veut trancher du Philosophe.

Autre preuve de folie; M. Hume, prétend J. J. Rousseau, n'a pour amis que ses ennemis; il nomme Voltaire, d'Alembert, Tronchin & Walpole, tandis que tout le mal que ces ennemis lui ont fait se réduit à n'avoir pas voulu applaudir à ses rêveries, & que l'un d'eux l'a tourné en ridicule, par une mauvaise & sotte plaisanterie.

En voici une autre : Rousseau déclare lui-même qu'il ne peut écrire à M. le général Conway, *qu'en remplissant sa lettre de phrases obscures*, sans cependant en alléguer la raison. C'est un Protée qui veut qu'on le devine.

Dans un autre endroit, il avoue que *la tête lui tourne en lisant le billet* par lequel M. Hume l'avertit, *qu'il ne sauroit rester plus long-temps à Londres pour son service*, & il ne sent pas que l'Anglois lui fait cette menace pour le déterminer à accepter la pension qu'on vouloit lui faire. Je foudraierois bien qu'on voulût essayer de me faire tourner la cervelle à ce prix-là ; je croirois bien plutôt que ce feroit le moyen de la remettre dans son affiette, sur-tout si l'excès du chagrin l'avoit dérangée.

Je continue de lire & tourne cinq feuillets où je n'apperçois que continuation de soupçons, suppositions chimériques, plaintes outrageantes, afflictions déplacées & injures atroces contre M. Hume, à qui il fait un crime impardonnable de s'être intéressé en sa faveur & malgré lui, auprès du Roi & de ses Ministres.

Me voici enfin arrivé à ces quatre mots fameux qui ont fait tant de frayeur à notre pauvre malade, mots prononcés par M. Hume dans l'erreur d'un rêve, ou si l'on veut, lorsqu'il ne dormoit pas : *Je tiens J. J. Rousseau* ; voilà le dénouement qui arrive de cette piece toute singulière ; c'est dommage que Mlle. le Vasseur n'ait pas paru sur la scene, on auroit pu en composer une comédie réjouissante, intitulée *le Fou sans le savoir*. Ce sont ces quatre mots qui, selon ce Philosophe ombrageux, sont une preuve plus que convaincante d'une trahison manifeste, à laquelle il peut en ajouter deux autres ; la pre-

miere, des regards longs & funestes tant de fois lancés sur lui, & la seconde, des petits coups flateurs sur le dos accompagnés des mots de cher Monsieur. Mais voici un autre accès de la maladie de cet honnête homme. C'est dans le fort du délire qu'il s'écrie : oui, M. Hume, vous me tenez, je le fais, mais seulement par des choses qui me sont extérieures : vous me tenez par ma réputation, par ma sûreté peut-être. Apparemment que le malade rêvoit & se figuroit qu'on vouloit le coffrer ; & c'est en s'abandonnant à cette frayeur qu'il voit déjà l'exultation barbare de ses implacables ennemis, & que le public qui est toujours pour les services rendus ne le ménagera pas. Qu'il prévoit la suite de tout cela, & quelle est-elle ? que les gens sensés, ajoute-t-il, qui sont en petit nombre & qui ne sont pas ceux qui font du bruit, comprendront que, loin que ce soit lui qui ait pu rechercher cette affaire, elle étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus terrible. Moi, je dis que les gens sensés ne jugent point sur les discours de la calomnie, qu'ils ne se livrent point à bras ouverts à des soupçons chimériques, & qu'ils attendent que les athletes aient paru sur l'arène, avant que de juger lequel des deux a combattu avec le plus de courage & le plus de prudence, & que ce n'est pas à celui qui a crié au meurtre avant de recevoir un coup, auquel ils applaudissent. Un verbiage en entraîne un autre ; le malade habile dans l'art des paradoxes tombe dans le délire, & prononce en soupirant amèrement : Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie, mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni par mon courage, indépendant de vous & des hommes, & qui me restera tout entier malgré vous : je suis accoutumé à leur injustice & j'ai appris à les peu redouter.

Pourquoi les craint-il donc tant ? *Si votre parti est pris*, ajoute le malade, *le mien ne l'est pas moins* ; mais s'il eût pris son parti en homme courageux, auroit-il poussé de pareils gémissemens, puisqu'il déclare que si son corps est affoibli, que jamais son ame ne fut plus ferme ? Il faut convenir ici que le malade est bien à plaindre : que d'écarts ! que d'égaremens ! il convient de sa maladie *par l'affoiblissement de son corps*, sans s'appercevoir que son esprit s'en ressent furieusement : il soutient que *son ame ne fut jamais plus ferme*, & par cette affirmation même il en fait voir toute la défaillance. Voyons comme il prouve cette fermeté héroïque : *quelqu'opprobre*, dit-il, *qui m'attende & quelque malheur qui me menace*, je suis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le serai moins que vous ; & je vous laisse pour toute vengeance le tourment de respecter malgré vous l'infortuné que vous accablez. Un héros de coulisse n'en pourroit pas dire davantage à l'approche du glaive d'un tyran de théâtre. Est-ce là le langage d'un homme que l'on ne persécute, si je peux me servir de cette expression, que pour le rendre plus heureux, & dont enfin on cherche à alléger les soins & les peines, en lui offrant & en le pressant vivement d'accepter une pension ?

Combien en est-il de pauvres auteurs infortunés qui voudroient être exposés à pareille persécution ! Pour moi, je ne me ferois pas tant tirer l'oreille, & ma résignation aux volontés de mes généreux protecteurs leur prouveroit bientôt que je ne suis pas J. J. Rousseau. Un élève du Parnasse ne doit jamais rougir de recevoir des bienfaits mérités par des travaux qui coûtent des soins, des veilles & presque toujours l'alté-

ration de la santé , excepté que la fortune d'ailleurs n'ait pas pourvu à ce qui convient à l'honnête homme pour être heureux , ou que des emplois lucratifs , ou des charges honorables ne leur tiennent lieu d'héritage. Ce qu'il y a de plus drôle dans ce démêlé , c'est que notre malade , en achevant une lettre de cinquante - deux pages , *est surpris de la force qu'il a eue de l'écrire*. Le public doit l'être bien davantage , lorsqu'il y trouve que ce pauvre incurable convient que *si l'on mourroit de douleur , il seroit mort à chaque ligne* ; mais que doit-on penser quand il dit , que *tout est également incompréhensible dans ce qui se passe* ; que n'a-t-il ajouté , dans tout ce qu'il a écrit sur ce sujet ? *Une conduite semblable à celle de M. Hume n'est pas dans la nature , elle est contradictoire , & cependant il ajoute , qu'elle lui est clairement démontrée*. Puisque cela est ainsi , pourquoi ne démontre-t-il pas lui-même cette clarté sur laquelle il répand ainsi les ténèbres les plus épaisses ? S'il étoit véritablement convaincu & persuadé de la prétendue trahison dont il accuse M. Hume , s'écrieroit-il ? *abyssme des deux côtés ! je périrais dans l'un ou dans l'autre , je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable*. Peut-on demander à un homme de qui l'on a dit , que l'on fait positivement qu'il nous a trahi , si c'est bien lui qui est le traître ? peut-on après l'avoir convaincu de trahison , le prier d'avouer son crime ? peut-on révoquer en doute son intégrité quand il nie , & qu'il exige d'être confronté avec l'imposteur pour le confondre ? Pourquoi ne lui accorder ni l'une ni l'autre de ses demandes ? Peut-on lui écrire , *je suis le plus vil des hommes si vous êtes innocent ; & vous me faites désirer d'être cet objet méprisable , si c'est moi qui vous*

ai faussement accusé de trahison. C'est clairement avouer que l'accusation que l'on a faite n'étoit fondée que sur des soupçons ; que l'on s'y est livré avec chaleur ; & qu'au lieu de les éloigner , on les a appelés à son secours pour lâcher inconfidérément cet indigne jugement téméraire , que l'on veut faire recevoir comme la preuve du crime supposé. Peut-on s'égarer avec tant d'opiniâtreté sans être soupçonné de la plus haute folie.

Je touche bientôt à la fin de cette trop longue épître qui , en débutant , promettoit des indices appuyés par des démonstrations qui devoient prouver clair comme le jour la trahison de M. Hume ; mais le malade a oublié sa promesse , & ne produit que des nuages plus sombres & plus épais les uns que les autres ; il finit par les mêmes soupçons , & il est si peu convaincu de la vérité du fait que lui-même a mis en question , qu'il conjure son ami soupçonné de lui avouer son crime. *Si vous êtes coupable*, lui dit-il , *ne m'écrivez plus ; si vous êtes innocent, daignez vous justifier :* Voilà à quoi se borne le pauvre Rousseau : sont-ce là des indices ? peut-on croire que le lecteur prendra ces doutes pour des démonstrations ? M. Hume étoit fort heureux de ce que J. J. n'étoit pas en pouvoir de lui faire appliquer la question. J'aurois parié que les tourmens n'eussent pas été épargnés , & malgré toute l'innocence de l'accusé , il lui auroit sûrement fait avouer de force ou de gré qu'il l'avoit trahi ; l'exécution n'eût pas tardé de s'ensuivre , car les fous n'ont pas beaucoup de penchant à pardonner. Si j'avois quelque chose à reprocher à M. Hume , ce seroit d'avoir si long-temps envisagé ce Genevois comme un homme qui se portoit bien.

ration de la santé, excepté que la f
 leurs n'ait pas pourvu à ce qui
 nête homme pour être b
 emplois lucratifs, ou
 leur tiennent lieu
 drôle dans c
 achevant
 est surpris
 doit l'être
 ce par
 de d
 do
 i

*charitable-
 dit, aux pré-
 la cause de son
 n'avoit attribué les
 Pèlerin, qu'à la pers-
 conduisoit en pompe en
 arriver au comble de
 bien sain n'est pas insensi-
 de fortune, qui le fait pas-
 au plaisir; mais sa joie se mo-
 la raison qui l'avertit de ne
 tout le ridicule qu'il s'at-
 des transports extravagans; il té-
 par une conduite uni-
 par des sentimens raisonnables; il ne
 point effrayer par un mot inconséquent,
 de longs regards qui ne sont que l'effet
 distraction ou d'une profonde réflexion;
 il se prête humainement aux foiblesses d'un
 ami, parce qu'il est convaincu qu'il n'est pas
 sans défauts.*

Si un homme prend le contre pied de cette
 conduite, on peut aisément conclure & dire que
 la machine est détraquée, parce que les ressorts
 en sont usés. On a des yeux & des oreilles; on
 voit, on écoute, on examine, on réfléchit, &
 l'on agit en conséquence. D'où l'on peut con-
 clure qu'il étoit facile à M. Hume de s'apper-
 cevoir, dès les premiers jours qu'il eut connu
 personnellement l'auteur d'Héloïse, que cet écri-
 vain étoit fort malade; j'avoue que les interval-
 les de santé qu'il avoit de temps à autres, pou-
 voient embarrasser le docteur Anglois; mais
 comme ces intervalles n'étoient pas de longue
 durée, il ne falloit que réfléchir pour être à mê-

me de ne pas irriter le mal par des procédés qui n'en apportent pas le remède.

Les caprices & les singularités de J. J. & auxquelles on s'étoit déjà prêté charitablement à Paris, étoient sûrement les premiers symptômes de cette maladie, laquelle, au lieu de se guérir, n'a fait que s'accroître pendant son voyage en Angleterre. En falloit-il plus pour s'apercevoir que ces transports enthousiastes avec lesquels ce Genevois s'écrie, *non, David Hume n'est pas un traître!* Il faudroit n'avoir jamais vu d'esprits aliénés pour en juger autrement.

Convenez, bon J. J., que c'étoit une folie des plus visibles que de vous imaginer qu'on ne vous conduisoit en Angleterre que pour vous y déshonorer, vous y trahir & vous y perdre. En étoit-ce une moins forte, que de faire naître vos ridicules soupçons sur un mot échappé dans l'erreur d'un rêve? Non, ces paroles, *je tiens J. J. Rousseau*, prononcées avec transport, soit en veillant ou en dormant, n'indiquent pas plus une trahison, que si M. Hume eût dit, *j'aime de tout mon cœur le Philosophe Genevois*. N'aviez-vous jamais réfléchi sur la nature & sur l'origine des rêves? Que je vous plains, & que je me plaindrois bien davantage, si j'étois assez malheureux que de vivre ou de voyager avec vos pareils!

Le plus beau rêve n'est que le plus grossier mensonge; si vous n'en convenez pas, je croirai que vous êtes du nombre de ceux qui dorment sans jamais rêver, & qui rêvent sans cesse en veillant: c'est le partage des fous; & la plus grande preuve de leur folie, c'est d'ajouter foi aux rêves qu'ils font.

Vous souvenez-vous de la réponse de Caton à celui qui vint le consulter, en lui racontant

qu'il appréhendoit l'événement de quelque malheur sinistre, parce qu'il avoit rêvé que les rats avoient mangé ses fouliers. Tranquillisez-vous, lui répondit le Philosophe Romain, rien n'est plus naturel que cela : que des rats rongent des fouliers, la chose est possible ; mais vous auriez tout à craindre & tout à redouter, si les fouliers eussent mangé les rats. Je vais, en remontant à la première idée que j'avois conçue du point de vue de M. Hume, développer la suite de son rêve : quand il prononça *je tiens J. J. Rousseau*, c'est comme s'il eût dit : » J'ai heureusement pu attirer au Nord cet homme célèbre qui a déjà fait tant de bruit vers le Sud, & qui est encore en état, par la beauté de son style, la profondeur de ses réflexions, & l'élevation de son génie, de composer quelque ouvrage qui sera recherché : je le traduirai ou le ferai traduire ; par ce moyen, je pourrai mieux tirer parti de mes talens & des siens ». Après quoi, il s'éveille, & pense aux moyens de réaliser un si beau songe ; pour cet effet, il projette de solliciter pour ce Genevois une pension, afin que n'étant pas importuné par l'indigence, il puisse limer ses productions, & les rendre dignes des applaudissemens du public. Enfin nous serons contents tous les deux, nous acquerrons une nouvelle réputation dans la république des lettres, & je n'y perdrai rien du côté des faveurs de la fortune.

Si un pareil projet pouvoit passer pour une trahison, je serois tenté de croire que l'auteur Anglois étoit un traître ; mais ne l'étant pas, J. J. Rousseau a très mauvaise grace de faire tant de bruit pour de si bonnes intentions.

Je me perds dans ces réflexions, quand je considère que M. Hume ait pu demeurer si long-

temps sans s'appercevoir du dérangement d'esprit de son compagnon de voyage, & qu'il ait eu la constance d'entreprendre une justification, toujours inutile vis-à-vis d'un homme de cette trempe.

Je ne dis pas que la dernière & longue épître du malade dût demeurer sans réponse; mais pourquoi pousser la complaisance au-delà de ses bornes? L'Anglois en peu de lignes peint au parfait la maladie de son ami. Il la connoissoit donc; pourquoi le combattre comme s'il eût eu l'esprit tout-à-fait libre? Voyons comme il le dessine d'après nature. Rousseau, dit-il, *reste en sa présence quelque temps assis, ayant un air sombre & gardant le silence.* N'est-ce pas là un avant-coureur du délire? *Il répond aux questions qu'on lui fait avec beaucoup d'humeur, n'est-ce pas les suites ordinaires de l'accès primitif du mal?* *Il se leve brusquement, & après avoir fait quelques tours dans la chambre, se jette à corps perdu sur les genoux de M. Hume, l'embrasse, lui serre le cou comme pour l'étrangler, & s'écrie comme un fou qui a peur que l'on ne découvre son mal: Mon cher ami, me pardonneriez-vous jamais cette extravagance?* M. Hume veut appaiser les frayeurs de Rousseau par des consolations; & il appelle cela une scène très touchante: il a bien de la bonté, je l'appellerois, moi, très ridicule. On plaint les foux: on doit les secourir; mais il est de la prudence de s'en éloigner, & de la sagesse de ne pas faire attention aux caresses non plus qu'aux invectives dont ils nous accablent.

Dans toutes les lettres de M. Hume, il s'y trouve autant de clarté, que dans celles de son ami d'obscurité & de subterfuges. Plus J. J. Rousseau va en avant, plus il s'enfonce dans les té-

nebres : les petits esprits qui ne savent lire que des mots artistement rangés , ne courent qu'après l'énigmatique , pour avoir le plaisir de deviner à faux ; mais les gens sensés , qui aiment le solide & le clair , ne le regarderont jamais que comme un homme prêt à tomber dans les accès d'une fièvre chaude.

La lettre de M. Walpole à M. Hume du 26. Juillet 1766 , ne fait ni l'éloge de l'esprit , ni celui du caractère de cet Anglois. S'il eût eu du jugement & de la candeur , il eût , dès Paris même , pu reconnoître , par les singularités du Genevois , que cet homme n'étoit plus à lui-même ni aux autres. A quoi bon se cuirasser pour faire la guerre aux fous ? La pauvreté seule de celui qu'il cherchoit à humilier , devoit l'empêcher de le jouer dans une lettre supposée. Insulter aux malheureux sans en avoir un sujet légitime , c'est afficher une ame dure & incapable de compassion. Le Sieur Walpole ajoute qu'il a une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de son procédé vis-à-vis de Rousseau ; c'est à la fois braver la voix publique & les honnêtes gens. Si cet Anglois , dont les aïeux n'étoient ni fort riches ni fort illustres , y eût regardé de plus près , il auroit vu que Rousseau n'étoit pas aussi méchant que lui , & qu'il n'avoit pas le cœur ingrat ; mais que quand un homme a l'esprit troublé , il n'est gueres possible de le bien caractériser , parce qu'il change de propos & de conduite à chaque instant.

En suivant les réflexions de M. Hume , qui succèdent à l'épître de M. Walpole , je remarque que celui-ci suppose toujours le Genevois expatrié , doué de toute la présence d'esprit d'un homme sensé. Dans cette supposition , il a rai-

son de le peindre avec les traits qu'il emploie pour le rendre méprisable aux yeux du public ; mais en se rappelant lui-même les larmes & les transports de son ancien compagnon de voyage , & ses singularités , il devoit plus que personne s'être apperçu de ses égaremens , & le traiter en conséquence. Comme il ne pouvoit que le consoler ou le plaindre , l'animosité ou le mépris ne doivent pas paroître ni dans l'une ni dans l'autre de ses lettres , & cependant voici le portrait qu'il en fait.

Quoique M. Rousseau paroisse ici faire la sacrifice d'un intérêt considérable ; il veut dire de la pension dont il a été parlé , il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le mobile des actions des hommes , sur qui la vnnité a un empire bien plus puissant , & c'est le cas de ce prétendu philosophe.

C'est par ce même trait de haine & de vengeance que l'on s'apperoit que M. Hume n'avoit pas été assez pénétrant pour découvrir la maladie de J. J. Rousseau ; mais est-il de la grandeur d'ame d'un cœur humain de se servir de fleches empoisonnées ? En voici une décochée par le Philosophe Anglois : *un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre , ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes , auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.* Ah ! de grace , M. Hume , que pensera-t-on de la vôtre , en versant par torrent le fiel & le bitume sur celle de l'un de vos confreres en littérature ? Oui , cette impérieuse ostentation seroit condamnable dans un homme de bon sens ; mais une ostentation de cette espece , accompagnée de toutes les circonstances qui l'ont précédée & suivie ,

suffisoit pour faire connoître l'aliénation d'esprit de cet objet de la plus charitable compassion.

Que diriez-vous de celui qui vous reprocheroit de n'avoir pas la bouche au milieu du front ? Que diriez-vous , si vous entendiez un homme reprocher à l'un de ses anciens amis , dans le fort de l'accès d'une fièvre chaude , qu'il a tort de s'abandonner ainsi aux transports qui l'agitent , & qui lui feroit un crime d'avoir voulu se jeter par la fenêtre , & qui ensuite se tourneroit de votre côté , en disant que cette fièvre feroit *un motif suffisant pour déterminer sa conduite* ? Sachez que vous & moi connoissons mieux ce qui roule sur nos têtes que ce qui se trouve sous nos pieds. Des revers inopinés , des renversemens de fortunes , des injustices atroces , des frayeurs émanées d'un tremblement de terre , les flammes d'un incendie , des conspirations contre nos jours ou notre bonheur , & mille autres accidens auxquels nous sommes tous exposés , ont troublé quantité d'hommes doués des plus grands talens. Ayons donc pour les malades de cette espece , la même indulgence que nous souhaiterions que l'on eût pour nous , si nous étions de ce nombre.

N'avez-vous jamais oui raconter des propos de ce fou qui se disoit le pere éternel ? Si quelqu'un se fût avisé de l'accuser sérieusement devant le Juge d'être le plus impie des blasphémateurs , je suis très persuadé que l'accusateur eût été condamné d'aller loger sous le même toit. Peut-on supposer de l'orgueil & de l'ingratitude à quelqu'un qui seroit à l'agonie ? Est-on dans cet état capable de sentir l'influence que les passions peuvent avoir sur notre ame ?

or, peut-on douter que la folie ne soit l'agonie de l'esprit humain ?

Les amis de M. Hume qui ont caractérisé le pauvre Rousseau, veulent que *l'absurdité de ce qu'il avance* dans ses lettres à M. Hume, *n'est pas une preuve de mauvaise foi*. Ils ont raison ; mais ils l'eussent mieux définit en disant que c'en étoit une très visible de l'affoiblissement de son esprit. Fixons le tableau qu'ils font de cet homme-là. Le voici : *il se regarde, disent-ils, comme le seul être important de l'univers, & croit bonnement que tout le genre-humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai que pour soutenir ses bizarreries, il emploie des fictions & des mensonges ; mais c'est une ressource dans ces têtes foibles, qui flottent continuellement entre la raison & la folie, que personne ne doit s'en étonner.*

Que l'on oppose mon opinion, ou ce que j'ai déjà dit ci-devant, avec ce qu'on vient de lire, & l'on verra si M. Hume avoit lui-même beaucoup de raison de vouloir lutter avec un malade de cette espèce ; mais voyons ce qu'il dit lui-même. *J'avoue que je penche beaucoup vers l'opinion de mes amis : quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie, il ait joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison.*

J'en appelle au jugement des lecteurs sages, & je me persuade que ce paradoxe leur fera remarquer que celui qui l'avance, s'aveugle de propos délibéré pour n'examiner en lui-même que les progrès du ressentiment le plus insensé. D'où je conjecture que M. Hume n'est pas encore aussi malade que J. J., mais qu'il montre déjà quel-

que disposition à le devenir. C'est encore l'auteur Anglois qui veut que *même dans les étranges lettres que Rousseau lui a écrites*, on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie. J'en conviens, la toile en étoit bien lustrée & brillante, mais le fil en étoit pourri. Jamais homme de bon sens, quelque éclairé qu'il puisse être, ne pourra reconnoître dans ces *lettres étranges*, que le tissu embrouillé d'un sublime galimathias. Les fous causent & écrivent quelquefois avec beaucoup de feu & d'enthousiasme, mais leur éloquence est toujours entrecoupée par des fictions si ridicules & des propositions si absurdes, que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître leur égarement. La plus grande faute de M. Hume, c'est de n'avoir pas voulu reconnoître celui d'un homme qui en faisoit voir tous les jours de sa vie, & d'une nouvelle espèce. Peut-on dire que Rousseau jouissoit de toute sa raison en promettant des indices & des démonstrations qui, au bout de cinquante-deux pages, n'arrivent pas. Il paroît bien plutôt par cette même épître & les visions qu'elle contient que la République des Lettres va prendre le deuil, & se lamenter de la perte d'un héros qui sûrement auroit illustré ses fastes, si la raison ne l'avoit pas abandonné pour toujours.

Un anonyme, qui s'est donné le titre de *Rapporteur de bonne foi*, a déjà prononcé ses arrêts sur le différend ou plutôt la querelle pitoyable entre M. Hume & Rousseau. Il fait pencher la balance du côté du second: en cela il sera toujours fort louable de s'être déclaré pour celui qui gémit, ou qui, par un excès de sensibilité, paroît le plus affligé. Je n'ai jamais connu que de réputation ces deux auteurs cé-

lebres, j'ai quelquefois oui faire l'éloge de leurs productions par gens du premier mérite, & qui, je crois, étoient plus capables que moi d'apprécier les talens. J'avoue, à ma honte, que j'ai trop peu recherché les productions de l'Auteur Anglois, surtout depuis le reproche que lui fit le Général Carrington, de n'avoir pas été fidèle dans sa relation de la conquête de la Guadeloupe. D'ailleurs, tout ce que je puis en dire, est que je pense que ses talens & son mérite personnel, lui ont mérité en Angleterre, en France & même ailleurs, des applaudissemens & l'estime des honnêtes gens. C'est un homme du monde qui aime la bonne société; qui la recherche, qui en est recherché; & qui, ne voulant pas se singulariser, se prête aux mœurs & aux usages du siècle peut-être avec trop de complaisance. Je connois mieux les ouvrages du misanthrope Genevois qui m'ont quelquefois émerveillé, & quelquefois fait penser qu'il se trompoit dans ses spéculations. Peut-être avois-je tort; mais, dit Boileau, *un Clerc, pour quinze sols, peut siffler Attila*; mais je m'attends bien de l'être, peut-être à meilleur marché. Si M. Hume a un peu dérogé au titre d'homme de lettres dans la conduite qu'il a tenue dans cette affaire, J. J. Rousseau n'y a sûrement pas recueilli des lauriers bien flatteurs; mais pour ce qui concerne la probité, on peut, sans outrer son éloge, avouer qu'il ne s'en est jamais écarté. Pour bien juger ou définir le fond de son caractère, & remonter à la source d'où sont partis ses égaremens, il faudroit commencer à le considérer dans son premier état, le voir dans sa plus tendre jeunesse une lime à la main, & revêtu du tablier de garçon horloger; ne quitter cette pro-

fection que pour être exposé à beaucoup de revers & d'infortunes, surtout après son changement de religion. Le suivre dans ses voyages en Italie & ailleurs, faulxé parmi gens de tous états & de toutes conditions, depuis le bonnet ducal jusqu'à la houlette; c'est pourquoi je me persuade que les replis du cœur humain peuvent lui être mieux connus que s'il eût toujours vécu dans le sein de l'opulence. Les talens & les connoissances qu'il a acquis, sont une preuve bien certaine qu'il étoit né avec un goût naturel pour l'étude des belles-lettres; mais que n'ayant eu que lui seul pour guide dans cette carrière épineuse, qu'il n'a pas toujours suivi le chemin qui conduit au temple de la modération; ce qui est sans doute la cause qu'il a outré bien des systêmes, plus admirables en spéculation qu'ils ne pourroient l'être en pratique. J'aurois aussi quelque penchant à croire que la lecture des Auteurs tragiques, comiques & romanesques avoit fixé ses amusemens: ce qui auroit beaucoup contribué à lui donner du goût pour ces grands sentimens, cet excès de sensibilité & cette fierté déplacée qu'il ne met que trop souvent en œuvre, & qui, dans le fond, ne convient qu'à de grands personnages, & surtout à des héros de théâtre.

Je m'imagine encore que les Poètes anciens & modernes, les Orateurs de l'ancienne Rome & de l'antique Grece, & les Philosophes de tous les âges, ont tour-à-tour déraciné de son ame la tige des faux préjugés qui, de nos jours, font la honte du genre-humain, ou qui tout au moins révoltent les esprits éclairés.

On remarque que la nature l'avoit fait naître avec ce germe spirituel qui, bien cultivé, for-

me les grands génies ; mais que , faute de bons principes , & voulant trop embrasser à la fois , l'occasion de devenir un véritablement grand homme , lui est échappée.

Destiné par sa naissance à s'attacher à des travaux mécaniques , il les abandonne pour ne s'appliquer qu'aux talens agréables ; il débute par remporter des prix académiques : ses productions , dans un genre tout-à-fait nouveau , le font remarquer ; la nouveauté plaît , on y applaudit ; & J. J. en ne s'éloignant plus de ce genre , étoit heureux. Mais il prend les ailes d'Icare , il veut s'élever au-dessus de sa sphere ; il veut , sans appui & sans vocation , devenir législateur ; il échoue dans son projet ; cela seul , capable d'ébranler même l'esprit le plus stoïque , pouvoit détraquer les ressorts de son imagination : il ne s'en apperçoit pas ; il veut , malgré vent & marée , entrer au port , il y échoue en voulant s'y ancrer ; prêt à périr , il brave le destin ; & le destin , qui se joue des mortels , ne lui sauve la vie que pour la lui rendre plus amère & plus douloureuse.

Malgré ses infortunes , ses productions l'introduisirent quelque temps parmi le beau monde ; & s'il apprend à le connoître , ce n'est que pour s'en séparer. Plus il fait des efforts pour s'en éloigner , plus le beau monde s'excite à le fêter , plus il est insensible à ses caresses. Il fuit ; on court après ; on l'arrête , il s'échappe encore : on veut le voir , il se cache. Dès-lors sa misanthropie commence à se manifester ; mais comme tous les excès sont dangereux , elle dégénere en singularités , qui auroient dû depuis long-temps le faire regarder comme un homme qui , de propos délibéré & de gaîté de cœur , s'éloigne du

bon sens & de la raison , uniquement pour ne s'attacher qu'à des visions & à des chimères. Cet homme ne veut plus être fait pour les hommes ; on diroit , à le voir agir , que ce sont eux qui doivent être faits pour être en bute à ses boutades & à ses caprices. Ne veut-on pas se prêter à ses sentimens romanesques & à ses frayeurs ridicules , on devient tout-à-coup son plus grand ennemi. Il crie à la trahison , à la perfidie ; il pleure , il gémit , enfin il tombe dans l'enfance ; c'est ce que l'on peut dire sans l'outrager.

D'ailleurs , sa probité , sa simplicité , sa pitié envers les affligés & sa sobriété , ont toujours fait la base de son caractère ; je ne dis rien de trop en affirmant que tous ceux qui l'ont accusé de noirceur d'ame ou de méchanceté , étoient les plus méchans des hommes. Personne n'a lieu de se plaindre de ses frauduleux ressorts , il n'en connut jamais. La soif de l'or ne l'altère pas , il semble ne respirer que pour jouir d'une parfaite indépendance : toute son ambition se borne à vouloir être lui seul son roi , son maître & son législateur. Si c'en est une , voilà sa folie ; on ne s'en apperçoit que parce que la fortune l'a privé des moyens de la cacher. Au tableau que je viens de faire , reconnoissez J. J. Rousseau ; je crois même qu'il auroit pu disposer à son gré de tous les objets qui fixoient son premier point de vue , s'il eût voulu tant soit peu se prêter aux généreux penchans de ceux qui se faisoient un mérite de l'accueillir & de le protéger. Combien de fois lui en ont-ils offert les moyens ? y avoit-il de la sagesse à les refuser ? C'est son orgueil , s'écrient ses ennemis ; c'est sa folie , répondent ceux qui s'y connoissent mieux. Rousseau n'en

convient pas, parce que de toutes les maladies, celle-ci est la seule que les malades ne veulent pas avouer; pourquoi? parce qu'ils n'en ressentent pas les douleurs.

Demandez-le à M. Hume en colere contre le Genevois expatrié; demandez-le à tel homme que ce puisse être dans l'accès d'un transport frénétique: il ne vous récitera que des rêves, des mots entrecoupés par des gémissemens, des sanglots & quelquefois des larmes.

Que J. J. Rousseau, de sens rassis, vous fasse le tableau de la conduite d'un esprit égaré, & qui seroit positivement la peinture de la sienne dans le fort de ses égaremens, il vous dira avec tout le sublime de la rhétorique, que cet homme a perdu la tête, qu'il faut le saigner, le baigner, & lui faire prendre une potion d'ellébore; mais faites ce compliment à ce philosophe, il vous donnera bientôt des preuves qu'il ne sent ni ne connoît son mal. Ses transports & ses emportemens colériques en feront sur le champ la preuve. Pour se venger, il demandera du papier; &, armé de plume & d'encre, Dieu fait comme il vous habillera! Ne l'a-t-il pas lui-même avoué, quand il écrivit à M. Hume que celui-ci n'ignoroit pas *que l'on fait fort bien qu'il ne faut que le mettre en colere pour lui faire faire bien des sottises*. Qu'est-ce que des sottises qui proviennent des accès d'une violente colere? ne sont-ce pas les preuves d'une conduite extravagante, ou de la plus haute folie? Il y a quelque apparence que deux sortes de folies agissent alternativement sur l'ame & l'esprit de ce Genevois. Folie paisible & supportable, & folie frénétique. Je ne m'attacherai qu'à démontrer que la premiere domine sur l'autre, & que ce

qu'on appelle orgueil, ingratitude & méchanceté, ne sont autre chose que les effets de la maladie dont il est visiblement attaqué.

La preuve que Rousseau n'est point orgueilleux, c'est qu'il ne se fait aucun scrupule de fréquenter indifféremment toutes sortes de personnes de quelques conditions qu'elles soient, pourvu qu'il les croie honnêtes gens. Si ce sont des esprits unis, quoique bornés, il ne leur fait pas sentir cette fotte supériorité que veulent avoir, en dépit de l'égalité humaine, quantité d'Ecrivains de nos jours, qui s'imaginent être d'une nature plus excellente que ceux qui ne barbouillent point de papier. Notre Philosophe malade n'affecte pas de mettre les poings sur les côtés en parlant à des hommes confondus parmi le vulgaire; cependant son antagoniste veut faire entendre que l'orgueil est son vice dominant. Est-il quelqu'un qui paroisse plus humble dans sa parure & dans ses discours familiers? M. Hume lui prête une soif ardente pour les richesses, en disant que pour s'en désaltérer, *il affecte aux yeux du public une extrême pauvreté*: cette médisance est démentie par le désintéressement avec lequel cet homme a abandonné la plupart de ses productions aux Libraires.

On m'opposera peut-être l'orgueil & le mépris des richesses que Diogene fit paroître vis-à-vis d'Alexandre; mais n'a-t-on pas fait de ce cynique le portrait comme d'un fou de la première classe?

Rousseau n'est point ingrat; il pousse même la sensibilité & la reconnoissance à l'excès lorsqu'on l'a obligé, témoins ses transports & les larmes dont il arrosa le visage de M. Hume lors de leur arrivée en Angleterre; au reste, je suis
assez

allez de son sentiment lorsqu'il dit qu'on ne peut pas marchander sur la reconnoissance comme sur une piece de drap. Il n'est point méchant, & tous les traits de méchanceté que l'on décoche sur son caractère, ne sont que les suites de la prétendue ingratitude dont on l'accuse. Si quelqu'un s'avisait de faire la question, en demandant d'où peut provenir l'égarement de l'esprit de cet auteur si estimable par quantité de beaux traits répandus dans ses ouvrages ? Je répondrois qu'il faudroit remonter jusques aux temps de sa premiere condition, & le voir passer de la boutique d'un horloger dans le temple des Muses. Le voir voyager tantôt bien & le plus souvent mal à son aise, exposé à des chagrins & à des revers qui n'affermissent pas l'esprit humain. Ne voit-on pas tous les jours que de grandes tribulations, de même que les excès de joie & de tristesse, ou quelquefois une frayeur excessive, peuvent, selon la foiblesse du tempérament de ceux qui y sont exposés, opérer le bouleversement des sens, & frapper les fibres du cerveau jusqu'au point que l'ame & le cœur peuvent en être troublés, qu'ils peuvent attaquer les nerfs, ralentir ou précipiter la circulation du sang, & enfin priver du plus au moins la réflexion & le discernement de leurs fonctions ordinaires. On remarque qu'autant d'hommes affligés de cette maladie, autant de maladies différentes dont la plupart sont incurables.

N'est-il pas des fous que l'on est obligé d'enchaîner & de garotter ; d'autres plus dociles, mais sujets de temps à autres à des transports frénétiques qui exigent les mêmes précautions ; d'autres qui, à la vue du public, pensent, agis-

sont comme le reste du gros des hommes, & dont les égaremens d'esprit ne paroissent qu'aux yeux de ceux avec lesquels ils vivent; d'autres, dont la folie semble être attachée aux phases de la lune, & dont la maladie est couverte par les différentes interprétations que l'on fait de leurs passions & de leur conduite.

Combien de fois ne prend-on pas pour un défaut du cœur ou du sentiment, ce qui, dans le fond, n'est qu'une altération ou foiblesse de l'esprit humain?

Je crois que c'est dans ces dernières classes que l'on peut placer J. J. Rousseau, sans qu'il puisse s'en offenser; puisque ce genre de maladie le purge entièrement des vices du cœur & de l'âme dont ses ennemis l'accusent injustement.

Ouvrez l'histoire de France, n'y trouverez-vous pas un grand Roi qui, par trois accidens différens, eut le malheur d'être troublé? Le premier fut un coup de soleil, qui lui ayant causé des transports au cerveau, commença cette fâcheuse opération; la seconde fut l'apparition subite d'un homme noir qui, à son passage dans une forêt, se présenta subitement à ce Prince, en lui criant qu'on le trahissoit, & que l'on conspiroit contre lui; & le troisieme, fut la chute d'une lance sur un casque, & dont le bruit sonore effraya tellement ce bon Prince, qu'il se troubla, au point qu'il s'imagina être livré à ses ennemis; alors il entre en fureur, tire son épée, prend tous ceux qui se trouvoient devant lui pour des conspirateurs, fonce sur eux, court, crie, frappe & tue à tort & à travers, jusqu'à ce qu'il tombe en pamoison ou en délire: on est obligé de le lier sur un chariot, on le ramene en son palais. Il reprend ses esprits, rentre dans toute

l'étendue de son bon sens, continue de gouverner des cinq, six & sept années de suite avec autant de sagesse que de prudence. Croiroit-on qu'il laissoit voir pendant les intervalles lucides que lui laissoit son mal, toute la force d'esprit & la sagacité dont se pourroit glorifier le Prince le plus accompli ?

Que l'on réfléchisse sur ce passage & sur la maladie de J. J. Rousseau, on y trouvera tout au moins, quant aux intervalles lucides, beaucoup de rapport ; ces intervalles ne sont pas de si longue durée chez le Philosophe Genevois ; mais ils sont d'une nature capable de faire connoître que malgré qu'il n'y a point d'espece de frénésie qui se ressemble, & qu'elles different toutes, que cependant il en est qui se rapprochent. On en pourroit dire de même des passions violentes, comme de l'amour du jeu, de l'ivrognerie, de l'ambition, de la haine & de la vengeance, qui tiennent beaucoup de la force ou de la foiblesse du tempérament de ceux qui ont le malheur de s'y laisser emporter.

Il en est peu qui se corrigent par les exhortations ou les menaces qu'on leur fait en leur opposant les loix divines & humaines. Les plus entêtés prennent même pour des outrages les bons conseils que leurs amis ou leurs proches s'empressent à leur donner ; & les autres ne se laissent persuader que par l'impossibilité où les mettent les causes secondes, d'atteindre à leur but : un amant, parce que l'objet qui ne peut le souffrir, a des yeux pour un autre ; un joueur, parce que ses finances sont taries ; un vindicatif, parce que son adversaire est plus puissant que lui ; enfin, parce que l'hom-

me étant subordonné , est contraint de fléchir à l'approche des circonstances.

Il n'y a point de milieu , il faut que Rousseau convienne que sa maladie n'est autre chose que le dérèglement de son esprit , & non pas l'effet de la perversité de son cœur. Je suis persuadé qu'un homme , qui a tant soit peu sa réputation à cœur , préférera toujours de passer plutôt pour un esprit aliéné ou dérangé , que pour méchant , insolent , orgueilleux & ingrat. C'est cependant avec ces dernières couleurs que M. Hume fait le tableau du caractère de son ancien ami. Il a tort , c'est pourquoi je conclus à ce que le Public équitable oblige M. le Philosophe Anglois à faire au Philosophe Genevois une réparation complète , en y joignant tous les frais , dommages & intérêts. J'ai dit plus haut qu'une violente frayeur peut considérablement contribuer à l'altération de l'esprit. Qu'on se rappelle ce terrible décret de prise-de corps , qui , comme un coup de foudre , vint frapper l'esprit du Genevois , lorsque son Emile fut lacéré : frayeur , saisissement , consternation , amour-propre blessé à mort , vinrent tour-à-tour jeter le trouble dans son ame ; son cœur agité par différentes passions , palpite , s'évanouit , & se resserre. Le Public en avoit oui le coup , mais pouvoit-il en ressentir les effets ? J. J. Rousseau seul les sentoit bien mieux que les soufflets en l'air qu'il envoyoit à son patron par la poste : cette époque seule suffiroit pour ébranler le plus ferme stoïcien. A peine cet orage a cessé , que J. J. Rousseau en essuie un plus funeste à Genève : les journaux & les papiers publics l'annoncent ; mais les lecteurs n'en éprouvoient pas les suites

douloureuses. Le bon J. J. étoit le seul que les carraux de Jupiter avoient frappé. Le saint homme Job ne se trouva jamais dans une situation aussi accablante ; & l'on fait que dans l'excès de ses plaintes & de ses transports , sa colere le plongeoit en quelque sorte jufques dans les bras du délire.

Tous ces revers inopinés & les plus affligeantes tribulations , difent certains raisonneurs opulens & heureux , ne fauroient ébranler le grand homme. Le Philofophe doit y être préparé : quand elles arrivent , il fait ceci , ou il doit faire cela : ah ! que j'en ai connus de ces brillans moraliftes qui ne parloient ainfi que parce qu'eux-mêmes n'avoient jamais eu que de très foibles déplairirs ; mais combien en pourrois-je nommer , non-feulement en Angleterre , mais partout ailleurs , qui , pour un intérêt de peu de chofe , la perte d'un petit procès , la mort d'un parent , d'une maîtrefle , & fouvent moins encore , fe font abandonnés à des excès plus funeftes , jufques enfin à s'arracher la vie par l'eau , le feu , le fer ou le poifon. Que ne profitoient-ils de leur ftoïcifme ? Pourquoi la plupart des hommes ne s'attachent-ils pas à mieux connoître les facultés de l'ame & de l'efprit ? parce qu'ils s'appliquent trop à raifonner fur les événemens , & ne réfléchiffent que trop rarement fur leur caufe premiere.

Le Rapporteur de bonne foi , qui eut occafion de voir M. Rouffeau à Montmorency , lui fait un compliment par lequel on ne remarque pas qu'il fe foit apperçu de la maladie qui affligoit plus fon efprit que le corps de ce Philofophe ; il fe charge de fa juftification , elle lui fait honneur : il défend l'innocence outragée , &

son plaidoyer lui attireroit encore plus d'éloges, si celui pour lequel il plaide se portoit bien.

Une premiere lecture de l'Exposé lui montre M. Rousseau *singulier*. On peut dire que la politesse se perfectionne de nos jours comme les modes ; pourquoi ne pas dire malade ? La seconde le lui fait voir plein de candeur & de sensibilité ; pourquoi n'a-t-il pas ajouté le mot de *trop*, qui auroit mieux fait comprendre au lecteur que l'excès des passions de l'ame les fait dégénérer en foiblesse ; mais la troisieme lecture de l'Exposé, en confirmant le jugement qu'il a porté sur cette affaire, lui fait *trouver l'illustre Genevois innocent*, innocence qui lui fait ressentir un *tressaillement de joie*, en *appercevant à la fois sa pleine justification & l'évidence des torts de son adversaire*. C'est beaucoup dire, *sa pleine justification*, en supposant qu'il se portoit bien, & ce n'étoit rien dire de trop en convenant que sa maladie étoit manifeste. Dans le premier cas, il y a apparence que jamais Rousseau ne se fût brouillé avec M. Hume pour des procédés indifférens, de nul intérêt, & qui n'attaquoient point l'honneur. Comme aliéné d'esprit, de quoi accuse-t-il M. Hume ? d'être un traître : comment le fait-il ? qui est-ce qui le lui a rapporté ? qu'il nomme l'accusateur ou les témoins : il n'en fait rien, il ne produit que des soupçons : il promet cependant des indices & des démonstrations, il ne tient pas parole : pour toute conviction, il fait parler un homme enseveli dans les bras du sommeil, à qui il fait dire, *je tiens J. J. Rousseau* ; & après avoir tiré mille fausses conséquences de ces paroles, il termine trente-huit pages d'écriture par demander à l'accusé s'il est vrai qu'il l'a trahi ; & prouve qu'il n'en

favoit rien , c'est qu'il confesse lui-même que *si cela n'est pas , il est le plus malheureux & le plus vil des hommes ; qu'il desire d'être cet objet méprisable , c'est-à-dire , de trouver M. Hume innocent , pour avoir le plaisir d'être prosterné devant lui , foulé à ses pieds , criant miséricorde , faisant tout pour l'obtenir , publiant à haute voix son indignité , & conclut par un paradoxe énigmatique , en disant , il n'y a point d'abjection dont un cœur qui n'est pas né pour elle ne puisse revenir.* Je crois bien qu'un homme agité par les transports d'une maladie incurable , peut s'égarer à ce point-là ; mais qu'un homme bien sain comme vous , mon cher confrere en belle prose , puisse en lisant tant de folies , ne pas s'appercevoir de l'aliénation de l'esprit qui les a faites , c'est une de mes plus grandes surprises. Quoi ! M. le Rapporteur , vous condamnez M. Hume d'avoir fait publier une brochure pour se plaindre , tandis , ajoutez-vous , que M. Rousseau n'a répandu les siennes que dans le secret de l'amitié ! Vous aviez sans doute oublié l'article du Saint James's Chronicle , où l'illustre Genevois apprend au Public que son ennemi déclaré , l'auteur de la lettre attribuée au Roi de Prusse , a des complices en Angleterre. M. Hume , direz-vous , n'y est pas nommé ; non , mais le Public le soupçonne & le montre au doigt : ainsi en fait d'imprimé , c'est J. J. Rousseau qui est le premier agresseur. Ne défie-t-il pas ensuite M. Hume de faire imprimer tout ce qu'il a en main ! Est-ce que de pareils défis ne sont pas des preuves d'un égarement marqué au coin de la plus haute folie ? n'est-ce pas vouloir appeller un homme en duel , sans pouvoir l'accuser de nous avoir déshonorés ? J. J. Rousseau a tort ; M. Hume n'a pas

raison : vous défendez mal le premier , & vous condamnez trop légèrement le second. Peut-être aurai-je moins de raison encore vis-à-vis de certains esprits , qui diront en lisant ceci : Et moi , je vous siffle tous les quatre.

N'outrez pas la politesse , & ne dites pas qu'au jugement de plus d'une personne sensée , M. Hume n'a pas moins de vanité que de bienfaisance : vous auriez dû dire avec toute la franchise dont je vous crois capable , que l'ostentation & la vanité l'emportoient sur la bienfaisance , parce que , lorsque celle-ci émane d'un principe généreux , telle que puisse être la conduite active & passive de l'obligé , le bienfaiteur observe un éternel silence sur ses bienfaits. Il peut , avec toutes les voies permises , repousser la méchanceté & les indignités de l'ingrat qu'il a obligé ; mais , loin d'en faire parade ou de les lui reprocher , il doit observer un éternel silence à cet égard.

J'ai déjà mis au jour les motifs qui pouvoient avoir engagé M. Hume à protéger l'illustre Genevois , & vous n'avez pas tout-à-fait bien rencontré , en insinuant que cet Anglois avoit pris de l'ombrage en fixant avec trop de jalousie la réputation & les talens de Rousseau ; s'ils n'eussent pas été attaqués , avec quelque différence , de la même maladie , c'étoient deux astres qui , par des rayons éloignés de leur globe , auroient pu s'éclairer réciproquement , pour ensuite communiquer au genre-humain les lumières les plus intéressantes. C'est à quoi tout Ecrivain doit aspirer : c'est même dans cette idée que je vais donner un coup de pinceau aux devoirs de la bienfaisance.

*Offrir des secours à un illustre malheureux ,
sans*

*sans le connoître autrement que par son mérite, lui procurer un asyle plein d'agrément, voilà qui est digne d'une belle ame, & qui honore infiniment celui qui se plaît à couronner ce chef-d'œuvre du sentiment, par un oubli volontaire de ses services généreux; mais si, non content de reprocher en public à l'obligé les dons qu'il lui a faits, il étale encore par ostentation ceux auxquels il n'a eu qu'une part indirecte, je soutiens qu'il s'est payé par lui-même d'une reconnaissance qu'il ne méritoit pas; mais que d'un autre côté l'obligé se cabre, s'irrite, se déssole & crie à la trahison, à cause que son nouveau bienfaiteur veut avoir son portrait en grand, à cause qu'il sollicite sans un plein-pouvoir, une pension pour lui, à cause que le hasard introduit dans la maison qu'ils habitent des gens que Rousseau n'aime pas, à cause qu'il le soupçonne d'être en correspondance avec celui qui l'a plaisanté, en vérité, on ne peut s'empêcher de crier à la folie. En peut-on faire moins, lorsqu'il fait un crime à son ami de ses longs regards, de son ton de voix, de ses gestes, de son flegme & de son silence? Etoit-ce dans l'ordre des bienfaisances de montrer de l'humeur & des caprices outrés vis-à-vis de celui qui témoignoit tant de bonne volonté pour lui? N'y avoit-il rien de plus choquant que de le boudier, de se lever brusquement en sa présence, de se promener en affectant les bras croisés, & tout-à-coup de se jeter à son cou, de l'embrasser, de pleurer, de lui demander pardon, & de s'écrier: *non, D. Hume n'est pas un traître*, &c. Combien d'autres traits semblables ne pourrois-je pas répéter pour prouver*

que ce n'est pas ainsi qu'on doit agir à l'égard de ceux qui s'emploient à nous rendre heureux , & qu'une telle conduite , remontant jusqu'à la maladie d'où elle dérive , est bien plus digne de pitié que de ressentiment !

Malgré toute la conduite réservée de M. Hume , & toute la sagesse qui brille dans ses œuvres , qu'il me permette de lui demander où étoient ses yeux & ses oreilles , quand son nouvel ami s'abandonnoit en sa présence à tant d'excès déraisonnables ? N'étoit-il pas lui-même un peu affecté de la même maladie ? Est-ce que celle que Rousseau apportoit en Angleterre seroit devenue épidémique au-delà de la mer ? Je serois tenté de le croire : il falloit être bien préoccupé ou bien aveuglé pour ne pas se persuader que tant d'extravagances n'étoient que les accès de la maladie de ce Genevois : il falloit que M. Hume fût bien malade lui-même pour ne pas s'en appercevoir , ou il falloit être bien méchant , après s'en être aperçu , pour faire succéder au ressentiment la plus méprisable de toutes les vengeances.

Enfin , vous trouvez , M. le Rapporteur , qu'il est contre nature que M. Rousseau , d'abord si confiant & si sensible aux bienfaits de son ami , change ensuite tout-à-coup de langage , à moins , dites-vous , qu'il ne soit prouvé que ce Genevois ne soit échappé des petites-maisons. Non , cela n'est pas encore prouvé ; mais ce même changement , avec toutes les circonstances qui le précédent & qui l'accompagnent , dénote visiblement qu'il en prend le grand chemin. J. J. Rousseau s'égare de propos délibéré ; il demande une explication ; sur quoi la fonde-t-il ? sur des soupçons : ses doutes ne sont fondés que sur des conjectures

très équivoques : il ne produit que des frayeurs chimériques. Quoi ! à cause que dans l'accès de son trouble il s'est écrié : *Non , David Hume n'est pas un traître* , vous voulez que celui-ci le soupçonne de trahison : s'il eût dit , oui , je soupçonne que David Hume est un traître ; alors l'Anglois sûrement auroit parlé. Si quelqu'un disoit en votre présence : non , le Rapporteur de bonne foi n'est pas un menteur , iriez-vous follement vous imaginer qu'il a voulu vous accuser de mensonge , ou prendriez - vous cette façon de parler pour une apostrophe injurieuse ? Est-ce que M. Hume devoit prendre l'affirmative pour la négative ? je suis même certain que le silence dans pareille occasion prouve beaucoup mieux l'innocence que tous les éclaircissemens que l'on voudroit tirer d'une accusation si équivoque. S'il s'étoit récrié avec chaleur sur un pareil soupçon , qui , entre nous , n'est pas des plus galans , n'auroit-il pas donné à penser qu'en effet il tramoit avec les ennemis de Rousseau un complot contre lui ? C'est en considération du profond silence qu'il observa alors , que je soupçonne cet Anglois d'être un homme fort sensé , mais qui l'auroit été davantage , s'il n'eût pas informé le public qu'il ne se connoît pas bien en hommes , & moins encore en gens aliénés d'esprit. J. J. Rousseau prouvoit bien qu'il étoit de ce nombre ; en creusant jusqu'où cette prétendue trahison pouvoit s'étendre , la chose ne valoit seulement pas la peine de s'en inquiéter ; sa vie , sa liberté , ni son honneur , ne couroient aucuns dangers. Son amour - propre seul s'y trouvoit offensé : on ridiculisoit un pauvre étranger , qui crie à la trahison , parce que ses singularités lui avoient attiré quelques plai-

fanteries qui ne font point des complots ni des coups de poignards : dans semblables rencontres , on patiente , on dissimule , on se tait pendant quelque temps , on voit venir. Si le soupçon est fondé , on fait adroitement la preuve la plus claire & la moins équivoque pour faire connoître à un homme capable de jouer les malheureux , que ses sentimens sont abominables , que son cœur se pourrit : ensuite on lui tourne le dos , on se console par le témoignage d'une bonne conscience , on l'oublie , on n'y pense plus.

Pouviez-vous ne pas remarquer que toutes les autres lamentations du Philosophe Genevois ne rouloient que sur des vétilles dont une foubrette auroit eu honte de s'occuper. Quoi ! se formaliser des froideurs ou des incivilités de gens avec lesquels on n'a nulle liaison ; prendre leur peu de savoir-vivre pour des mépris ou pour des insultes outrageantes ; remplir des pages entières pour relever avec aigreur des railleries qui sont de toutes les sociétés ! par exemple , celle qui fut faite sur la préférence que le Genevois donna à Madame Garrick plutôt qu'au *Musæum*, n'étoit pas un outrage assez grave pour mériter de s'en ressouvenir.

Il n'y a pas un homme sensé qui n'envisage l'auteur d'Héloïse comme un esprit égaré , quand il commente & interprete les paroles de M. Hume , qui , soit en dormant ou en veillant , s'écrie : *Je tiens J. J. Rousseau* ; est-il plus sage quand il parle des *regards longs* & des profondes rêveries de l'auteur Anglois en le fixant ? Si j'ai pu lire dans les idées de M. Hume , voici , à ce que je m'imagine , les pensées qui accompagnoient ses réflexions. Est-il possible , disoit-il

en lui-même , que j'aie fait la sottise d'empaqueter avec moi cet extravagant ? Est-il possible que j'aie pu concevoir le projet de rendre cette homme heureux malgré lui-même ? Cependant j'ai le Public & mon honneur à ménager. Je ne puis lui tourner le dos subitement sans faire crier après moi : mes ennemis , même ceux qui ne voudroient pas du bien à cet étranger , prendroient occasion , en écoutant ses plaintes , de me peindre de toutes les couleurs. Voyons , tâchons de nous tirer doucement cette épine du pied. Faisons plus , sollicitons une pension pour lui ; il est plus noble de dénouer l'amitié que de la rompre avec éclat ; je vois bien que cet homme n'est plus à lui-même ; mais de le déclarer tel , je m'exposerai moi-même aux railleries piquantes des mauvais plaisans dont ce siècle abonde. Avez-vous pu annoncer ce Genevois , me reprochera-t-on , pour un sage , tandis que l'*Anglois* auroit été un Caton vis-à-vis de lui ? Voilà , je crois , tout ce que M. Hume pouvoit penser en fixant son compagnon de voyage. En êtes-vous bien sûr , me direz-vous ? Pas tout-à-fait , parce que si l'historien Anglois convenoit que j'ai deviné juste , il se rendroit coupable de la plus grande folie , en ce qu'il n'est pas dans la nature d'intenter un procès à un fou , à moins que l'on ne soit de vingt-quatre carats plus infensé que lui.

Comment se peut-il , Monsieur le Rapporteur , que vous ne vous soyez pas apperçu que le beau morceau de la longue épître de Rousseau , & dont vous admirez le touchant & le pathétique , n'est autre chose que le témoignage de la foiblesse d'esprit de celui qui l'a composé ?

Dites-moi, est-ce le langage du Philosophe ? Que signifient ces paroles ? *vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes.* Que lui importe cette bonne ou mauvaise opinion, lorsque ses mœurs, sa conduite & sa conscience n'ont rien à lui reprocher ? Que veut dire de plus ? *vous me tenez par ma réputation ;* n'est-ce pas une répétition de la phrase précédente ? Qu'entend le bon J. J. lorsqu'il dit ? *vous me tenez par ma sûreté.* Ne diroit-on pas qu'il appréhende d'être enlevé en Angleterre pour être conduit dans les prisons de Genève ? Est-ce au milieu d'une province de la Grande-Bretagne, environné de gens d'honneur & de probité, que l'on puisse s'exprimer ainsi, ou avoir une pareille frayeur ? Que veut dire ce grand Philosophe, s'imaginant reprocher à M. Hume sa trahison, lorsqu'il dit, *je prévois la suite de tout cela, surtout dans le pays où vous m'avez conduit, & où, sans amis, & étranger à tout le monde, je suis presque à votre merci.* Rousseau avoit raison de dire qu'il étoit malade en écrivant cette lettre ; il y a même toute apparence que c'étoit pendant la plus forte crise de sa maladie.

Que servent les amis à un homme qui aimeroit mieux, à ce qu'il dit lui-même, loger dans un trou de la garenne de Wootton, que dans le plus bel appartement de Londres ? Eh ! que m'importeroit à moi de n'avoir point d'amis en Angleterre, quand je serois certain, comme M. Rousseau, d'en trouver ailleurs ? Voyons comme il s'explique là-dessus. *Enfin on dit que je suis sujet à changer d'amis ; il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare. Distinguons : j'ai, ajoute-t-il, depuis vingt-cinq & trente ans des amis très solides : j'en ai de plus nouveaux,*

mais non moins sûrs, & que je garderai plus longtemps si je vis; parce qu'apparemment les modernes sont plus jeunes que les anciens. A quoi aboutissent ces détails? à quoi servent ces distinctions? Eh! qu'importent au grand homme les on dit? il laisse dire, & va toujours son train: en faisant bien, les on dit se démentent réciproquement, & notre gloire en devient plus brillante à la vue des honnêtes gens. Est-ce qu'avec des amis très solides & de trente ans, & avec d'autres plus jeunes que l'on peut garder jusqu'au tombeau, on peut appréhender quelques fâcheux revers & risquer de mourir de faim? Qui dit avoir des amis, quel trésor peut-on leur comparer?

Ah! si M. Rousseau avoit assez de bonté pour moi que de me prêter sur mon billet seulement une demi-douzaine de ses amis solides, je me croirois au comble de mes vœux; j'en cherche un seul de cette espèce depuis quarante ans, sans avoir encore pu le trouver. J'ai eu trois amis en toute ma vie; l'un m'a duré deux ans, l'autre six semaines: ils ont cessé de m'aimer, parce que je n'étois pas riche; le troisième, qui n'est pas plus opulent que moi, m'aime beaucoup; & peut-être encore cesseroit-il de m'aimer, si j'avois trop souvent besoin des preuves d'une sincère amitié.

Mais que j'aime votre réflexion, M. le Rapporteur, c'est celle que vous faites après avoir répété les lamentations de Rousseau. La voici: *Si pour le malheur de l'humanité, dites-vous, l'homme qui tient ce langage est un fourbe; pleurons, Monsieur, pleurons sur la perversité du cœur humain; rien n'est plus méprisabled qu'un Protée qui se varie & se pervertit au gré de ses vœux. Ce*

que vous dites là est fort éloquent; mais il m'a fait appercevoir que vous n'êtes pas bon connaisseur en espece humaine. Vous avez connu M. Rousseau à Montmorency : cette seule visite auroit dû vous apprendre pour toujours qu'il étoit incapable de duplicité, & moins encore de lâcheté; mais si vous eussiez eu de meilleurs yeux, vous auriez pu remarquer en même temps qu'un excès de misanthropie est de tous les voisins de la folie celui qui peut indiquer avec le plus de certitude sa demeure. Vous me reprocherez peut-être que je ne suis moi-même qu'un misanthrope, & que je ne vois personne? La chose est bien différente; c'est que personne ne me veut voir, & que presque tous ceux que j'aborde, surtout depuis que l'on est scandalisé des procédés réciproques des deux auteurs dont il est question, me soupçonnent d'être un esprit dangereux : pourquoi cela? parce que je me mêle de barbouiller du papier, & de penser un peu plus creux que la foule des hommes.

Si je veux essayer de leur persuader que bien loin d'imiter les perturbateurs de la littérature, je m'efforce à fuir leur exemple, ils me répondent que les bons doivent souffrir pour les méchans : ils répètent dix fois de suite : nous avons été trompés, nous craignons encore de l'être. C'est à ces Messieurs à qui vous auriez dû adresser cette belle réflexion que vous avez un peu déplacée; je la répète à dessein : *Faudra-t il donc fuir tous les hommes*, vous pouviez ajouter, & tous les gens de lettres, parce qu'il s'en trouve de traîtres & d'ingrats? Faudra-t-il faire divorce avec la société, parce que la société, qui est la nature morale, a ses monstres, comme la nature physique a les siens? Je le fais par expé-

science, quelque clairvoyant que l'on soit, rien n'est plus difficile que de pénétrer de prime abord le germe de la folie, & que le plus sage pourroit s'y méprendre; mais quand on voit qu'un homme lettré ou même non lettré, s'est singularisé à plusieurs reprises par des traits qui indiquent cette maladie, la charité veut que l'on contribue autant qu'il est possible à sa guérison, & la prudence ordonne d'un autre côté, quand le mal est incurable, de s'en séparer pour toujours; mais on ne finit pas ainsi que M. Hume l'a fait. On ne le cite pas devant le tribunal du Public pour l'accuser de méchanceté & d'ingratitude; on ne le déshonore pas par des calomnies injurieuses: bien loin de là, on le plaint, on lui tend même des secours; ensuite en élevant les yeux aux ciel, on lui rend grace de ce qu'il nous a garantis d'un pareil accident. Ne voit-on pas tous les jours que des revers accablans n'affectent l'ame de certains génies avec tant d'excès, que pour rompre avec plus de force les ressorts qui régulent les opérations de l'esprit?

M. de la Bruyere prétend qu'il y a des hommes qui ont deux ames; il cite Santeuil & le grand Corneille; & vous, le grand, l'illustre & le très petit Voltaire; vous faites un parallèle des petiteesses de ce Poète applaudi avec ses belles actions. Vous êtes étonné de ce qu'un homme qui prêche avec tant d'éloquence les sentimens délicats, cherche à se venger lâchement contre un pauvre musicien; & qu'après avoir donné des preuves d'une animosité implacable contre le Phœnix des Poètes lyriques, le grand Rousseau, que ce même écrivain s'arme généreusement pour la défense des Calas & des Sir-

ven ; mais vous ne dites pas que , tandis que sa plume combattoit si vaillamment pour défendre l'innocence injustement flétrie , déshonorée & tyrannisée , qu'il s'en servoit en même temps pour outrager un homme que cet Auteur avoit ruiné. Jore , ce fameux libraire de Rouen , poursuivi par l'infortune , se trouvoit , il y a quatre ans , à Amsterdam. Voltaire l'apprend , & lui écrit à-peu-près dans ces termes :

» En considération de l'état misérable où vous êtes , je vous enverrai douze louis d'or , aux conditions que vous m'enverrez une rétractation en forme & signée de votre main , de tout ce qui se trouve à ma charge contre vous dans le *factum* insolent que l'Abbé Désfontaines a écrit , lorsqu'il mit sous les yeux du public vos griefs contre moi ». Quoi ! offrir douze louis d'or à un homme dont on a été la cause de sa ruine ! un homme qui l'avoit nourri & logé gratis pendant six mois , en lui prodiguant le titre de Milord , que l'Auteur avoit exigé pour se dérober à ceux qui auroient voulu voir la piece curieuse dans la personne du Virgile François.

Il est vrai que Jore refusa sans hésiter une offre qui l'outrageoit & le déshonoroit en même temps ; peut-on lui en faire un crime ? ne fait-on pas que ces sortes de refus ne passeront jamais pour une ostentation déplacée , & moins encore pour une preuve de la folie que l'orgueil inspire ? Ils sont dans la nature , ils devroient couvrir de honte & d'opprobre ceux qui ont le front de s'y exposer.

Mais Voltaire , selon vous , fait des bonnes œuvres , il assiste les pauvres de ses états naissans. Ignorez-vous que de deux presses qui travailloient dans l'imprimerie de Cramer à Geneve , avant

L'arrivée de Voltaire dans le voisinage de cette ville, quatre & quelquefois cinq travaillent perpétuellement pour le Héros de la Littérature moderne. Ecoutez ceci, M. le Rapporteur, pour le rapporter plus au long quand vous le jugerez à propos. *Candide*, ses cousins & ses cousines, *Ingénu*, *Zapata*, &c. sont des pieces qu'on ne lit pas pour rien. Le grand débit qui s'est fait de la premiere a considérablement augmenté les revenus d'un Auteur qui a eu l'adresse de la faire valoir. L'histoire de *Calas* & celle des *Sirven*, sont d'une nature à intéresser tous les Etats & toutes les différentes conditions des hommes. Allez à Maroc, à Alger, à Tunis, à Constantinople, vous y trouverez *Candide*. Croyez que celui qui, dites-vous, *se fait une affaire capitale de répandre des bienfaits dans ses terres*, n'ignore pas l'art d'en trouver la source. C'est dans les innombrables éditions de ces petites brochures que le *Pactole* (*) se déborde en faveur du généreux défenseur des innocens opprimés & condamnés injustement. Son zele est fort louable & le feroit bien davantage si les secours qu'il répand sur eux, étoient plus puissans & plus considérables; mais sachez que ce ne sont tout au plus que les brouillards qui s'élèvent au-dessus de ce fleuve précieux.

Apprenez que la maladie de Voltaire n'est pas tout-à-fait celle de J. J. Rousseau; celui-ci n'a que la folie en partage, encore n'est-elle point dangereuse aux liens de la société; mais son confrere que l'orgueil, l'avarice & l'ambition ne

(*) Fleuve qui charie l'or.

quitterent jamais, est encore outre cela attaqué de la maladie de la pierre. Son château de F. n'est pas assez vaste pour un si grand homme; ses enfans ni ses héritiers collatéraux n'en jouiront pas: peut-il se promettre de l'occuper encore longtemps? Ah! s'il avoit non pas une ame bienfaisante, mais seulement équitable, il retrancheroit bientôt l'ostentativeuse dépense qu'il fait, pour la métamorphoser en abondantes restitutions envers Jore, Mesdemoiselles Dunoyer & tant d'autres malheureux qu'il a faits en s'enrichissant à leurs dépens. Que dites-vous de cette ame-là, est-elle double ou simple? je vous en fais le juge; mais le public fait à quoi s'en tenir.

Je vais répéter avec vous, *mais où m'emporte un zele indiscret qu'enflamment à l'envi le saint amour de la vérité, & l'agréable desir de la faire connoître!* Quant aux différends entre M. Hume & J. J. Rousseau, je crois que vous & moi nous avons suffisamment démontré que le philosophe Anglois a donné trop d'éclat à ses bienfaits, & qu'il a cédé trop facilement aux impulsions de l'amour-propre, & qu'il a laissé trop de liberté à un esprit dur, insensible, trop intéressé, qui ne croit pas que l'on doive avoir compassion des esprits égarés; & qui, cependant, se déclare lui-même un homme fort insensé, en faisant imprimer avec ses griefs des calomnies & des atrocités contre son adverfaire. J. J. n'avoit lâché contre lui que des soupçons si mal fondés, que le public n'auroit pu s'empêcher d'avoir pitié de celui qui s'en occupoit. Que doit penser un esprit bien sain après un examen bien réfléchi des pieces, non pas de ce grand, mais de ce très-ridicule procès? C'est M. Hume & non pas J. J. Rousseau qui montre le coupable, dans la conduite de M.

Hume lui-même qui a manqué au discernement, à la candeur & à la modération. Eh! n'est-ce pas lui qui fait soupçonner, en prônant avec autant d'orgueil que d'ostentation, la bonne œuvre qu'il avoit commencée, que les motifs humains y avoient eu plus de part que le sentiment & la vertu?

Que M. Hume ait eu connoissance ou non du libelle de M. Walpole, publié sous le nom d'un Monarque couvert de gloire & de lauriers, dès qu'il n'y avoit pas mis du sien, & qu'il ne s'étoit pas mêlé de l'impression, pouvoit-on le regarder comme coupable? J'ose vous assurer, M. le Rapporteur, que si vous eussiez voulu mieux éclaircir le public sur cette affaire, vous auriez dit par qui & comment vous saviez que M. Hume avoit avili Rousseau à Paris, *en le peignant comme un homme qui lui inspiroit plus de compassion que d'estime, d'un homme qui allioit la simplicité des mœurs au faste de la plus superbe philosophie, qui n'avoit qu'une réputation usurpée, établie par des opinions extravagantes, plutôt que par des talens extraordinaires.* Peut-on dire qu'un homme a usurpé sa réputation à la faveur d'une multitude de productions qui, la plupart, ont été applaudies? Une autre fois, je vous prie de ne pas tant imiter Rousseau en donnant trop avant dans l'énigmatique. Que pouvoient penser du caractère de M. Hume, ceux même à qui il auroit envoyé de Londres une peinture aussi hideuse que celle qu'il auroit entrepris de leur faire d'un homme qu'il avoit pris si ouvertement sous sa protection? N'auroient-ils pas remarqué que l'auteur Anglois dérogeoit de gaieté de cœur, aux droits de l'hospitalité & aux sentimens qu'inspirent la justice & la charité?

Qu'un étranger soit un artiste médiocre, s'il est d'ailleurs doué de bonnes qualités, on ne peut lui refuser de l'estime. On doit savoir distinguer l'ami d'avec le savant. On aimera l'un par sympathie, ou parce que sa candeur ou ses vertus méritent notre estime; mais si ses talens sont bornés, on n'ira pas sottement l'annoncer pour l'oracle de Delphes : on ne peut le louer que par les endroits qui le méritent; mais après avoir boursoufflé son éloge, doit-on faire prononcer le public en faveur de notre opinion? c'est comme si nous étions sûrs qu'il se rangera de nôtre côté : prenons-y garde : il est malin, il pourroit nous fiffler.

Je passe, à votre exemple, à la déclaration de M. d'Alembert; mais je ne dirai pas avec vous *on croit volontiers*; mais je crois très positivement que ce phénix de la probité & de la bonne littérature, a désapprouvé la mauvaise plaisanterie de M. Walpole, en avouant que cet Anglois *s'étant fait aider pour le style par une personne qu'il ne nomme pas, & qui devroit peut-être se nommer.* Ce qui prouve combien M. d'Alembert a été éloigné de donner lieu au soupçon de J. J. Rousseau, qui dans un accès de sa maladie, dit avec une espece d'affirmative, *qu'en lisant cette lettre, il y reconnut la plume de M. d'Alembert aussi positivement que s'il la lui avoit vu écrire.* Peut-on, avec du bon sens, s'exprimer ainsi?

Je ne pense pas dites-vous, que personne doute d'une assertion aussi positive, étant donnée par un homme respectable à plus d'un titre. Pourquoi donc ayant une si haute opinion du bon caractère de ce savant, lui faites-vous un reproche, en disant *que l'on est fondé à croire que s'il n'a eu aucune part à l'invention, au moins a-t-il été consulté sur le*

fond & la forme de la plaisanterie ; & quand cela seroit , quel crime y auroit-il ? J'ose même croire que ce fut à la suite de cette consultation , que bien loin d'approuver l'ironie , il eut la charité de représenter aux esprits malins qui trempoient dans cette petite noirceur , *qu'il ne faut point se moquer des malheureux* , surtout quand ils ne nous ont point fait de mal. Le généreux procédé de M. d'Alembert , son esprit doux & solide , & son humanité se manifestent tout à-la-fois dans sa déclaration ; il pousse même la complaisance jusqu'aux bornes de la complaisance même ; il y fait l'aveu naïf & sincère en démontrant qu'il n'a jamais été l'ennemi déclaré ni secret de M. Rousseau ; il s'offre même à prouver , *par des témoignages respectables* , qu'il a cherché à l'obliger. Eh ! n'admirez-vous pas , dans cette déclaration , son indifférence sur les soupçons que J. J. Rousseau avoit follement hasardés contre lui , de même que sa modération , puisque le prétendu philosophe Genevois , avoit osé dire que M. d'Alembert n'étoit qu'un homme adroit & rusé.

Plus on réfléchit sur la modération avec laquelle M. d'Alembert s'explique sur le compte de J. J. Rousseau , plus j'entrevois de folie & d'erreur dans les rêveries de celui-ci , qui , de propos délibéré , se crée des ennemis qui n'ont jamais pensé à lui que pour le plaindre & le secourir. Ce ne sont point le fruit des leçons de la philosophie , qui font errer l'Auteur d'Emile ; ce sont les accès de la maladie dont il n'est que trop attaqué. A la suite d'une multitude de rêves , les soupçons le réveillent & le poursuivent encore jusques dans les bras du sommeil : il couche avec eux ; boit & mange avec eux ; il se promène en les accueillant ; comment pourroit-il s'en



passer lorsqu'il écrit sur les affaires qui le concernent ?

On lui apprend que Mylord Littleton possède une copie correcte d'une piece satirique , composée contre lui par Voltaire ; aussi-tôt il s'écrie : *qu'ai-je fait à Mylord Littleton ! pourquoi est-il mon ennemi , je ne le connois pas !*

M. Rousseau par ses lectures , & même parce qu'il avoit pu remarquer depuis son arrivée en Angleterre , devoit sans doute être déjà informé , que même l'homme le plus opulent & le plus accrédité , étoit exposé de même qu'un étranger à se voir censurer ou plaisanter dans les papiers publics ; mais que d'ailleurs l'honneur & la réputation des personnes n'y étoient jamais compromis , & qu'ainsi toutes les pasquinades qui auroient pu se faire sur ses singularités , n'auroient jamais eu pour objet que de le corriger de ses ridicules.

Je serois assez porté à croire que peut-être M. Hume auroit pu se laisser emporter par cette dernière idée ; il faut pourtant convenir , si cela est , qu'il dérogeoit entièrement au titre d'ami que J. J. Rousseau lui avoit prodigué selon bien des gens avec un peu trop de précipitation : mais depuis quand Rousseau a-t-il cru que dans ce siècle on trouvoit de vrais amis ? Son aveuglement ou plutôt sa maladie ne lui a pas permis de remarquer que M. Hume n'avoit été le sien , que comme le sont la plupart des hommes qui ne donnent leur amitié que pour des motifs qui sont bien opposés aux sentimens qui émanent des mouvemens du cœur. Pourquoi le Genevois va-t-il s'aviser d'aimer cet Anglois , comme on aimeroit sa maîtresse ? pourquoi en devient-il jaloux comme un Italien le seroit de la sienne ?

Mais



Mais c'est assez réfléchir sur la conduite d'un homme qui me semble, s'étoit trop singularisé, pour que le public ne s'apperçût pas de sa maladie. Il faut que je finisse cette refutation, elle pourroit peut-être, à force de remonter des rêveries & des frayeurs ridicules, me faire contracter la contagieuse maladie d'en enfanter moi-même à l'aspect d'une chauve-souris ou d'un moucheron. Ce que je puis dire, c'est qu'il me paroît que l'Editeur de *l'Exposé succinct* a tout-à-fait manqué de charité & de discernement; de charité, en ce qu'il n'auroit pas dû accabler un homme infortuné par des calomnies outrageantes; de discernement, parce qu'il auroit pu remarquer, comme je crois, que la conduite de J. J. Rousseau en Angleterre, & même sa lettre de cinquante-deux pages, ne prouvoient que l'affoiblissement de son ame & de son esprit, & non pas sa méchanceté. Il auroit, ce me semble, pu pencher vers l'opinion des amis de M. Hume, & celui-ci déférer à leurs conseils, & ne pas s'abandonner à un ressentiment qui ne fait du tout point son éloge. Ses amis avoient raison de dire qu'il s'étoit trompé *en prenant les délires* de l'imagination pour les défauts du cœur. Aux larmes trop abondantes de ce vieillard septuagénaire, & à ses excès de sensibilité, on pouvoit conjecturer qu'il étoit prêt à tomber dans l'enfance, mais que son cœur avoit toujours incliné du côté de l'humanité la plus tendre; ce qui se fait assez sentir dans ses productions. A la conduite de M. Hume, à qui la voix de l'amitié s'est faite inutilement entendre pour l'engager à éviter une scène scandaleuse, on croiroit remarquer un homme qui n'est pas tout-à-fait aussi malade que celui qu'il poursuit; mais qu'il n'est pas moins

sensible, & même plus vindicatif. Voici ce qu'a prononcé un très-honnête homme, après avoir parcouru l'*Exposé succinct*. Rousseau n'est que malade, & non pas méchant, M. Hume est malade & méchant tout à-la-fois. Je fais des vœux pour la guérison de tous deux, & particulièrement pour la conservation de celui qui dans cette affaire, a témoigné plus d'ostentation, d'animosité & de vengeance, que de générosité & de grandeur d'ame.



LE DOCTEUR
PAN SOPHE,
OU
LETTRES
DE MONSIEUR
DEVOLTAIRE.

THE DOCTOR

PAZOS H. E.

50

LETTERS

DE WOLFF & CO

DEVELOPMENTAL



L E T T R E
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A M. H U M E.

J'AI lu, Monsieur, les pieces du procès que vous avez eu à soutenir par - devant le Public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean - Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits ; & c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le sieur Rousseau m'accuse de lui avoir écrit en Angleterre (1), une lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accusé M. d'Alembert du même crime.

(1) On trouvera à la suite de ce morceau, cette lettre que M. Rousseau attribue à M. de Voltaire, & qui a été en effet imprimée à Londres sous le nom de ce grand Ecrivain.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur , M. d'Alembert & moi , de cette énormité , je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connois point la lettre dont il parle ; & je vous jure que si j'avois fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. J. J. Rousseau , je ne la désavouerois pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis & de ses persécuteurs. Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue , comme il le dit dans la lettre polie & décente de *Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont Archevêque de Paris* ; il penie que la moitié de l'univers est occupée à dresser cette statue sur son piédestal , & l'autre moitié à la renverser.

Non-seulement il m'a cru iconoclaste , mais il s'est imaginé que j'avois conspiré contre lui avec le Conseil de Genève pour faire décréter sa propre personne de prise-de-corps , & ensuite avec le Conseil de Berne , pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris , & il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutoit en lui la sagesse & la modestie. Voici, Monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je sus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris , qu'il aimoit comme moi la retraite , & que je presumai qu'il pouvoit rendre quelques services à la philosophie , je lui fis proposer par M. Marc Chapuis , citoyen de Genève , dès l'an 1759 , une maison de campagne appelée l'*Hermitage* , que je venois d'acheter.

Il fut si touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

M O N S I E U R ,

» Je ne vous aime point ; vous corrompez
» ma République en donnant des spectacles dans
» votre château de Tournay, &c «.

Cette lettre de la part d'un homme qui venoit de donner à Paris un grave opéra & une comédie, n'étoit cependant pas datée des petites-maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me répondit, que puisqu'il ne pouvoit pas me guérir de la manie de faire encore des piéces de théâtre à mon âge, il défespéroit de guérir Jean-Jacques. Nous restâmes l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762, le Conseil de Genève entreprit sa cure, & donna une espece d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remedes. Jean-Jacques décrété à Paris & à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisieme. Il conclut avec sa prudence ordinaire que j'étois son ennemi mortel, puisque je n'avois pas répondu à sa lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du Conseil Genevois étoit venu dîner chez moi pour conjurer sa perte, & que la minute de son arrêt avoit été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse, que je fus obligé enfin d'écrire au Conseil de Genève une lettre très forte, dans la-

quelle je lui dis que s'il y avoit un seul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le sieur Rousseau, je consentois qu'on le regardât comme un scélérat & moi aussi ; & que je détestois trop les persécuteurs pour l'être.

Le Conseil me répondit par un secrétaire d'Etat, que je n'avois jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement ni indirectement, à la condamnation du Sieur Jean-Jacques.

Les deux lettres sont dans les archives du Conseil de Genève.

Cependant M. Rousseau retiré dans les délicieuses vallées de Moutiers-Travers ou Motiers-Travers, au comté de Neuchâtel, n'ayant pas eu, depuis un grand nombre d'années, le plaisir de communier sous les deux especes, demanda instamment au Prédicant de Moutiers-Travers, homme d'un esprit fin & délicat, la consolation d'être admis à la sainte Table ; il lui dit que son intention étoit, 1^o. *de combattre l'Eglise Romaine* ; 2^o. *de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme* ; 3^o. *de foudroyer les nouveaux Philosophes vains & présomptueux*. Il écrivit & signa cette déclaration, & elle est encore entre les mains de M. de Montmollin prédicant de Moutiers-Travers & de Boveresse.

Dès qu'il eut communiqué, il se sentit le cœur dilaté ; il *s'attendrit jusqu'aux larmes*. Il le dit au moins dans sa lettre du 8 Août 1765.

Il se brouilla bientôt avec le Prédicant & les prêchés de Moutiers-Travers & de Boveresse. Les petits garçons & les petites filles lui jeterent des pierres ; il s'enfuit sur les terres de Berne

ne ; & ne voulant plus être lapidé , il supplia Messieurs de Berne *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leurs châteaux , ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur sembleroit bon de choisir*. Sa lettre est du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comtesse de Pimbèche , à qui l'on conseilloit de se faire lier , je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Messieurs de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean-Jacques ne manqua pas de conclure que c'étoit moi qui le privoit de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle , & que même j'avois tant de crédit chez les prêtres , que je le faisois excommunier par les Chrétiens de Moutiers-Travers & de Boveresse.

Ne pensez pas que je plaisante , Monsieur : il écrit dans une lettre du 24 Juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi*. Et dans sa lettre du 23 Mars , il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie*.

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire pendant quelque temps cette folie à quelques personnes ; & la vérité est que , si au lieu de la prison qu'il demandoit à Messieurs de Berne , il avoit voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avois offerte , je lui aurois donné alors cet asyle , où j'aurois eu soin qu'il eût de bons bouillons , avec des potions rafraîchissantes ; bien persuadé qu'un homme dans son état , mérite beaucoup plus de compassion que de colere.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite & de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une belle ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne*. Il se rend dans la cinquieme lettre formellement délateur contre moi ; cela n'est pas bien. Un homme qui a communiqué sous les deux especes, un Sage à qui on doit élever des statues, semble dégrader un peu son caractère par une telle manœuvre ; il hasarde son salut & sa réputation.

Aussi la premiere chose qu'ont faite Messieurs les Médiateurs de France, de Zurich & de Berne, a été de déclarer solennellement les *Lettres de la Montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à Jean-Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faisant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractère de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la Médiation arrivât à Genève, ces propres mots :

MONSIEUR,

» Si vous avez dit que je n'ai pas été secrétaire d'Ambassade à Venise, vous avez menti ;
 » & si je n'ai pas été secrétaire d'Ambassade &
 » si je n'en ai pas eu les honneurs, c'est moi
 » qui ai menti «.

J'ignorois que M. Jean-Jacques eût été secrétaire d'Ambassade ; je n'en avois jamais dit un seul mot, parce que je n'en avois jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véridique , fort au fait des affaires étrangères , curieux & exact. Ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hasard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean-Jacques , du 9 & du 13 Août 1743 à M. du Theil , premier commis des affaires étrangères , alors son protecteur. On y voit ces propres paroles :

» J'ai été deux ans le domestique de M. de Montaigu (Ambassadeur à Venise) ... J'ai mangé son pain Il m'a chassé honteusement de sa maison. ... Il m'a menacé de me faire jeter par la fenêtre , & de pis , si je restois plus longtemps dans Venise , &c. &c «.

Voilà un secrétaire d'Ambassade assez peu respecté , & la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas de sa statue les paroles de l'Ambassadeur au secrétaire d'Ambassade.

Vous voyez , Monsieur , que ce pauvre homme n'a jamais pu ni se maintenir sous aucun maître , ni se conserver aucun ami , attendu qu'il est contre la dignité de son être d'avoir un maître , & que l'amitié est une foiblesse dont un sage doit repousser les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'histoire de sa vie. Elle a été trop utile au monde , & remplie de trop grands événemens , pour qu'il ne rende pas à la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ces anecdotes , pour servir à l'éducation des Princes qui voudront être menuisiers comme Emile.

A dire vrai , Monsieur , toutes ces petites miseres ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes ; tout cela tombe bientôt dans un éter-

nel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle Héloïse, & de son faux germe, & de son doux ami, & des lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean-Jacques & son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable philosophie; & les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en feront pas moins estimés.

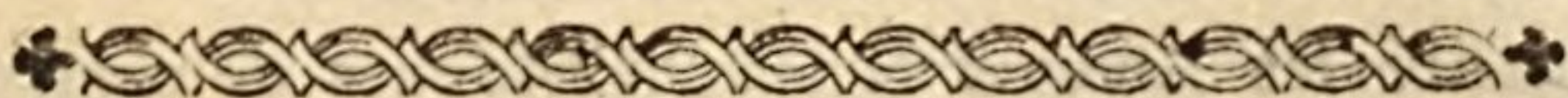
Il y a des sottises & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'Archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'Evêque de Rostou à être dégradé, & enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a deux Puissances, la Sacerdotale & la Royale. L'Impératrice a fait grace du couvent à l'Evêque de Rostou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reste de l'Europe.

Les détails des guerres les plus sanglantes périssent avec les soldats qui en ont été les victimes. Les critiques mêmes des pièces de théâtre nouvelles, & surtout leurs éloges, sont ensevelis, le lendemain, dans le néant avec elles, & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du sieur Keyser qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense qui nous emporte, & qui nous engloutit tous, qu'y a-t-il à faire? Tenons-nous-en au conseil que M. Horace Walpole donne à Jean-Jacques, d'être sage & heureux. Vous êtes l'un, Monsieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney, ce 24 Octobre 1766.



L E T T R E

D E

M. D E V O L T A I R E

Au Docteur Jean-Jacques Pansophe.

Q UOI que vous en disiez , Docteur Pansophe , je ne suis certainement pas la cause de vos malheurs ; j'en suis affligé , & vos livres ne méritent pas de faire tant de scandale & tant de bruit : mais cependant ne devenez pas calomniateur , ce seroit là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier ouvrage que vous avez mis en lumière , une belle profopopée , où vous faites entendre , en plaisantant mal à propos , que je ne crois pas en Dieu. Le reproche est aussi étonnant que votre génie. Le jésuite Garasse , le jésuite Hardouin & d'autres menteurs publics trouvoient par-tout des athées ; mais le jésuite Garasse , le jésuite Hardouin ne sont pas bons à imiter. Docteur Pansophe , je ne suis athée ni dans mon cœur ni dans mes livres ; les honnêtes gens qui nous connoissent l'un & l'autre , disent , en voyant votre article : *Hélas ! le Docteur Pansophe est méchant comme les autres hommes ; c'est bien dommage.*

Judicieux admirateur de la bêtise & de la brutalité des Sauvages , vous avez crié contre les Sciences , & cultivé les Sciences. Vous avez

traité les Auteurs & les Philosophes de charlatans ; & pour prouver d'exemple , vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la comédie , avec la dévotion d'un capucin , & vous avez fait de méchantes comédies. Vous avez regardé comme une chose abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du superflu , & vous avez copié de la musique , pour des Satrapes ou des Ducs qui vous payoient avec ce superflu. Vous avez barbouillé un roman ennuyeux , où un pédagogue suborne honnêtement sa pupile en lui enseignant la vertu ; & la fille modeste couche honnêtement avec le pédagogue ; & elle souhaite de tout son cœur qu'il lui fasse un enfant ; & elle parle toujours de sagesse avec son *doux ami* ; & elle devient femme , mere , & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; & elle vit & meurt en raisonnant , mais sans vouloir prier Dieu. Docteur Panfophe , vous vous êtes fait le précepteur d'un certain Emile , que vous formez insensiblement par des moyens impraticables ; & pour faire un bon chrétien , vous détruisez la religion chrétienne. Vous professez par-tout un sincere attachement à la révélation , en prêchant le déisme , ce qui n'empêche pas que chez vous les déistes & les philosophes conséquens ne soient des athées. J'admire , comme je le dois , tant de candeur & de justesse d'esprit ; mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un sophiste , un mauvais raisonneur , & par conséquent un écrivain pour le moins inutile , sans que je sois un athée. L'Etre souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement son arrêt. Il me semble que j'ai fait de mon mieux pour soutenir la cause de Dieu & de la vertu : mais avec moins de bile , & d'emportement que

vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philosophes & contre moi, ne vous rendent désagréable aux yeux de l'Etre Suprême, comme vous l'êtes déjà aux yeux des hommes ?

Vos *Lettres de la Montagne* sont pleines de fiel ; cela n'est pas bien, Jean-Jacques. Si votre Patrie vous a proscrit injustement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raison de dire que vous n'êtes point philosophe. Le sage philosophe Socrate but la ciguë en silence : il ne fit pas de libelles contre l'aréopage ni même contre le prêtre Anitus, son ennemi déclaré ; sa bouche vertueuse ne se souilla pas par des imprécations : il mourut avec toute sa gloire & sa patience ; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un philosophe.

Docteur Pansophe, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philosophie vous auroit apprises : une leçon de bonne foi, une leçon de bon sens, & une leçon de modestie.

Pourquoi dites-vous que le bon homme si mal nommé *Grégoire le Grand*, quoiqu'il soit un saint, étoit un *Pape illustre*, parce qu'il étoit bête & intrigant ? J'ai vu constamment dans l'histoire, que la bêtise & l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toujours beaucoup de mal. Grégoire même bénit & loua les crimes de Phocas, qui avoit assassiné & détrôné son maître, l'infortuné Maurice. Il bénit & loua les crimes de Brunehaut, qui est la honte de l'histoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas absolument rendu les hommes meilleurs ; du moins ils sont méchants avec plus de discrétion ; & quand ils font le mal, ils cherchent des prétextes, ils temporisent, ils se contien-

nent; on peut les prévenir, & les grands crimes sont rares. Il y a dix siècles que vous auriez été non-seulement excommunié avec les chenilles, les fauterelles & les sorciers, mais brûlé ou pendu, ainsi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix, & avouez que le temps présent vaut mieux. C'est à la Philosophie que vous devez votre salut, & vous l'assassinez: mettez-vous à genoux, ingrat, & pleurez sur votre folie. Nous ne sommes plus esclaves de ces tyrans spirituels & temporels qui désoloient toute l'Europe; la vie est plus douce, les mœurs plus humaines, & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, docteur Panfophe, de la vertu des Sauvages: il me semble pourtant qu'ils sont *magis extra vitia quàm cum virtutibus*. Leur vertu est négative, elle consiste à n'avoir ni bons cuisiniers, ni bons musiciens, ni beaux meubles, ni luxe, &c. La vertu, voyez-vous, suppose des lumières, des réflexions, de la Philosophie, quoique, selon vous, tout homme qui réfléchit soit un animal dépravé; d'où il s'ensuivroit en bonne logique que la vertu est impossible. Un ignorant, un sot complet, n'est pas plus susceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un singe; vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux, ni singe vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre prose est une prose brûlante, le public se plaint que vous n'avez jamais fait un bon syllogisme. Ecoutez, docteur Panfophe; la bonne Xantippe grondait sans cesse, & vigoureusement contre la philosophie & la raison de Socrate; mais la bonne Xantippe étoit une folle, comme tout le monde fait. Corrigez-vous.

Illustre Pansophe ! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des Sauvages anciens & modernes sur des choses qui ne sont point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Fabricius, que *le seul talent digne de Rome est de conquérir la terre*, puisque les conquêtes des Romains, & les conquêtes en général sont des crimes, & que vous blâmez si fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre*. Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Curius, comme une maxime respectable, *qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'avoir de l'or* ? C'est une chose en elle-même indifférente d'avoir de l'or ; mais c'est un crime de vouloir, comme Curius, commander injustement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas senti tout cela, docteur Pansophe, parce que vous aimez mieux faire de bonne prose que de bons raisonnemens. Repentez-vous de cette mauvaise morale, & apprenez la logique.

Mon ami Jean-Jacques, ayez de la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion, dites-moi, je vous prie, quelle est la vôtre ? Vous vous donnez avec votre modestie ordinaire, pour le restaurateur du christianisme en Europe ; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avoit perdu son ascendant jusques sur le peuple*, &c. Vous avez en effet décrié les miracles de Jésus, comme l'abbé de Prades, pour relever le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvoit s'empêcher de croire l'Evangile de Jésus, parce qu'il étoit incroyable : ainsi Tertulien disoit hardiment, qu'il étoit sûr que le Fils de Dieu étoit

mort, parce que cela étoit impossible : *Mortuus est Dei Filius ; hoc certum est quia impossibile.* Ainsi par un raisonnement similaire, un géometre pourroit dire, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle ne sont pas égaux à deux droits, parce qu'il est évident qu'ils le sont. Mon ami Jean-Jacques apprenez la logique, & ne prenez pas, comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'est sans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la religion chrétienne, qui est la seule vraie entre mille autres qui prétendent aussi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut & doit croire en Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans, & le docteur Panfophe ne mettent point de distinction entre l'athée & le déiste. O Jean-Jacques ! vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir ; pourquoi mentez-vous contre votre conscience ? Vous êtes, à ce que vous dites, *le seul auteur de votre siècle & de plusieurs autres, qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit sans doute de bonne foi que *la loi chrétienne est, au fond, plus nuisible qu'utile à la forte constitution d'un Etat ; que les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves & sont lâches ; qu'il ne faut pas apprendre le catéchisme aux enfans, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de croire en Dieu, &c.* Demandez à tout le monde si ce n'est pas le déisme tout pur ; donc vous êtes athée ou chrétien comme les déistes, ainsi qu'il vous plaira ; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la logique, & ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Respectez, comme vous le devez, des honnêtes gens, qui n'ont pas du tout envie d'être athées, ni mauvais raisonneurs, ni calom-

niateurs. Si tout citoyen oisif est un fripon, voyez quel titre mérite un citoyen faussaire, qui est arrogant avec tout le monde, & qui veut être possesseur exclusif de toute la religion, la vertu & la raison qu'il y a en Europe. *Væ misero ! lilia nigra videntur, pallentesque rosæ.* Soyez chrétien, Jean-Jacques ; puisque vous vous vantez de l'être à toute force ; mais, au nom du bon sens & de la vérité, ne vous croyez pas le seul maître en Israël.

Docteur Pansophe, foyez modeste, s'il vous plaît ; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris, que vous êtes né avec quelques talens ? Vous n'êtes sûrement pas né avec le talent de l'humilité ni de la justesse d'esprit. Pourquoi dire au public que vous avez refusé l'éducation d'un Prince, avertir fièrement qu'il appartiendra, de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propositions ? Je crois que cet avis au public, est plus vain qu'utile : quand même Diogene, une fois connu, diroit aux passans, *achetez votre maître*, on le laisseroit dans son tonneau avec tout son orgueil & toute sa folie. Pourquoi dire que la mauvaise profession de foi du Vicaire Allobroge, est le meilleur écrit qui ait paru dans ce siècle ? Vous mentez fièrement, Jean-Jacques : un bon écrit est celui qui éclaire les hommes & les confirme dans le bien ; & un mauvais écrit est celui qui épaisit le nuage qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, & les laisse sans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance sans exemple, que vous bravez vos sots lecteurs & le sot public ? Le public n'est pas sot : il brave à son tour la démence qui vit & médit à ses dépens. Pourquoi, ô docteur Pan-

sophe ! dites-vous bonnement , *Qu'un Etat sensé auroit élevé des statues à l'Auteur d'Emile ?* C'est que l'Auteur d'Emile est comme un enfant , qui , après avoir soufflé des boules de savon , ou fait des ronds en crachant dans un puits , se regarde comme un Etre très important. Aureste, Docteur , si on ne vous a pas élevé de statues on vous a gravé ; tout le monde peut contempler votre visage & votre gloire au coin des rues. Il me semble que c'en est bien assez pour un homme qui ne veut pas être philosophe , & qui en effet ne l'est pas. *Quàm pulchrum est digito monstrari , & dicier, hic est !* Pourquoi mon ami Jean-Jacques vante-t-il à tout propos sa vertu , son mérite & ses talens ? C'est que l'orgueil de l'homme peut devenir aussi fort que la bosse des chameaux de l'Idumée , ou que la peau des Onagres du désert. Jésus disoit qu'il étoit *doux & humble de cœur* : Jean-Jacques , qui prétend être son écolier , mais un écolier mutin qui chicane souvent avec son maître , n'est ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne sont pas-là mes affaires. Il pourroit cependant apprendre que le vrai mérite ne consiste pas à être singulier , mais à être raisonnable. L'Allemand Corneille Agrippa a abboyé longtemps avant lui contre les sciences & les savans ; malgré cela il n'étoit point du tout un grand homme.

Docteur Panfophe , on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre. C'est le pays des belles femmes , & des bons philosophes. Ces belles femmes & ces bons philosophes seront peut-être curieux de vous voir , & vous vous ferez voir. Les gazetiers tiendront un registre exact de tous vos faits & gestes , & parleront du grand Jean-Jacques comme de l'éléphant du Roi & du zébre

de la Reine ; car les Anglois s'amuseut des productions rares de toutes especes , quoiqu'il soit rare qu'ils estiment. On vous montrera au doigt à la comédie , si vous y allez ; & on dira : le voilà cet éminent génie qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel* , & qui dit que les sujets de Sa Majesté ne sont pas libres ! C'est-là ce prophete du lac de Geneve , qui a prédit au verset 45^e. de son apocalypse nos malheurs & notre ruine , parce que nous sommes riches. On vous examinera avec surprise depuis les pieds jusqu'à la tête , en réfléchissant sur la folie humaine. Les Angloises qui sont , vous dis-je , très belles , riront lorsqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne soient que des femmes, des femelles d'animaux , qu'elles s'occupent uniquement du soin de faire la cuisine pour leurs maris , de raccommoder leurs chemises & de leur donner , dans le sein d'une vertueuse ignorance , du plaisir & des enfans. La belle & spirituelle Duchesse d'A..... r , Myladis de ... de ... de ... leveront les épaules , & les hommes vous oublieront en admirant leur visage & leur esprit. L'ingénieux Lord W... e , le savant Lord L... n , les philosophes Milord C... d , le Duc de G... n , Sir F-x , Sir C... d , & tant d'autres , jetteront peut-être un coup-d'œil sur vous , & iront de-là travailler au bien public ou cultiver les belles-lettres , loin du bruit & du peuple , sans être pour cela des animaux dépravés. Voilà , mon ami Jean-Jacques , ce que j'ai lu dans le grand livre du destin ; mais vous en ferez quitte pour mépriser souverainement les Anglois , comme vous avez méprisé les François , & votre mauvaise humeur les fera rire. Il y auroit cependant un parti à prendre pour soutenir votre crédit

& vous faire , peut-être , à la longue élever des statues : ce feroit de fonder une église de votre religion que personne ne comprend ; mais ce n'est pas là une affaire. Au lieu de prouver votre mission par des miracles qui vous déplaisent, ou par la raison que vous ne connoissez pas, vous en appellerez au sentiment intérieur, à cette voix divine qui parle si haut dans le cœur des illuminés , & que personne n'entend. Vous deviendrez puissant en œuvres & en paroles, comme George Fox, le Révérend Whitfield, &c. fans avoir à craindre l'animadversion de la police, car les Anglois ne punissent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos disciples, dans votre style apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde Park, ou manger du gland dans la forêt de Windsor, en leur recommandant toutefois de ne pas se battre comme les autres Sauvages, pour une pomme ou une racine, parce que la police *corrompue* des Européens ne vous permet pas de suivre votre système dans toute son étendue. Enfin lorsque vous aurez consommé ce grand ouvrage, & que vous sentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'assemblée des bêtes, & vous leur tiendrez, ô Jean-Jacques ! le langage suivant :

» Au nom de la sainte vertu *Amen*. Comme ainsi soit, mes Freres, que j'ai travaillé sans relâche à vous rendre fots & ignorans, je meurs avec la consolation d'avoir réussi, & de n'avoir point jetté mes paroles en l'air. Vous savez que j'ai établi des cabarets pour y noyer votre raison, mais point d'académie pour la cultiver ; car encore une fois, un ivrogne vaut mieux que tous les philosophes de l'Europe. N'oubliez jamais

mon histoire du régiment de St. Gervais dont tous les officiers & les soldats ivres dansoient avec édification dans la place publique de Genève, comme un saint Roi juif dansa autrefois devant l'arche. Voilà les honnêtes gens. Le vin & l'ignorance sont le sommaire de toute la sagesse. *Les hommes sobres sont fous* : les ivrognes sont francs & vertueux. Mais je crains ce qui peut arriver ; c'est-à-dire, que la science, cette mere de tous les crimes & de tous les vices, ne se glisse parmi vous. L'ennemi rôde autour de vous ; il a la subtilité du serpent & la force du lion ; il vous menace. Peut-être, hélas ! bientôt le luxe, les arts, la philosophie, la bonne chere, les auteurs, les perruquiers, les prêtres, & les marchandes de modes vous empoisonneront, & ruineront mon ouvrage. O sainte vertu ! détourne tous ces maux ! Mes petits enfans, obéissez-vous dans votre ignorance & votre simplicité ; c'est-à-dire, soyez toujours vertueux, car c'est la même chose. Soyez attentifs à mes paroles ; que ceux qui ont des oreilles entendent. Les mondains vous ont dit : *Nos institutions sont bonnes ; elles nous rendent heureux* : & moi je vous dis que leurs institutions sont abominables, & les rendent malheureux. Le vrai bonheur de l'homme est de vivre seul, de manger des fruits sauvages, de dormir sur la terre nue, ou dans le creux d'un arbre, & de ne jamais penser. Les mondains vous ont dit : *Nous ne sommes pas des bêtes féroces, nous faisons du bien à nos semblables ; nous punissons les vices, & nous nous aimons les uns les autres* : & moi je vous dis que tous les Européens sont des bêtes féroces ou des fripons ; que toute l'Europe ne fera bientôt qu'un affreux désert ; que les mondains ne font du bien que pour faire du mal ;

qu'ils se haïssent tous, & qu'ils récompensent le vice. *O sainte vertu !* Les mondains vous ont dit : *Vous êtes des fous ; l'homme est fait pour vivre en société, & non pour manger du gland dans les bois ;* & moi je vous dis que vous êtes les seuls sages, & qu'ils sont fous & méchans : l'homme n'est pas plus fait pour la société, qui est nécessairement l'école du crime, que pour aller voler sur les grands chemins. O mes petits enfans, restez dans les bois, c'est la place de l'homme : *ô sainte vertu !* Emile, mon premier disciple, est selon mon cœur ; il me succédera. Je lui ai appris à lire, & à écrire, & à parler beaucoup ; c'en est assez pour vous gouverner. Il vous lira quelquefois la Bible, l'excellente histoire de Robinson Crusoé, & mes ouvrages ; il n'y a que cela de bon. La religion que je vous ai donnée est fort simple : adorez un Dieu ; mais ne parlez pas de lui à vos enfans ; attendez qu'ils devinent d'eux-mêmes qu'il y en a un. Fuyez les médecins des âmes comme ceux des corps ; ce sont des charlatans : quand l'âme est malade, il n'y a point de guérison à espérer, parce que j'ai dit clairement que le retour à la vertu est impossible : cependant les Homélies éloquentes ne sont pas inutiles ; il est bon de désespérer les méchans, & de les faire sécher de honte ou de douleur, en leur montrant la beauté de la vertu qu'ils ne peuvent plus aimer. J'ai cependant dit le contraire dans d'autres endroits ; mais cela n'est rien. Mes petits enfans, je vous répète encore ma grande leçon, bannissez d'entre vous la raison & la philosophie, comme elles sont bannies de mes livres. Soyez machinalement vertueux ; ne pensez jamais, ou que très rarement ; rapprochez-vous sans cesse de l'état

l'état des bêtes qui est votre état naturel. A ces causes , je vous recommande la *sainte vertu*. Adieu , mes petits enfans ; je meurs. Que Dieu vous soit en aide ! *Amen* ».

Docteur Pansophe, écoutez à présent ma profession de foi ; vous l'avez rendue nécessaire : la voici telle que je l'offrirois hardiment au public , qui est mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur , intelligent, vengeur & rémunérateur ; je l'aime & le sers le mieux que je puis dans les hommes mes semblables : O Dieu ! qui vois mon cœur & ma raison , pardonne-moi mes offenses , comme je pardonne celles de Jean-Jacques Pansophe , & fais que je t'honore toujours dans mes semblables.

Pour le reste , je crois qu'il fait jour en plein midi , & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce, grand docteur Pansophe , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde , & suis philosophiquement votre ami & serviteur.

V***.

Fin du quatrieme Volume.

Cc



TABLE

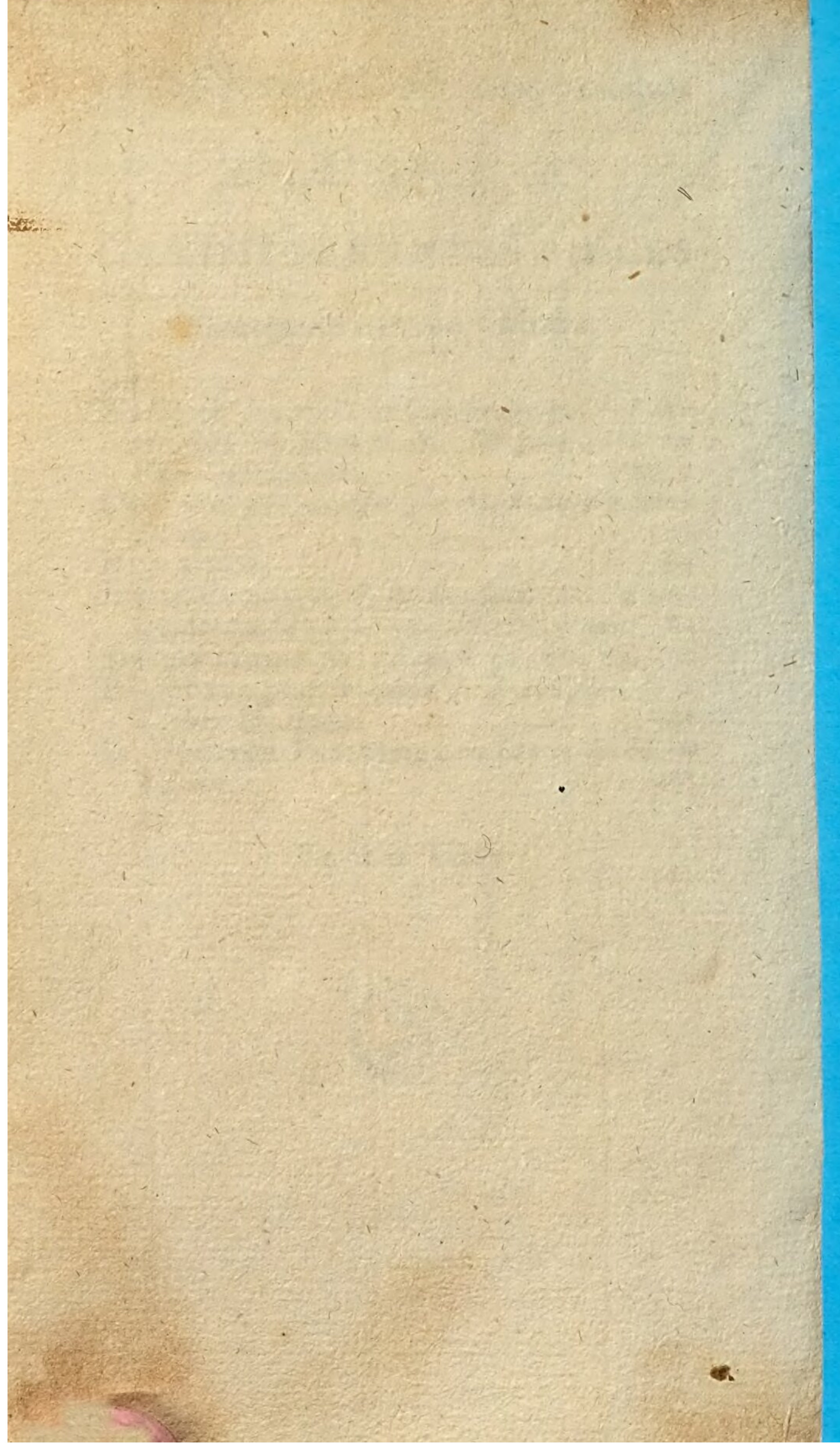
DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

EXPOSÉ succinct de la Contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau, avec les Pièces justificatives.	Pag. 5
DÉCLARATION adressée par M. d'Alembert aux Editeurs	82
REMARQUES.	83
JUSTIFICATION de J. J. Rousseau dans la contestation qui lui est survenue avec M. Hume.	89
OBSERVATIONS sur l'Exposé succinct, &c.	100
PLAIDOYER pour & contre J. J. Rousseau & le Docteur D. Hume.	147
LE DOCTEUR PANSOPHE, ou Lettres de M. de Voltaire.	285

Fin de la Table.





Rousseau, Jean-Jacques,

Oeuvres complètes

Bd.: [28]

1782

Coburg, Landesbibliothek -- C II 5/14(3/4)

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11919280-7